



3 1223 00208 1195

FRENCH

843 N372:15

Nesmy

La Lumiere de la maison

48113

May 24 41 W

FRENCH

BOOK NO.

843 N372:15

ACCESSION

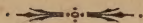
48113



47

JEAN NESMY

a Lumière de la Maison



Souffrir avec fécondité, aimer avec pureté,
travailler avec amour.

GEORGE GOYAU.



PARIS
BERNARD GRASSET

ÉDITEUR

7, Rue Corneille, 7

1910

843 N 372 : 15

48113

La Lumière de la Maison

« Souffrir avec fécondité, aimer avec pureté,
travailler avec amour. »

GEORGES GOYAU.

I

Parmi le peuple des gentils

Popule meus, quid feci tibi ?
(*Michée*, chap. 6.)

L'abbé Fleurot, vicaire de la paroisse Saint-Aventin, revenait des Carmélites, portant des pains d'autel. Il suivait le long faubourg aux maisons basses, qui du couvent des sœurs cloîtrées conduisait au presbytère, dont chaque jour on menaçait de le chasser. L'heure était tardive ; la nuit allait venir vite : le prêtre se hâtait.

C'était déjà l'automne. La douceur de la fin de septembre était mêlée à la douceur de cette fin de jour ; la mélancolie de l'arrière-saison s'ajoutait à la mélancolie du soleil qui baissait. Un vent frais, pas encore froid, promenait dans la belle clarté déclinante son souffle languissant ; dans l'air flottait un charme indéfinissable et doré ; la lumière épuisée palpitait dans le soir.

Cependant l'abbé ne ressentait de la grâce du jour finissant et de l'automne commençante que la mélancolie. Il ne voyait, marqués sur toutes choses, que les signes avant-coureurs des longues tristesses qui se préparent.

Dans le recueillement qui planait au-dessus de la rue, un vol de pigeons gagnant son colombier passa en gémissant. L'abbé leva la tête : il vit une minute les ailes qui battaient sur le ciel rouge du couchant ; puis les oiseaux, balles de plumes, très vite décrurent en points noirs au-dessus des maisons. Et le prêtre ne distingua bientôt plus sur les toits que les filets de fumée qui ondulaient dans un poudrolement d'or au souffle errant du soir.

Mais la plainte des ailes avait en lui au passage éveillé un écho. Et quand ses yeux se reportèrent sur les jardins, qui coupaient çà et là la ligne

monotone des maisons, il remarqua que les feuillages des tonnelles commençaient à rougir, que les arbres avaient une attitude grave, que déjà s'effeuillaient au pied des rosiers les roses remontantes... Et son cœur d'homme s'émut, comme celui des choses, pour des raisons qui demeuraient obscures.

L'instant d'après, quand il croisa dans la rue envahie la foule des ouvriers qui sortait des usines, une même émotion, d'abord confuse dans ses causes, gagnait son cœur de prêtre. Il interrogeait ces visages blêmes, où les yeux ternis ne vivaient plus, où, vifs, ne brillaient que d'un éclat de fièvre ; il regardait ces corps usés par toutes sortes de privations, par le vice, par le travail, par la souffrance ; ces mines sèches ; ces peaux flétries ; ces jeunesses fripées, sevrées d'air, de lumière et de joie, plantes exténuées avant même d'avoir fleuri ; ces airs d'abandon désespéré ou de sourde révolte devant la misère d'un sort qu'aucune consolation humaine ne peut faire accepter. Et à mesure il sentait toute une pitié monter en lui pour ces pauvres, qui, privés de connaître Celui qui, seul, les pouvait consoler, l'âme perdue d'oubli, ne savaient plus se résigner aux fatigues de vivre en attendant des jours meilleurs. Pauvres même d'espoir, il les plaignait d'être ainsi les plus pauvres ; il

souffrait avec eux et pour eux ; mais en même temps il se sentait frappé dans son cœur méconnu. Et sa pitié se mêlait d'amertume.

Plus la foule augmentait, fleuve humain débordant la chaussée et gagnant les trottoirs, plus il se sentait seul. L'œil morne de tous ces passants lui jetait un regard indifférent et froid, ou même le dévisageait, insolent. Un groupe de filles, qui formait la chaîne au travers de la voie, l'avait heurté au passage pour l'humilier, puis avait ri, la gorge ronde, effrontément. Il avait pensé à celles qui vivaient entre les murs du Carmel, qui étaient leurs sœurs, et qu'il venait de voir : saintes filles, qui expiaient les fautes du monde en menant des vies sans tache dans une éternelle et pieuse solitude ; âmes blanches qui fleurissaient nuit et jour dans la prière, ne connaissant pas de saisons. Et il avait murmuré tout bas entre ses lèvres tristes :

— Comme elles vous aiment ! Et vous les ignorez !... Leur exemple est caché ! Mais est-ce bien pourquoi il n'est guère fécond ? Nous, vos bergers, nous menons notre ministère de douceur et de paix au grand jour ; les cloches de nos églises à tout instant, moins encore que nos cœurs, vous appellent... Nous sommes parmi vous ; nous vous aimons aussi, et vous nous ignorez !... Que faut-il

faire ? Ah ! que nous sommes au moment où l'heure est difficile !. .

Il interrogeait en vain, cherchant par les regards à deviner les âmes. Ces songes intérieurs étaient comme des pensées de jardin, à la fois sombres et ardents, mais sans parfum. Nul en passant ne les sentait. Aucune voix secrète ne répondait à l'appel de sa voix. Dans la vie de l'Eglise, c'était ainsi de toutes parts l'automne religieux : l'éclat du nom de Dieu, comme un soleil du soir, baissait parmi les hommes ; la foi faiblissait, parce que les passions ivres de liberté ne voulaient plus de gêne, et que la foi enseignée trop souvent n'avait été qu'une contrainte sans être un joug d'amour. Et le prêtre s'étonnait en vain :

— Ne finirez-vous point par connaître comme nous vous aimons, âmes ingrates qui passez !

Noyé, perdu dans le courant populaire, où le vent du samedi soufflait le tumulte, il avait la sensation d'aller seul dans le faubourg parmi des étrangers. Et la nuit qui tombait sur la ville semblait s'amasser dans son cœur plus épaisse.

Il courbait en marchant son front lourd de pensées, baissait à terre son regard maintenant trop chargé de visions et tout voilé de brumes, mais avançait sans crainte. Il n'avait distingué aucun signe de colère, aucune marque de mépris dans

cette indifférence ou cette moquerie légère qu'avait manifestée le peuple à son égard. Même il s'exhortait à croire que rien n'était perdu, que cette foule était seulement sans haine et sans amour et que la ramener serait œuvre facile. Dans cet état d'esprit, le découragement lui aurait semblé coupable. Pourtant dans ses pensées comme dans l'air autour de lui flottait un peu d'automne.

Bien que de taille ordinaire et penché sur son rêve, sa maigreur serrée dans le fourreau de sa soutane le faisait paraître très grand. Il avait dans une figure très jeune et chélive des yeux tendres, des lèvres fines, des joues pauvres de chair, des traits saillants et durs et taillés à la serpe. Sa physionomie d'ascète était empreinte à la fois de gravité et de douceur : chaque pensée d'amour l'illuminait ; chaque rappel de sa solitude morale lui était une souffrance. Il était de ceux qui n'ont d'audace que dans l'intime de leur cœur et dont le songe toujours jaillissant n'est pas dans l'action, dans la vie une source féconde.

Au regard du monde il était timide ; le moindre propos hardi ou même une simple attention un peu longuement fixée sur lui suffisait à le faire rougir. Et quand, de quinzaine en quinzaine, venait à la grand'messe du dimanche le tour de son sermon, il montait les marches de la chaire

d'un cœur tout agité, faisait d'un bras tremblant le signe de la croix, mâchait entre ses dents sa citation latine, puis, débridant sa voix d'écolier monotone, menait avec emportement, sans envolées et sans fléchissements, sans pauses et sans nuances, le discours préparé. Tout en marchant ce soir-là à grandes enjambées, qui faisaient danser sur sa soutane les glands de sa ceinture, il songeait à présent au sermon du dimanche tout proche et suivait, dans son esprit distrait, les développements de son thème oratoire.

Le torrent populaire, enfants, hommes, femmes mêlés, grossissait peu à peu ; les estaminets du faubourg s'éclairaient aux lueurs d'énormes lampes à pétrole, dont les flammes en papillon faisaient, derrière les vitres embuées, rougeoyer les liqueurs. Chaque cabaretier souriait sur le seuil. L'appel était trop engageant : un des passants cédait, puis deux, puis dix. D'un petit verre à l'autre, et de l'autre à l'ivresse, la pente aussi facilement allait être suivie.

Le jour diminuait. Les réverbères clignaient d'un œil mal éveillé dans la lumière pâle. Un tramway faisait en s'éloignant le bruit d'une toupie qui ronfle. L'air était plein d'une humeur triste...

L'abbé passait vite, serpentant dans la foule

pour éviter les groupes. A mesure qu'il avançait semblait croître de toutes parts l'hostilité qu'il soulevait. Une fille déjà avait en le croisant demandé tout haut du fer à toucher ; et la fille avait avec elle emporté le rire des passants. Le prêtre depuis cette rencontre se sentait mal à l'aise et allongeait encore son pas, penchant la tête davantage. Des plaisanteries grossières s'échangeaient à mi-voix sur son compte. Le dos courbé, l'air digne, il ne paraissait pas les entendre et moins encore s'en émouvoir. Mais son cœur battait fort, et à chacun de ses coups heurtait le bréviaire vêtu de lustrine, que l'humble vicaire de temps en temps assujettissait de la main sous le bras gauche.

L'air était chargé d'orage, lourd d'une menace qui se serait peut-être dissipée, si une bande de corneilles, venant des bois de pins ou des labours de plaine et gagnant à vol lourd leur gîte de la nuit dans les peupliers de Seine, n'avait passé en croassant au-dessus de la rue.

— Croâ !...

Un cri les salua, qui partait de la foule ; et les oiseaux sinistres lui répondirent dans le ciel.

Peu de têtes se levèrent pour suivre dans le soir taché de fumée la traînée d'ailes noires, qui ramaient dans le vent des hauteurs à coups fouet-

tants et pénibles. Mais tous les regards d'un même mouvement désignèrent le prêtre. Les rires mauvais qui hésitaient encore se précisèrent, et d'un seul élan jaillirent de toutes les bouches à la fois. Encouragé par eux :

— En voilà un qui est tombé dans la rue ! fit un méchant gamin qui béquillait.

— Fous-y un coup de fusil, Minique ! dit une voix pâteuse, qui était celle du père.

La gaieté redoubla, plus audacieuse et plus violente. Blême, le vicaire s'en allait tout voûté, ses mains froides glissées dans le fourreau des manches. Sa timidité, au lieu d'exciter la pitié de la foule, ne fit qu'accroître sa fureur. Un garçon boucher, les bras en croix, le torse redoutable et les biceps bombés sous le treillis de sa blouse courte, lui barra le chemin et lui souffla à la figure de sa voix enflammée d'alcool l'habituel cri de guerre :

— Hou !... la calotte !

A ce cri, comme à un signal, le ralliement autour de lui se fit en un clin d'œil. L'abbé Fleurot, tout en cherchant à s'échapper, cherchait à se donner courage. Il se ressouvenait pour s'en inspirer de l'humble attitude de Jésus parmi les Phariséens ; et il pressait les pains d'autel sur sa poitrine, s'apprêtant à boire à l'exemple du Maître et

pour l'amour des hommes l'humiliation, la honte et l'amertume.

Cependant le jour limpide se troublait ; l'ombre, d'un pas dissimulé, commençait à venir. Et seul le bruit des voix troublait la paix du soir.

— A bas la calotte !... Tous les curés à la lanterne !... Les calotins on les pendra !...

Devant l'audace du boucher, la foule s'animait et jetait sa colère. L'abbé murmurait dans son cœur :

— Mon Dieu ! donnez à votre serviteur l'inspiration qu'il faut ! tandis que sa bouche était muette et close d'émotion, mais que ses yeux étaient parlants.

Insensible à sa plainte, son brutal ennemi l'avait saisi des deux mains aux épaules et le brandissait comme un arbre dont on veut sur le sol faire tomber les fruits, cependant que les cris de haine et de mort, encouragés, se levaient en tumulte.

— Il va se trouver mal ! dit le gamin boiteux.

Parmi les clameurs qui tombaient de nouveau des rires se levèrent.

— Colle-lui ta béquille, Minique.

— Dépêche-toi : il va tomber.

Les remarques blessantes, les interjections, les imprécations, les appels montaient de tous côtés,

s'appelaient, se suivaient, tournoyaient au-dessus de ces têtes qui se redressaient pour voir, ou bien pour mieux et de plus haut proférer leurs insultes.

Et voilà que du prêtre l'injure populaire tout à coup remontait à Dieu même. Une ignoble chanson fendait l'air à coup d'ailes lugubres : la foule à voix hurlantes lançait ses anathèmes ; elle s'était amassée et formait une digue si noire, si serrée, qu'elle semblait d'un seul bloc, sur lequel les têtes remuantes mettaient comme un fourmille-ment.

L'abbé Fleurot cependant rassemblait son courage ; unissant dans la même protestation et son amour désespéré et sa surprise triste, il s'écria enfin :

— Pourquoi m'insultez-vous ? Je suis du peuple ; j'aime le peuple ; mon père était ouvrier. Ne suis-je pas aujourd'hui pour vous un frère d'infortune ?

Mais comment des paroles auraient-elles arrêté l'élan furieux de cette houle humaine, que tant d'hommes en tant d'occasions avaient soulevée contre le prêtre ? La haine si patiemment semée avait germé dans l'ombre et donnait, ce soir-là, sa moisson qui, déjà, hélas ! n'était plus la première. Une voix pourtant s'éleva de la foule :

— Laissez-le, celui-là ; je le connais ; c'est un bon prêtre : il m'a sauvée de la misère.

C'était une voix de femme âgée, un appel de reconnaissance ; et tout cela ne compte guère. On rudoya la vieille ; d'un geste brusque, ses voisins l'écartèrent et la remirent au dernier rang, tandis qu'autour de l'abbé les bouches grimaçantes continuaient à vomir des menaces, que des poings tendus frémissaient du désir de s'abattre.

— Seigneur, murmurait le vicaire, que votre volonté soit faite !

Son cœur était anéanti dans la pensée du Maître et dans l'amour de son troupeau.

Une pierre à ce moment le frappa au visage ; un peu de sang jaillit ; sa vue tout de même fit naître çà et là quelques murmures de réprobation imprévus ; puis peu à peu les murmures grandirent. Des yeux tous les hésitants, tous les captifs de leur timidité se cherchaient dans la foule. Ils s'appelaient en secret, se devinaient d'instinct, se compaient, se trouvaient avec surprise assez nombreux pour former un groupe de bataille. Alors le plus hardi de tous, traduisant le sentiment d'indignation, que l'attitude odieuse de tout le peuple ligué contre un seul homme avait fait naître plutôt que la passion religieuse :

— Je vais vous dire, cria-t-il ; vous êtes tous

des lâches. Et moi je prends parti pour lui. Qu'a-t-il fait ? Vivons-nous en temps de liberté ? Est-il un citoyen comme les autres ? On épargne aujourd'hui jusqu'à la vie des misérables ; il a le droit de vivre. Et vous, vous n'avez pas le droit de l'insulter.

Celui qui avait ainsi parlé avait, avec le chapeau de toile cirée, le lourd manteau funèbre des porteurs de morts.

— Bien dit, ça ! firent d'un seul accord dans la masse ceux qui s'étaient comptés.

Et leurs applaudissements éclatèrent, roulant comme un coup de tonnerre et plus nombreux qu'on aurait cru.

Quand les mains s'arrêtèrent de battre, un silence étonné s'abattit tout à coup. Dix hommes s'avancèrent presque aussitôt pour dégager le prêtre et lui porter secours ; les autres, interdits, laissaient faire, même les plus violents ; beaucoup parmi eux d'ailleurs se sentaient touchés, les paroles entendues ayant dans leur esprit jeté la réflexion.

Un tramway meuglait à sons de corne. La foule se fendit le long des rails pour lui laisser sa route ; l'abbé Fleurot y passa le premier, escorté des dix hommes. Derrière eux, la digue s'étant rompue, le fleuve s'écoula.

L'abbé Fleurot maintenant marchait sous bonne

escorte. Il allait tête basse, l'âme penchée sous la douleur. Il tenait d'une main religieuse les pains d'autel pressés sur sa poitrine ; mais il les sentait réduits en miettes, et c'était la vivante image de son cœur brisé. Pourtant il était sans rancune contre ce peuple que d'autres avaient armé ; il le plaignait seulement d'une pitié chrétienne et grandissante ; et il souffrait beaucoup, car si la pitié physique fend le cœur, comme la pitié morale le déchire !

Et les hommes et le prêtre dans le recueillement de leurs pensées marchaient sans rien se dire ; leurs pas sonnaient maintenant vers le bas du faubourg dans le silence de la rue qui s'était rétabli. Le soleil mourait sur la ville, et dorait ses toits bruns et fleurissait leurs mousses. Le groupe, quittant la ligne du tramway, tourna à gauche et prit la rue de l'Eau-Bénite.

— Vous rentrez au presbytère, monsieur l'abbé ? demanda l'un des hommes.

— Pas encore, dit le prêtre. Je vais à l'église où j'ai à prier Dieu pour tous ceux qui l'ignorent et tous ceux qui blasphèment. Leur excuse est de ne le point connaître. Je lui demanderai de pardonner l'offense, de bénir tous mes insulteurs comme je les bénis.

De ces dix hommes, ceux qui ne croyaient point,

remplis d'une admiration étonnée, se sentirent émus. Les autres se dirent seulement : « Il fait ce que Dieu nous commande. »

Le soir baignait le clocher de Saint-Aventin de sa lumière ardente, noyait la pointe de sa flèche dans une vapeur rose, tandis que le chevet de l'église était déjà plongé au fond d'une ombre froide.

Sur la petite place, où se perdait pour se retrouver un peu plus loin la rue de l'Eau-Bénite, le vicaire, avant de les quitter, serra l'une après l'autre les mains des compagnons qui l'escortaient ; puis, levant son chapeau, il dit, les yeux mouillés et la parole un peu tremblante :

« Merci, mes frères. Je n'oublierai jamais ce que vous avez fait. Que notre Père dans le ciel vous le rende ! »

Les hommes, troublés, se découvrirent et s'inclinèrent sans répondre ; l'abbé traça de sa main droite sur leurs têtes penchées le signe de la croix. La troupe reprit, silencieuse, la rue de l'Eau-Bénite et s'y perdit bientôt avec son bruit de pas.

Le vicaire la suivit des yeux un moment, puis pénétra dans l'église par la petite porte, qui s'ouvrait à gauche de la nef entre deux contreforts et logeait au tympan, sous l'arcade en ogive, une statue de saint.

Près du bénitier, il se rencontra avec M^{me} Costesèque, la femme du sacristain, sacristine elle-même, dont les sandales traînantes et le trousseau de clefs emplissaient le silence des voûtes de leur bruit familier. Celle-ci offrit à l'abbé l'eau bénite ; après quoi, tous deux s'étant signés :

— Marius, expliqua-t-elle, est en train de distribuer des lettres dans la paroisse pour monsieur le curé. C'est moi, ce soir, qui sonne l'angelus. A part cela, rien de nouveau. Point de malade en mal de mort. Mademoiselle votre tante a apporté une bouteille d'huile et une boîte de veilleuses pour le Saint-Sacrement.

— Bien !... bien ! fit l'abbé en s'échappant.

Il ne demandait qu'un peu de solitude pour composer son inquiétude et sa prière dans le recueillement.

Tandis donc que la sacristine tournait avec une hâte lente et pénible dans l'étroit escalier de la tour, ses sandales de corde grinçant sur la pierre de grès et son anneau de clefs frétilant sous ses doigts, l'abbé Fleurot, agenouillé au pied du maître autel, le corps plié en deux, la tête abîmée dans ses mains et l'esprit dans la méditation, ombre plus accusée parmi les autres ombres, priait pour les blasphémateurs, et, soudain pris de crainte, suppliait Dieu de lui montrer la route.

— Seigneur ! soupirait-il, depuis cinq ans que je suis à la paroisse, quel bien ai-je pu faire ? J'étais chargé de paître un troupeau indocile. Et les brebis s'égarent sous mes yeux. Depuis cinq ans, j'ai baptisé, confessé, donné la communion, enseigné le catéchisme, exhorté les fidèles, entre-tenu la tiédeur des âmes qui croyaient. Ai-je, comme il aurait fallu, soutenu, encouragé, guidé ? Ai-je suffisamment montré ce qui relève, ce qui grandit, rendu plus vivantes et plus vives les clartés de la cime ?... Des rebelles surtout en ai-je ramenés ?... Je ne suis point sorti de cette église... Aurait-il fallu se mêler à la vie du dehors ?... Ah ! comme elle est cruelle, cette incertitude du cœur, qui tout à coup, après cinq ans, s'interroge et s'inquiète et doute de lui-même !... Je vous en prie à deux mains, ô mon Dieu, faites que je trouve en mon nouveau curé un conseiller, un conducteur, un guide ; que les nuages se dissipent, que je distingue clairement devant mes pas si incertains la route qu'il faut suivre !...

Les cloches, dont le bourdonnement joyeux saluait à grands vols le soir et la lumière en fuite, emportaient dans leur chant la prière du prêtre...

II

Rue du Petit-Denier

« ... les existences difficiles et lourdement supportées des petites gens d'aujourd'hui, de notre bel aujourd'hui d'universel malaise. »

EUGÈNE GILBERT.

Marius Costesèque, sacristain de Saint-Aventin, distribuait en effet dans la paroisse, comme sa femme l'avait dit, des lettres pour le nouveau curé. En sortant de sa logette, qui était adossée contre l'église sous les abat-son de la tour du clocher, il était apparu avec sa tournure de ra d'église débonnaire, une calotte en velours sur la tête, l'œil rieur, la lèvre épaisse et joyeuse sur le menton rasé, précédé d'un ventre très rond sur des jambes très courtes. Il portait ses deux mains croisées sur sa poitrine, selon son attitude familière, et serrait sous son aisselle gauche tout un paquet de plis noués d'une ficelle.

Un moment, il contempla le ciel d'automne passa entre la double haie de lauriers-roses, qui formaient au perron et à l'escalier deux rampe

de feuillages, puis sortit de la cour et traversa la place en trotinant.

Tout le monde dans le quartier et même dans la ville le connaissait, ce Costesèque ! Feu Monseigneur l'avait fait venir de son pays d'Avignon, voilà tantôt vingt ans, pour être concierge à l'évêché. A peine le nouvel évêque avait-il reconnu ses droits acquis que la séparation était venue malencontreusement changer le cours des choses. Mgr Cirette avait été chassé de son palais épiscopal ; et Costesèque, partageant son exil et son infortune, avait passé au rang de simple sacristain dans la plus pauvre paroisse de la ville. En bon méridional il n'avait pas gardé longtemps d'ailleurs le vain souci d'avoir déchu ; et son entrain, et son humeur et son accent avaient continué d'amuser tout le monde, et de plaire à chacun et de le faire aimer.

Tout en distribuant de ci de là, de sa voix chaude et chantante, quelques bonjours rapides, il enfila la rue de l'Eau-Bénite et la suivit d'un trait jusqu'au coin de la rue du Petit-Denier. La maison, dont le pignon faisait l'angle, était antique et à moitié croulante, et son aspect bizarre une seconde l'arrêta.

C'était une de ces vieilles maisons, qui ont un si bon visage et qui vous attendrissent avec leurs

airs d'anciennes et leurs mines honnêtes. Petites vieilles tassées à croupetons, couturées, lézardées, demi-borgnes, demi-bossues, demi-boiteuses, et qui, drôles le jour, sont plus énigmatiques encore et curieuses la nuit, quand l'ombre les entoure de son mystère bleu, ou qu'elles dorment, penchées et closes sous la lune, plus pacifiques que des mortes. Vieilles maisons, que poursuit comme un songe éternel d'avoir vu tant de choses, tant de soleil et tant de pluie, et que plus rien n'étonne. Vieilles maisons, d'où s'exhale une odeur de passé. Maisons évocatrices d'un autre âge, douces conteuses d'ancien temps. C'était bien telle qu'était à l'angle des deux ruelles étroites et tortueuses de l'Eau-Bénite et du Petit-Denier, la demeure des Mouche.

Costesèque admirait le joli ventre rond qu'avec gaillardise elle jetait sur la rue, ses briques lustrées formant un carrelage rose entre les croisillons brunis du colombage, ses poutres en verrue, et les petits yeux sanglants que lui faisaient, avec leurs rideaux rouges touchés par les derniers rayons, deux fenêtres à guillotine.

Son toit gauffré de tuiles, tuyauté de lucarnes faisait penser à une coiffe sale posée à la venvole. Ses ouvertures, en forme de rectangle ou de carré, tendaient vers le losange, si bien qu'elles sem-

blaient chavirées à moitié dans un pan de mur qui tenait droit ou lutter pour l'équilibre dans un mur qui s'effondrait. Les volets des croisées tirant sur leurs gonds s'écartaient l'un de l'autre en oreilles de chauves-souris. Et la porte d'entrée elle-même, dont le chambranle de gauche, fatigué, paraissait s'appuyer à terre, tandis que celui de droite se pavanait sur le haut de la marche du seuil, avait l'air mal en point et toute déhanchée.

L'extrémité apparente des poutres portait, sous le premier étage en surplomb, des têtes grimaçantes sculptées, qu'abritait contre les pluies tranquilles, non tourmentées du vent, le chaperon du toit. En les contemplant, rendues plus effrayantes par les injures des vrillettes et du temps, Costesèque dans son esprit fertile évoqua la Tarasque. Et son imagination coureuse pour si peu partit aussitôt, par une jolie route de soleil, où les souvenirs à chaque pas chantaient comme des cigales, au poudreux pays de Provence.

Les yeux rêveurs, l'âme refermée sur le songe de sa jeunesse, il s'engagea dans la vieille maison, suivit un long couloir étroit, où l'humidité avait laissé ses grandes traces vertes, ses coutures et ses dartres sur le débris du plâtre, et se trouva au bout dans une cour, qui était comme un puits d'ombre couvert d'un auvent bleu. En face, sous

un double escalier, dont le palier commun formait comme un balcon couvert, deux êtres broussaillieux accroupis sur des hardes étaient tout absorbés dans un triage de chiffons, pièce par pièce et couleur par couleur. L'arrivée du sacristain avait fait s'envoler deux moineaux qui piaillaient mais des deux chiffonniers, ni Chose ni Chosette ainsi qu'on les nommait communément dans le quartier, n'avaient tourné la tête et levé le regard.

— Hé ! dites !... dites-moi, chez Mouche, je vous prie, leur nouveau logement, c'est bien ici ?

L'accent plus que l'appel de l'homme réveilla les deux travailleurs, dont l'esprit s'était endormi au rythme lassant et machinal de la besogne. Et Chose, faisant danser sa barbe épaisse, où s'embrouillaient les mots, bougonna de sa voix bourrue :

— Au second, la porte à gauche.

— Au second ? s'écria le sacristain. Viédase ! Ça ne va pas être commode, hé ! avec mon ventre.

La Chosette daigna sourire : le blanc sale de quelques dents de devant qui lui restaient apparus dans le gris poudreux de la figure. Costesèque d'un côté, séduit par son propre esprit, se mit à rire de bon cœur et de bonne bouche, avant d'aller prendre à gauche le chemin qu'on lui indiquait.

L'escalier, de fait, était peu large et roide comme une échelle : la montée en fut pénible. Au premier l'homme s'arrêta pour respirer. Il s'écoutait soufflant comme un bœuf son haleine par saccades, lorsque dans la nuit confuse du palier il entrevit, blottis dans un coin, un garçon et une fille, qui, l'air heureux et d'un œil embrasé, se regardaient de près. Il reconnut Amandine, la fille des Mouche, une grande belle jeunesse de dix-sept ans, dont on ne disait pas encore de mal dans le quartier. Et lui, qui, au temps de sa jeunesse, en avait vu bien d'autres en Avignon n'en fut pas scandalisé. Il demanda seulement :

— Y a-t-il quelqu'un chez toi, Amandine ?

La petite, rouge de plaisir, rougit encore de honte.

— Oui, maman est là et vous recevra. Mais surtout ne dites rien, M. Costesèque !

— Tu n'es pas tranquille, hé ! Ah ! la coquine !

Costesèque reprit son ascension en s'aidant de la rampe qui poissait, cependant que dans son dos, réparant le temps perdu, les deux amoureux à cœur plus ardent se lutinaient.

— Hé ! M^{me} Mouche ! vous y êtes ? fit tout suffoquant le sacristain en ouvrant la porte du second.

— Plait-il ? répondit une voix fluette du fond de la pièce obscure.

Et l'homme vit s'avancer, maigre, sèche et flétrie, vieille avant l'âge, les traits tirés par la misère, le teint séreux, tout recuit par la bile, le tour des paupières plombé, une femme qui avait de grands yeux de douceur, des yeux gris résignés, des yeux de sainte dans un visage triste.

— Hé ! pôvre, vous habitez au ciel ! soupira le sacristain, quand il eut un peu repris haleine.

— C'est vous, M. Costesèque ! Asseyez-vous donc. On ne vous voit pas souvent.

Costesèque s'étant assis regardait le logis pauvre. Dehors la nuit tombait ; les vitres verdâtres de la chambre tournées au couchant ne laissaient plus filtrer qu'une lumière froide, sans vivacité et sans couleur.

— Qu'y a-t-il pour votre service, M. Costesèque ? demanda la mère Mouche, avec cette inquiétude des pauvres qui tremblent toujours de la peur d'un malheur nouveau.

— C'est monsieur le curé qui m'envoie vous porter cette lettre.

Le sacristain tira la première enveloppe du paquet et, d'un coup d'œil ayant vérifié l'adresse, la tendit à la femme.

Catherine leva les bras au ciel, les laissa retomber et se mit à gémir :

— Une lettre de monsieur le curé ! Pour nous

dire qu'il faut payer les frais d'enterrement de la mère sans doute. Eh ! mon pauvre Monsieur Costesèque, nous ne pouvons pas. D'ailleurs, il n'y a pas plus d'un mois qu'elle est morte. Pensez ! des misérables comme nous. Il est bien pressé, votre monsieur le curé.

— Vous tourmentez donc pas d'avance, madame Mouche. Lisez votre lettre. J'ai idée que c'est pas ça.

Sur ce conseil et cet espoir, Catherine parcourut la lettre et respira.

— En effet, dit-elle. Ah ! tant mieux !

Elle soupirait de soulagement. Un instant agité de fièvre, son cœur troublé se remit à battre avec indifférence et alors elle expliqua :

— C'est que le père Mouche m'en aurait fait des histoires ! Lui, voyez-vous, voulait l'enterrer civilement : d'abord ce sont ses idées ; puis ça ne nous aurait pas coûté un liard ; une société prenait tout à sa charge. De sorte que si la pauvre vieille est en terre bénite, c'est à moi qu'elle le doit. La faire enterrer comme un chien, si peu que je pratique maintenant, moi, ça ne m'allait pas. Il a fallu par exemple que j'en dise des paroles pour obtenir qu'on s'arrête à l'église. Vous pourrez l'expliquer au curé et lui demander qu'il nous fasse les conditions qu'il accorde aux plus pauvres. Et pour sûr,

malgré cela, que je serai encore battue, quand il faudra payer.

— Il vous bat donc, le père Mouche? demanda Costesèque apitoyé.

Il avait le cœur d'enfant sensible de sa race.

— Des fois, dit la femme. C'est quand il a bu.

Et pour ne pas remuer plus longtemps l'eau morte et triste de ses souvenirs, elle lut à voix haute son papier :



« Le curé de la paroisse de Saint-Aventin informe Monsieur et Madame Mouche qu'il célébrera le 5 octobre, à 7 h. 1/2, un service chanté pour le repos des âmes de la paroisse rappelées à Dieu durant le mois de septembre. Il les prie d'y assister et les assure de ses vifs sentiments d'affection et de dévouement en Notre Seigneur.

« HERLUISON. »

Herluison ! Le nom dont la lettre est signée, et qu'elle n'avait pas remarqué tout d'abord fait tressaillir Catherine. Herluison !... Comme le nom chante ! C'est toute sa jeunesse qu'il évoque ! C'est tout un passé de joie, de lumière et de candeur. C'est le temps des rêves blancs, le prélude insouciant et gai de la vie inquiète et grave. Souvenirs

éblouissants, ivresse inconsidérée des dix-huit premiers printemps, douce folie du jeune âge, c'est tout cela qu'en une minute fait revivre ce seul nom jeté, à demi-estropié par une plume rapide, dans la boucle d'un paraphe : Herluison !

Catherine pleure et sourit ensemble, toute émue de la rencontre. Et comme Costesèque, bien que l'étonnement méridional soit peu facile, la regarde sans comprendre, elle explique son émoi :

— Herluison !... Mais je l'ai connu votre curé ! Mes parents habitaient Lirey, et j'y étais jeune fille quand l'abbé Herluison y était vicaire. Vous pourrez lui parler de Catherine Mériot : il se souviendra peut-être, car j'étais enfant de Marie et très pratiquante à cette époque.

Et la voilà qui, d'un cœur amusé, s'abandonne sur la pente des souvenirs :

— Mon père était vigneron, mais vigneron dans ses vignes, vous m'entendez, pas dans celles des autres. La méchante petite bête qui devait tout tuer n'avait point encore passé. Le vin des côtes de par là était fameux, ayant, au dire des connaisseurs, un goût de pierre à fusil tout à fait plaisant ; et le vin se vendait bien. J'étais fille unique et tant gâtée ! Catherinette par ci, Catherinette par là, il n'y en avait que pour moi dans la maison. La maison était dans les vignes, en

plein coteau, devers le soleil qui baisse : je la vois si bien !

— Vos vignes, interrompt le sacristain, c'est comme dans ma Provence les olivettes. Je revois, moi aussi, le mas dans les feuilles grises et les Alpilles qui luisent autour.

Et les yeux de Costesèque et son cœur rient d'amour.

— Belle maison, continue mère Mouche sans l'entendre, point grande certes, toute basse, mais si propre, blanche de corps et rouge de crête, avec des pampres et des pampres autour aussi loin qu'on pouvait voir. Et en bas, tout près, à cent cinquante mètres au plus pour un oiseau, le village avec l'église... Ah ! Seigneur, le joli temps !

Eh ! oui, Catherine, le joli temps ! mais que c'est loin, et depuis que de misère ! Du moins il est doux à tout sujet de le revivre ; aussi bien et par l'âme et par les lèvres, longuement, Catherine aujourd'hui s'en donne le plaisir. Elle reprend le récit quelques années après sa sortie de l'école. Elle était fraîche de couleur, de cœur et de regard. Elle était sage, ignorante de la vie et point laide, ma foi !... Le chemin de fer passait par là, et les filles en riant allaient par bandes saluer le train du soir chaque dimanche. Ça les amusait. C'était innocent, il paraissait. Pas tellement pourtant qu'on

aurait pu croire. Et on le vit bien, car il se trouvait aux bagages un employé auquel Catherine plut et qui lui plut. Ils se regardaient chaque fois ; chaque fois, plus hardis et plus confiants, les yeux parlaient. Ah ! beaux yeux bavards, combien en avez-vous perdues de jeunes filles !...

Cette fois-là, savez-vous ce qui arriva ?... La petite prit du goût à voir les trains : au lieu de n'aller à la gare que le dimanche, elle y courut bientôt toute la semaine, chaque jour que Dieu faisait. Et, chose étrange, vint un jour où elle n'aima plus y aller en bande ; elle ne goûtait tout son plaisir que lorsqu'elle était seule, toute seule avec les yeux qui l'avaient prise à leurs appeaux... Bref, le père ne voulait pas le mariage, et la mère de son côté ne s'en souciait pas autrement. Mais la fille voulait. Et la folie cachée qui se déguise sous l'amour, comme il arrive chaque jour, eut raison de la raison : Catherine épousa l'employé Mouche.

Ah ! il n'y avait pas lieu, ainsi qu'on le verra, de faire partir les bombes comme on fit, ni de tirer si fort les pistolets !...

Le beau-père voulait mettre son gendre au travail des vignes, pour être assuré que quelqu'un des siens viendrait après lui dans le domaine. Mais Mouche, fier de son emploi, ne voulut pas, aimant

mieux courir de poste en poste et peser et étiqueter les malles, que rester chez lui et écouter à la vendange chanter la mousse du vin dans ses cuveaux. Catherine, jeune et vaine et sottie comme lui, fut aussi de son avis. En attendant, ils vivaient heureux avec leurs parents, tous les quatre ensemble, deux couvées au même nid. Par malheur, le temps venu, Victor passe chef à la gare d'Estillac. Bel avancement : on s'en réjouit d'abord ; on regarde, l'œil mouillé, les broderies d'or de la casquette. Il y a bien la tristesse de quitter la maison qui est dans les pampres, et le cœur se serre, quand, au départ, on salue le bout de sa crête rouge s'enfonçant dans les feuilles à l'horizon. Mais Estillac est près ; on se reverra souvent ; on s'est consolé mutuellement par des paroles... Toutes les paroles se laissent dire, même les menteuses...

D'ailleurs, ce n'est pas tant de là que la misère est venue que d'une auberge, d'une misérable auberge sans enseigne qu'un rameau. Posée de l'autre côté de la route qui passait devant la gare elle souriait par toutes ses fenêtres tout le jour. Et chaque expéditionnaire qui venait soulignait encore son sourire :

— Un petit verre, monsieur Mouche ?

Et c'était tantôt un petit verre et tantôt un grand,

avant la tournée de l'absinthe la tournée du marc. Et deux et dix fois par jour ce jeu-là recommençait. Catherine, les premiers temps, luttait bien tant qu'elle pouvait, mais elle était au premier étage, et en deux pas, la route franchie, mon Victor était au bar. Le soir, l'alcool bu le rendait de méchante humeur ; et si elle se fâchait il la battait. Elle endurait donc le mal, comme elle pouvait, se disant : « D'ici nous irons ailleurs, ça passera. » C'est ainsi qu'on est dans le malheur : on veut toujours espérer que le lendemain sera meilleur. Et puis les jours passent, et rien n'arrive ; on s'épuise à espérer : mais l'espoir en attendant garde le courage.

Catherine n'avait rien confié à ses parents, mais avait au contraire caché sa peine jalousement, se rendant malade à la porter. Les enfants étaient venus, deux déjà : Amandine et Dominique. Victor, buvant presque toujours aux frais des autres, ne dépensait pas grand'chose, si bien que, comme ressources d'argent, le ménage allait encore. Mère Mouche refoulait ses larmes et endurait.

La compagnie, elle, endura moins : un de ses inspecteurs en passant vit un jour Victor pris de boisson ; il fit une enquête et la conclut par une sévère remontrance, qui n'eut guère d'effet qu'une semaine, si bien qu'après quelques mois le chef

de gare fut rétrogradé enregistreur. Il fallut bien, cette fois, raconter toute l'histoire à la famille : le beau-père vigneron offrit de nouveau à son gendre de le prendre à la maison : mais la vigne se mourait du phylloxéra à Lirey comme partout, et Victor avait sa tête et son orgueil : il ne voulut pas. Il aima mieux rester en place. Du moins il avait promis de ne plus boire : il fut sage quelques mois, mais peu à peu l'habitude le reprit. Il fut remercié sur une nouvelle plainte de son chef. Que faire ? Le ménage était sans argent ; la vigne n'avait plus que des feuilles jaunes et quelques grappes moitié vertes, moitié sèches à la vendange, et les vieux eux-mêmes étaient gênés... Que faire?... Ils firent comme tant d'autres : ils partirent pour la ville, refuge commun de la misère. Victor fut embauché comme manœuvre dans une usine de bonneterie, prenant chez M. Le Merchadour la première place qui s'offrait. Trois francs par jour, de quoi vivre juste, juste, en étant sage ; car on était déjà cinq à table, et comme disait mère Mouche à Costesèque :

— Trois petits becs à nourrir, trois habits à acheter, trois chapeaux, trois paires de souliers, sans compter ce qu'il faut aux grands, pour des pauvres, pensez, ça va vite. A table, si on coupe

une miche, ça ne fait que le tour. Et trois francs par jour, c'est si tôt fondu ! »

Pourtant Victor était redevenu gentil, sentant combien Catherine était malheureuse et triste par sa faute. Et elle de son côté à ses péchés reconnus avait fait miséricorde : le soir, elle allait l'attendre avec ses enfants pour lui éviter les tentations ; ils revenaient au bras l'un de l'autre avec des allures amoureuses de jeune ménage ; les petits devant eux jetaient en se poursuivant des cris redoublés de joie comme font dans le ciel du soir les hirondelles. Ils se sentaient revivre ; malheureusement cette halte fleurie dura peu. La misère va toujours à la misère comme l'eau qui tombe à l'eau qui coule.

Voilà en effet que Dominique, qui avait toujours été chétif et pâlot, est un jour par le médecin déclaré atteint de coxalgie : il souffre comme un damné, sans répit ; jour et nuit, avec une patience inlassable, la mère le soigne et le dorlotte. Et plus le petit malheureux, aigri par la douleur, la repousse et la rudoie, plus son amour maternel foulé aux pieds s'enracine solidement. Comme elle l'aime, ce Minique, et les autres aussi d'ailleurs : Amandine, Joseph et Lucienne et Laurent ! La vie ne lui est supportable que par l'amour qu'elle a pour eux ; mais eux de leur côté ne la paient guère

de ses peines : ils sont turbulents, tracassiers, indociles. On dirait presque qu'ils n'aiment que le père, parce que le père quand il parle entend être obéi. Catherine, elle, ne se fait pas craindre, et sa douceur ne règne pas. Ne pas se faire craindre . . . serait-ce ne pas se faire aimer ?

Ah ! ses fils !... Ah ! ses filles pourtant !... Pourvu qu'ils soient heureux, qu'elle puisse entretenir une joie toujours jeune dans leurs âmes insouciantes, que lui importe le reste ! Mais quand de leurs voix dolentes ils demandent du pain, que la huche et la bourse sont vides et que le boulanger refuse le crédit !... Quand leurs petites mains sont violettes d'engelures et de froid, que leurs petits corps maigres tremblent sous des hail-
lons, que la nuit de son givre a dépoli les vitres et que le poêle ne ronfle pas, faute d'être garni !... Alors, oh ! que la vie est triste, que la misère et les heures pèsent à Catherine, qu'elle a honte de dire ce qu'elle a tant caché :

— Mes enfants, on est pauvre et le travail ne suffit pas.

Désormais, hélas ! c'est souvent que ça arrive. Car la coxalgie du petit c'est de nouveau l'alcoo-
lisme pour le père. Catherine, retenue près du lit de l'infirmes, ne peut plus aller attendre Victor à la sortie du soir ; les cabarets le long de la route

ont trop de sourires, et le sourire à présent est trop loin qui le gardait contre les autres... Des jours péniblement s'amassent sur des jours ; et la misère augmente, d'autant plus pesante et chétive qu'aucun rayon d'espérance éternelle ne se lève sur elle, qu'aucune lueur venue des cimes ne la touche.

Mouche en effet était déjà indifférent à l'idée religieuse quand il s'est marié. Depuis qu'il est à la ville, les mauvais journaux, les conversations, les discours de quelques énergumènes à la maison du peuple lui ont donné la phobie du prêtre. Et quand de toute sa voix il a hurlé dans une réunion le cri classique de l'anticléricalisme :

— Hou ! Hou ! la calotte !

il s'illusionne et s'enivre de joie comme un esclave qui croit enfin jeter son cri de liberté : le peuple est un enfant qu'on mène par des enfantillages.

Catherine, à son tour, au contact de l'indifférence et de la misère, a oublié peu à peu, faute de soutien moral, quel sens sublime et consolant avait la vie pour son âme de jeune fille. Elle a perdu le cœur qui espère et la religion, qui dans la souffrance est l'unique sourire du bonheur. Toujours affligée dans le présent elle est plus affligée encore dans l'avenir. D'où vient que ce matin elle

se lamente en revivant sa vie devant Costesèque attendri qui l'écoute...

Et voilà tout ce qu'a fait surgir en elle de douceur, de tristesse, de souvenirs, ce nom jeté tout à coup dans le silence du passé : Herluison !...

Mais ce nom a d'abord et surtout évoqué le songe de Lirey ; et ce songe est si beau, étant un songe de jeunesse, que Catherine voudrait de tout son cœur le refaire vivant en voyant le curé. Vivement donc devant le sacristain elle en exprime le désir :

— Ah ! Mon bon monsieur Costesèque, s'écrie-t-elle, quel saint homme aimé de tous c'était quand j'ai connu, cet abbé Herluison ! Dites-lui que vous avez vu une de ses anciennes paroissiennes de Lirey, qui vous a parlé de lui ; n'y manquez pas !.. Je serais si contente de le revoir !..

— Té ! Je comprends ça. La commission sera faite, madame Mouche.... La nuit presque ! Ah ! viédase !

Costesèque qui s'était oublié bondit vers la porte. Dans l'escalier il ne rencontre plus Amandine et son galant qui ont cherché pour leur amour un lieu plus sûr. Mais il croise dans la cour Domini-que l'estropié, qui, l'aisselle droite pesamment appuyée sur sa béquille, contemple d'un œil endormi le vieux Chose et la Chosette toujours

occupés à chiffonner parmi un nuage de poussière. Le sacristain en passant regarde l'infirmes et a pitié.

Minique a de grands yeux brésillants dans un long visage pâle, les joues évidées et rentrantes sous les pommettes, les traits tendus, secs et noueux comme des cordes, la bouche amère, la peau transparente et claire, un front dont les rides vont se perdre dans la tignasse comme de petits sentiers sous la broussaille. Sur ce masque sans âge, dont l'expression physique est déjà si ingrate, son infirmité de coxalgique imprime encore un air de dureté farouche. Il est de ces malheureux disgraciés, dont la souffrance attire la pitié, mais dont un sentiment d'horreur secrète vous écarte. Sous sa méchante vêtur rapiécée se dessinent ses épaules inégales, son dos voûté par le soulèvement de la béquille, son buste osseux et allongé, ses hanches énormes dont la maladie a fait sa place forte, ses jambes grêles, bossuées et tordues au genou, tout son corps chétif d'être difforme. De jour en jour, comme disent les commères du quartier, le mal lui mange les sangs ; et à mesure aussi la souffrance et surtout le sentiment plus net qu'il prend de son état en grandissant ajoutent à son caractère aigri de l'aigreur, de l'infirmité morale à son infirmité phy-

sique, à sa misère toujours un peu plus de misère. Il devient hargneux, il devient brutal, il devient cruel. Désespéré de souffrir, il goûte une sorte de volupté sauvage à faire souffrir les autres. Las d'être martyr, il devient bourreau. Et c'est la pauvre Catherine, qui, armée de dévouement, de patience et d'amour, subit plus durement que tous, malgré toute la peine qu'elle se donne pour ce monstre inconscient, ses révoltantes représailles. Mais le mal qu'elle devine, la douleur qu'elle partage lui font tout pardonner. Et quand elle pleure, et quand il se rebêque, son chagrin maternel lui vient moins de son cœur méprisé que de voir comme il souffre.

C'est dès que lui-même en passant à côté de Minique a senti malgré l'ombre poser sur lui les regards menaçants de bête traquée que l'infirmier jette sur tout le monde. Et le cœur remué il s'est arrêté chez les Picard, au rez-de-chaussée de la maison.

Picard était ce croque-mort de Saint-Aventin qui venait de protester le premier dans le faubourg en faveur de l'abbé Fleurot ; son métier faisait vivre pauvrement quatre enfants et une femme. Cyprien, son aîné, était apprenti menuisier et allait, il était vrai, gagner seul sa vie dans quelques mois.

Lorsque Costesèque entra, la Picasse était seule avec ses deux derniers, qui étaient bessons. Et elle chantait ; car, étant pieuse et toujours soutenue par l'espérance immortelle, elle était comme l'oiseau en cage qui voit la forêt verte ; et sa misère était heureuse.

Costesèque s'étant excusé de l'interrompre annonça qu'il y avait le lendemain à Saint-Aventin un enterrement de première classe : il était chargé de convoquer Picard pour les dix heures. En apprenant cela Zélie sourit. Des funérailles de riche, c'était presque une fête dans le ménage : l'homme rapportait le soir trois fois plus que pour un pauvre. Malheureusement dans la paroisse que de pauvres pour un riche ! Et cela faisait dire ce soir-là à la Zélie, d'un air à la fois comique et désolé :

— Les riches, monsieur Costesèque, ces riches, ça meurt si peu !

A quoi le sacristain de répondre d'un ton pénétré :

— Hé ! sans doute, bonne dame, mais qu'y faire ?

En tous cas, c'était bien pourquoi l'on était pauvre, comme l'expliquait Zélie ; car le mari était sage et ne buvait pas, ni entre l'église et le cimetière, ni entre deux morts, comme c'est pour

ainsi dire la coutume établie dans le métier...

Costesèque pressé de fuir se hâta de conclure :

— Bah ! on en a toujours eu assez quand on est mort. Et puis, comme est le dicton de chez nous, d'un amandier amer, quand il le veut, Dieu fait l'amandier doux

Sur ce mot de philosophe, il salua Zélie, chatoilla sous le cou les deux bessons étonnés de ces libres manières, rit pour eux qui ne voulaient pas rire, et, le cœur satisfait, repartit d'un bon pas.

III

Devant la Ville Jésus pleura

« Recueille-toi quelquefois, écoute les voix qui chantent dans ton cœur et sache distinguer celles qu'il est séant d'entendre de celles qu'il faut obliger à se taire. »

JOSEPH AGEORGES.

En sortant de l'église, l'abbé Fleurot se dirigea vers la maison de M^{lle} Rosempot, qui tenait un petit magasin d'épicerie-mercerie sur la place. M^{lle} Rosempot était sa tante ; il craignait que le bruit de la manifestation dont il avait été victime ne fût parvenu jusqu'à elle et il voulait la rassurer.

La boutique n'était pas éclairée ; sa pieuse enseigne,

AU FIL DE LA VIERGE

se détachait dans le noir en lettres blanches qui se lisaient à peine. Mais un murmure en sortait et

les premières étoiles du soir timidement s'allumaient au-dessus.

Le vicaire monta les quelques marches qui y donnaient accès, puis, poussant la porte vitrée derrière laquelle pendait un cordon de cierges liés d'une mèche à l'autre, il salua :

— Bonsoir, ma tante ! avant même d'avoir aperçu dans l'ombre M^{lle} Rosempot.

La clochette, dont le timbre sans mesure s'était d'abord vivement agité, s'apaisa tout à coup comme si elle eût reconnu le vicaire.

— Bonsoir, mon neveu ! répondit une voix frêle dans la nuit. Nous allons allumer la lampe dans un instant. Mais M^{lle} Nicotte m'aide pour un échecaveau et nous voudrions finir de dévider.

M^{lle} Nicotte était une voisine, qui avait depuis plus de quarante ans tous les jours de sa vie, de la première à la dernière goutte de lumière, taillé, cousu, brodé des ornements d'église, nappes d'autel, aubes, étoles, chapes rondes ou chapes romaines, mais à laquelle la séparation depuis quelque temps, par égard sans doute pour ses yeux usés, avait fait des loisirs : elle avait gagné peu, dépensé moins encore, et vivait misérable.

— Vous êtes donc là, mademoiselle ? fit l'abbé. Bonsoir, mademoiselle ; je vous demande pardon, je ne vous voyais pas.

— Il n'y a pas d'offense. Bonsoir, monsieur le vicaire.

La voix était honnête, et petite elle aussi et flûtée.

Le chat de la mercière vint se frotter câlinement aux jambes de l'abbé ; il essaya même d'un ronron ; mais son gosier était vieux ; le soir était humide : cela le fit pouffer.

— Te voilà, toi aussi, Fadet ? Dans l'ombre peu à peu je retrouve et compte mes amis.

— On allume, expliqua vivement M^{lle} Rosempot. Trois tours de pelote et c'est fini.

— Mais, ma tante, je ne suis pas pressé.

— Prends du moins une chaise, mon neveu. Nous récitons notre rosaire en dévidant, et dans cette obscurité il nous semblait, étant plus recueillis, être plus près de Dieu.

Les yeux, de l'abbé Fleurot cependant s'accoutumaient à l'ombre et distinguaient avec attendrissement les deux petites vieilles assises sur deux chaises basses au pied du comptoir, l'une en face de l'autre, leurs pieds haussés sur des chaufferettes, leurs genoux se touchant. M^{lle} Nicotte, l'écheveau de laine tendu sur ses poignets, balançait alternativement les bras comme une marionnette, pour mieux faire couler le long de ses deux mains le fil que M^{lle} Rosempot enroulait à mesure autour

de la pelote avec une lenteur attentive et toute monotone.

— Merci bien, Rosalie.

— Il n'en faut pas, Agathe.

La besogne est achevée. Rosalie est le petit nom de M^{lle} Nicotte, comme Agathe est celui de M^{lle} Rosempot.

La mercière, trottant menu, ouvre un placard, range sa pelote, pose la lampe sur le comptoir et frotte une allumette, trouvant encore le temps de demander sur un ton de gronderie affectueuse :

— Qu'es-tu donc devenu cet après-midi, mon neveu ? Je ne t'ai pas vu !

— Mon Dieu, ma bonne tante, j'ai fait une tournée de pauvres et de malades ; puis, vers le soir, je suis allé aux Carmélites.

Plusieurs allumettes ont résisté au frottoir ; c'est le tour de la lampe à huile, dont la mèche neuve boude à l'allumette.

— Au retour, commence l'abbé Fleurot...

Mais il se dit qu'Agathe certainement ignore tout, et au seuil même de la confidence voici que la crainte le retient de troubler une âme aussi paisible.

— Eh bien ! au retour ?... interroge avec curiosité M^{lle} Rosempot.

— Au retour, reprend alors le vicaire, un homme

qui sans doute avait bu m'a un peu bousculé ; la foule tout d'abord a pris parti pour lui ; j'ai eu quelques minutes d'inquiétude ; mais dix vaillants m'ont dégagé.

Malgré ce récit sobre, la vieille fille anxieuse regarde son neveu, et devant sa pâleur, tremblante, aussitôt elle presse les questions :

— Tu n'as reçu aucun coup au moins ?.. On dirait que ta lèvre saigne ?... On ne t'a pas trop poussé, trop serré, pas frappé ?.. Du tout, du tout ?.. Tu ne sens rien, c'est bien sûr ?..

— Non, ma tante ; tranquillisez-vous ; je vous assure...

Et devant l'air de doute de M^{lle} Agathe :

— Mais, ma tante ; je vous l'affirme...

— Tout de même, vous êtes pâle, monsieur le vicaire.

— Un verre d'eau de noix, mon petit. Tu veras comme ça va te remettre.

L'abbé a beau se défendre : on fouille les placards ; puis l'une tenant le verre et l'autre la bouteille, on lui sert la liqueur, brou Rosalie 1903, ainsi que porte l'étiquette.

— Ça file ! Ça file ! s'écrie tout à coup M^{lle} Nicotte, aussi agitée que si elle eût donné l'alarme dans la boutique en feu.

M^{lle} Agathe, émue, laissait fumer sa lampe. Elle

se penche sous l'abat-jour de gros papier pour baisser promptement la mèche à demi consumée, et la lumière crue éclaire vivement avec ses pommettes roses, veinées d'un sang léger, ses joues flétries, ses yeux brillants et sa physionomie presque morte, qui s'est tout animée.

S'étant redressée elle suffoque :

— C'est incroyable !

et pour mieux traduire le comble de son indignation, haussant l'épaule droite d'un mouvement tournant, frappe ses mains de parchemin l'une contre l'autre et les maintient croisées.

Rosalie lui fait écho :

— En quel temps vivons-nous ?

Et sitôt Agathe très montée de donner la réplique :

— Oui, en quel temps, ma chère !... Où allons-nous ?... Ah ! le triste siècle ! Quand on voit Satan régner parmi les hommes !... on se réjouit d'être vieux : c'est si pénible à dire !... Mon pauvre neveu, tu vois comme le peuple s'écarte de l'Eglise !

Le prêtre devient grave et déclare :

— Il faut le ramener.

— Assurément, mais comment le retenir ? il vous échappe. Comment l'évangéliser ? Il a les oreilles bouchées et ne veut pas entendre.

— Puisqu'il ne vient plus à nous, il faut aller à lui.

— Même en faisant ce premier pas, sera-ce plus facile ?

— Dieu saura y pourvoir, fait le vicaire embarrassé. Ses voies les plus sûres souvent sont les plus cachées à nos yeux. Il est dans son pouvoir de faire des miracles.

— Il en faudrait pour nous sauver, dit l'ancienne ornementaliste en soupirant.

— La nuit monte, poursuit le prêtre.

Rosalie ne comprend pas le symbole et regarde dehors.

— La nuit monte ; de toutes parts éclate l'impiété. Mais le Seigneur nous réserve peut-être dans sa miséricorde une aurore éclatante.

Le vicaire s'efforce de ne pas contrister encore ces deux âmes dévotes, que les temps ont découragées et dans lesquelles il sait que l'espoir ne vit plus. Mais il les réchauffe sans enthousiasme, les reconforte sans entrain, leur parle sur le ton d'une leçon apprise : au fond de soi-même il nourrit leurs doutes, leurs craintes et leurs défiances.

Soudain un gamin du quartier entre dans la boutique en coup de vent et sans dire bonsoir, jetant avec insolence sa pièce de billon dans la cuvette en corne des balances :

— Deux sous de pétards !

— Je n'en vends plus, dit la mercière. On venait les faire partir à ma porte : ça me cassait les oreilles et effrayait Fadet.

— C'est bon !... Alors, allez-vous faire f.... ! repart le petit.

Et, reprenant vivement sa pièce de deux sous, d'un bond il se glisse dehors, sans saluer personne ni refermer la porte.

Les trois personnes demeurées dans la boutique se regardent.

— C'est un des frères de Dominique le boiteux, fait M^{lle} Rosempot. Voilà les enfants de la génération montante. La belle France qu'ils préparent !

— Vous dites qu'il faut aller au peuple, monsieur le vicaire ? soupire M^{lle} Nicotte.

— Je le dis parce qu'un pape l'a dit, un grand pape, et qu'il faut bien qu'on tente quelque chose.

— Sans doute, monsieur l'abbé. Mais le peuple est pourri ; et défunt notre vieux curé lui-même, lequel était pourtant le saint que vous savez, reconnaissait que dans notre malheureux pays la religion était perdue, que c'en était fini de nous, qu'il n'y avait rien à faire. Vous vous souvenez bien?... Combien de fois nous l'a-t-il dit ?

— Ma chère, je suis de votre avis, proclame la mercière. Je le connais le peuple, allez ! Je le fréquente plus que je ne voudrais à cause de ma boutique. Il n'est pas de sottises, vous m'entendez, que ses polissons d'enfants ne me fassent ; Fadet lui-même, ce bon Fadet, qui est pourtant, Dieu sait, de caractère facile et d'humeur paisible, les a en horreur : du plus loin qu'il les voit, il les fuit comme la peste... Ils ne respectent plus rien ; tout petits, ils traitent les parents comme des domestiques ; ils n'ont plus en eux que l'esprit du mal... Leur peuple, ah ! il sera joli dans cinquante ans !

L'abbé, sentant passer en lui un souffle d'Evangile, répliqua :

— Il n'est point de créature si déchue qui ne mérite qu'on l'aime ; la pitié, c'est encore de l'amour. Le cœur d'un prêtre doit être ouvert à tous, aux méchants comme aux bons.

Le chant d'un coucou, qui saluait au passage chaque coup de l'heure par ses volets ouverts, couvrit cette profession d'amour, et dans la pièce un moment fit faire le silence. Fadet, au premier coup de timbre, avait sauté sur une chaise, pour mieux suivre l'oiseau qui depuis si longtemps flattait sa convoitise. Au septième, quand les volets furent tirés sur un dernier salut, il baissa

tout penaud ses oreilles pointues, puis d'un air détaché il se remit en boule. Dehors, l'horloge de Saint-Aventin lourdement répondait au coucou.

— Misère ! Mais je suis en retard ! s'écria tout à coup l'abbé, qui sortait de son rêve.

— On ne se laisserait pas, dit la tante, de gémir sur les temps.

— Les occasions, ajouta M^{lle} Nicotte, en sont inépuisables. Que Dieu nous épargne du moins dans les dernières hontes les dernières tristesses !

Tandis que Rosalie ouvrait la porte, Agathe tenait la lampe, éclairant le vicaire, qui descendait les marches. Les rayons de lumière jetaient dans le noir de la place assez peu éclairée comme une brume blanche.

— Il fait frais ! dit la voisine en frissonnant.

— Tu auras peut-être froid ? cria la tante.

— C'est si près ! fit le neveu.

Il releva tout de même sur sa longue chevelure le col de sa douillette, souhaita le bonsoir et partit avec hâte.

'Autour du clocher, sur le bleu de la nuit, les étoiles tremblaient, et le vent qui soufflait semblait attiser leurs lueurs.

Les deux amies rappelèrent Fadet à voix mi-gnones, puis, rentrées dans la boutique, reprirent

avec leurs anathèmes contre le siècle un écheveau de laine à dévider.

C'étaient de ces âmes inquiètes, qui ne savent jamais que gémir sur « le malheur des temps » ; elles réservaient soigneusement tous leurs sourires au passé, ne gardant pour l'avenir que des craintes et des malédictions. Le souci de leur foi gâtait leur vie paisible. Leur cœur détrempé d'amertume ne battait plus que tristement pour une vie découragée ; elles perdaient dans leur mélancolie de tout le goût de se dévouer. Elles ne pensaient, elles ne parlaient d'ailleurs qu'après bien d'autres, fidèles gardiennes des leçons qu'elles avaient entendues...

L'abbé Fleurot cependant songeait tout en marchant. Il était sorti du séminaire depuis cinq ans, plein d'enthousiasme religieux et de ferveur évangélique, mais l'âme plus portée vers la méditation et la vie intérieure que vers l'action sociale et vers l'apostolat. Il était du peuple par la naissance, étant le fils d'un menuisier comme Jésus. Mais il n'avait pris aucune expérience de la vie et des hommes. Ayant toujours vécu entre de hautes murailles, au pied desquelles venaient mourir tous les bruits du dehors, n'ayant jamais été instruit comme il aurait pu l'être, moins par les hommes que par les événements, des besoins de son temps, il ne parvenait pas à s'orienter dans le courant du

siècle. Le monde l'effrayait, faute de le comprendre ; et, faute de l'aimer par don d'amour plutôt que par devoir de charité, il ne savait de quoi l'amour était capable.

Bornant au prône dans la chaire, à la prière dans la solitude et à un peu de charité au dehors toute l'action du sacerdoce, il faisait inconsciemment le jeu de ceux qui s'efforcent à faire du prêtre la chose d'ombre et l'être de silence. Et cependant il portait en lui la volonté d'agir, mais il manquait de décision et de discernement ; plus il étudiait le devoir présent, plus ce devoir pour lui était obscur. La question en tous cas n'était pas sans danger, à cause même de la limite indécise qu'il importait d'atteindre sans s'exposer à la franchir. Mais ne rien faire, temporiser, attendre était-ce le moyen de la résoudre?... Sans doute il tenait toujours pour les souffrants l'espoir unique, pour les pauvres le pain de vie ; mais comment hors du temple le faire naître et le répandre, cet espoir ? Comment le distribuer, ce pain, sous l'espèce vivante?... Heureux, ah ! bienheureux les pasteurs d'autrefois ! Leur ministère était facile...

Ainsi l'abbé Fleurot regrettait pour sa douceur religieuse de vivre l'ancienne France croyante et enthousiaste, comme on fait de la terre natale en un pays d'exil. Songeant à cette foule, qui tout à

l'heure hurlait à sa vue dans le faubourg des sœurs, et qui avait gardé si peu de cette âme française ardente et chevaleresque, respectueuse de la faiblesse, éprise de noblesse, touchée même incroyante par la foi généreuse, et par cela si belle. il pensait :

— Ils n'ont rien su apprendre ; ils n'ont su qu'oublier. Renier tout le passé est-ce bien préparer l'avenir ?... Un peuple sans passé est un peuple quelconque. En serait-ce fini du génie de la race ? Elle fut si grande dans le monde, la France catholique. Restérons-nous indifférents au silence des morts, aux paroles de la terre française, d'où monte à travers tant de siècles d'histoire un si long cri de foi ?... Mais comment rappeler à ses devoirs, à ses souvenirs, à ses ancêtres, à sa terre, à sa vie, à toute son âme enfin ce peuple qui s'écarte ?

Il souffrait. Car il s'interrogeait ce jour-là comme d'autres et les questions posées, plus troublantes et graves à mesure, ce jour-là comme d'autres demeuraient sans réponse. Il sentait comme un vide qui se faisait en lui ; ses pensées une à une venaient s'y abîmer, et il goûtait à ce jeu triste de son esprit une impression pénible de solitude et de néant.

Quand il sonna à la porte du presbytère, la servante Philomène, haute comme un dragon et qui portait moustaches sur la lèvre, vint ouvrir, et

dès la porte et sur un ton bourru lui fit sa remontrance :

— On vous croyait perdu, monsieur l'abbé.

— S'il était vrai, soupira le vicaire, que comme moi tous les perdus se retrouvent !

L'abbé avait l'air sombre et son visage était changé, plus noueux et plus blême.

— Que diable est-il encore arrivé ? se demanda la vieille fille.

Elle n'osa pas interroger, mais se promit qu'elle allait suivre discrètement au cours du dîner tout l'entretien de ces messieurs. Et, ayant fait taire sa langue, elle prépara l'oreille.

M. Fleurot, monté en hâte dans sa chambre, au second, enleva rapidement sa douillette et ses souliers à boucles. Puis, jetant avant de descendre un regard sur l'horizon de petites lumières tremblantes, de toits sombres, cahotants et emmêlés, de ciel bleu piqué d'or, qui s'encadrail dans sa fenêtre ouverte, et imaginant dans son cœur alarmé les désolations, les ruines qui allaient fondre sur l'incrédule cité, il pleura comme autrefois Jésus devant Jérusalem.

— Ah ! ville infortunée, si tu connaissais du moins en ce jour qui l'est encore donné pour te repentir ce qui te pourrait apporter la paix, mais maintenant tout ceci est caché à tes yeux !

Il lançait dans le soir son impuissante plainte. Mais en même temps il considérait que le Maître lui-même, qui avait tant chéri Jérusalem, avait vu son amour méconnu par les hommes. Et il se rappelait cette autre sublime apostrophe divine pour apaiser sa douleur :

— Jérusalem ! Jérusalem ! Jérusalem ! qui tues les prophètes, qui les lapides, que de fois j'ai voulu rassembler tes enfants comme la poule rassemble ses poussins sous ses ailes ! Et tu n'as pas voulu !

IV

La formation ecclésiastique d'un apôtre

« Ce que les successeurs des
apôtres ont le plus oublié,
c'est l'apostolat. »

MAR D'HULST

Quand l'abbé Fleurot descendit, le curé Herluison l'attendait dans la salle à manger, où Philomène venait de disposer au milieu de la table, sous la lampe à suspension allumée, une soupière odorante. Le curé, pour distraire son attente, avait sorti sa tabatière de corne noire, dont le couvercle était incrusté de fleurs fines au milieu d'un losange de nacre ; et il humait sur son pouce, et d'une narine et de l'autre, en plissant l'œil et retroussant un coin de bouche, la poudre de tabac à petits coups. Il éternuait avec fracas quand l'abbé entra.

— Dieu vous assiste, monsieur le curé !

— Merci bien, monsieur le vicaire !

S'étant placés d'un côté et d'autre de la table ils firent ensemble le signe de la croix et M. Herluison récita tout haut le *Benedicite*. Après quoi, s'étant

assis, ils se regardèrent en mettant leur serviette à travers le brouillard qui montait autour de la lampe en tourbillons légers.

— Vous me paraissez tout pâle, monsieur le vicaire !

Le curé se pencha de côté et mit ses lunettes d'écaille pour mieux apercevoir et hors de la fumée M. l'abbé Fleurot.

— Je viens de subir, dit ce dernier d'une voix triste, la haine populaire.

Et tandis qu'il faisait lui-même le récit de l'incident avec des gestes animés, M. Herluison, attentif au discours, servait dans leurs deux assiettes à fleurs le potage à pochées.

Philomène, attentive elle aussi, traînait ses pas du placard au buffet, du buffet à la table et, cette ronde finie, recommençait encore. Au passage le plus émouvant des explications du vicaire, elle ne put retenir un « oh ! » d'épouvante, et son trouble lui fit culbuter la salière. Mais les deux prêtres n'y prirent garde ; M. Fleurot sans s'interrompre une seconde poursuivit son récit. Quand il l'eut fini, M. Herluison, d'un cœur encourageant, tira les conclusions :

— Ne désespérez point pour cela, monsieur l'abbé, dit-il de sa voix paternelle. Ces manifestations de la rue sont l'écho d'un souffle qui passe, et le souffle

qui passe est un souffle changeant. Gardez en vous le même amour pour ce peuple qui vous a insulté. La haine demeurera stérile. L'amour comme toujours engendrera la vie.

— Hélas ! répliqua le vicaire, ce qui m'effraie dans notre état de désordre et de révolution, c'est qu'il est pacifique, du moins dans l'apparence. Ce penchant universel de scepticisme où glissent les âmes les rend autrement difficiles à ramener que portées à la colère ou acharnées à la violence.

— Il se peut, dit M. Herluison avec fermeté. Quand même nous vaincrons. Car la séparation enfin va nous apprendre à rendre l'Eglise au siècle et le siècle à l'Eglise. Voyez-vous, monsieur l'abbé, il ne convient pas seulement d'accuser notre seul ennemi. Il nous faut faire un retour audacieux et grave sur nous-mêmes, reconnaître nos torts et réparer nos fautes. Découvrir sa faiblesse deviendra une force ; et ainsi, pour peu qu'on en sache tirer les leçons qu'il comporte, le salut nous viendra du passé.

Le prêtre s'animait de la parole et du regard ; il parlait comme au prêche d'un ton d'ardente conviction et le verre de ses lunettes doublait l'éclat de ses yeux vifs. Il avait le visage rond, le teint rouge et l'œil gris et portait sous de grosses lèvres débonnaires un menton à ressort. Son front lui-

sant et carré était barré de quelques rides, et une bande de cheveux fort éclaircis, qui se poursuivait de chaque côté, derrière les tempes, par des mèches longues retombant en rouleaux, allait rejoindre la tonsure. Une saisissante expression de douceur, de bonté rayonnait au repos de sa chair rose, de ses prunelles claires, de sa bouche portant toujours marqué quelque pli de sourire. Pour tout dire, le type classique du curé de campagne touchant avec rondeur son troupeau d'ouailles sur la route du Paradis et fait en d'autres temps pour gagner lui-même le ciel tout doucement, « au petit trot de ses vertus ».

Il était issu d'une famille de paysans et en avait hérité, avec la franchise et la simplicité des mœurs, le solide bon sens, la rude bonhomie, la confiance et la ténacité. Ses parents étaient de tout petits propriétaires d'une humble paroisse du diocèse, lesquels, en devenant de mercenaires possesseurs, s'étaient élevés dans leur estime et enrichis de toute la moisson de vertus que donne la terre. Ils menaient avec dignité une vie toute simple, ne réussissant dans leurs affaires que grâce à l'ardeur laborieuse du père, à l'ordre de la mère et à leur commune frugalité. Heureux tout de même, parce que tous les sourires du pauvre domaine qu'ils cultivaient, du labour à la récolte, étaient

sans partage. Heureux parce qu'ils portaient au cœur l'un et l'autre parmi la paix des champs la grande paix de Dieu. Heureux surtout parce que leur fils était docile et promettait d'être vaillant, modeste et ordonné comme eux. Oh ! comme ils seraient fiers de lui transmettre avec les qualités qui avaient paré leur vie, vertus d'amour et vertus de sagesse, la maison couverte d'ardoise et la grange coiffée de chaume, les deux paires de bœufs qui rumaient, indolents, dans l'étable et avec la bêche, la charrue et la hache et la faux tous les arpents de terre arable et le carré de vigne et la garenne et le grand pré qui étaient autour !... Mais Dieu les aimait trop pour leur donner raison.

Il fit à l'enfant plus d'honneur ; au lieu de la vocation de la terre il lui donna la vocation des âmes ; leur fils se prépara au sacerdoce. L'orgueil et la joie pieuse des parents domptèrent leurs regrets. Le petit demeura d'ailleurs avec eux aussi longtemps qu'il put ; le curé du village matin et soir lui donnait des leçons et par dessus tout s'appliquait à cultiver en lui toutes les vertus qui doivent embellir une conscience d'homme : l'enfant n'aurait plus tard, pour se faire vraiment l'âme sacerdotale, qu'à les laisser fleurir ; toute la graine était jetée.

A treize ans, il entra au petit séminaire, puis, ses titres acquis, passa au grand en changeant de maison mais sans changer de ville. Et là durant quatre ans, de 1878 à 1882, il vécut d'une vie de retraite partagée entre l'étude et la piété, d'une vie recluse très rigoureusement gardée contre les souffles du dehors. Quatre années très rapides dans un asile tiède, quand déjà la tempête au dehors faisait rage ! Quel attendrissement lui restait encore aujourd'hui de tous ces souvenirs !...

C'était le temps où les fameux décrets de 1879 ouvraient en France l'ère de l'agitation religieuse, le temps où l'on expulsait, après les Jésuites, les Dominicains, les Carmes, les Bénédictins et les Prémontrés ; le temps où des lois prononçaient la neutralité scolaire et l'enlèvement du Christ dans toutes les écoles.

Il était de la première promotion de la grande guerre. Le monde catholique, ému de ces exécutions, était plein d'inquiétude, de tristesse et de deuil. Les échos de tous ces éclats ne pouvaient manquer de franchir, si hauts, si épais et si gardés qu'ils fussent, les murs du séminaire ; certains professeurs même ne pouvaient tenir cachée toute l'appréhension que leur inspirait l'avenir. Mais les modestes clercs, forts de leur foi toute neuve, plus forts de leur jeunesse, ne pensaient au bruit

des luttes du dehors que pour mieux préparer dans la prière l'ardeur de leur apostolat. La persécution ne faisait donc qu'exciter leur zèle mystique. Pourquoi se seraient-ils inquiétés des troubles religieux ? Leur vie de prêtre ne pouvait qu'y gagner en mérite, en noblesse, en grandeur, et Dieu les permettait. Les cris de guerre faisaient battre leur cœur, éperonnaient leur énergie pour le bien, pour la conquête et le salut des âmes. La foi diminuait ? Ils seraient des apôtres !...

Promesses imprudentes, irréelles images de la vie que se fait la jeunesse ! Du rêve à l'action la route est toujours longue, et il ne s'était réalisé qu'assez tard le rêve d'apostolat de l'abbé Herluisson. Il avait été nommé à sa sortie du séminaire vicaire dans une importante paroisse des champs ; et la joie de retrouver chaque matin et de saluer du regard la terre qu'il aimait avait, pour ce fils de laboureur, endormi le regret de quitter la chère maison, où s'étaient développés par le recueillement et la vie intérieure autant que par le conseil et l'étude son sens ecclésiastique profond et son âme sacerdotale.

Le prêtre était encore aimé dans ce pays perdu ; l'église n'était pas désertée ; le dimanche, rompant la monotonie de la semaine, était observé ;

les offices, occupant le vide du dimanche, étaient suivis. Les jeunes, à l'exemple des vieux, se confessaient aux grandes fêtes, obéissant ainsi moins à l'exigence de leur foi qu'à leur respect des traditions. La vie religieuse conservait dans ce village son aspect d'autrefois ; mais si la cloche de l'église avait pour les oreilles sa même signification qu'aux anciens jours, son pouvoir sur les cœurs était déjà plus faible. Le vieux curé, reportant à la gloire du Maître l'amour et le respect que les brebis avaient pour leur pasteur, recteur de la paroisse depuis plus de trente ans, demeurait indifférent devant l'indifférence et même sourd au premier bruit de l'impiété. Il vivait retiré dans son presbytère, à l'ombre du clocher et porte à porte avec le cimetière, entre deux lieux de paix, la paix religieuse des vivants et la paix éternelle des morts. Et cette solitude avait peut-être au demeurant assuré sa fortune ; car le prêtre de cette époque si proche et si lointaine, quand il vivait au dehors de la vie du village, se laissait trop souvent mêler aux intrigues locales, aux luttes politiques, où il compromettait presque toujours l'intérêt de l'Eglise en le croyant servir.

Le jeune abbé Herluison, à cette école d'inertie, avait entretenu dans son âme ses élans vers le mysticisme, mais laissé dans celles de ses paroiss-

siens s'éteindre tout à fait au lieu de l'attiser un feu déjà assoupi sous la cendre. Ni lui ni son doyen n'avaient compris que « l'heure était déjà venue de sortir du sommeil » ; ils s'étaient isolés de tout, et quand il eût fallu se donner des mœurs de missionnaires, ils s'étaient faits anachorètes. Dans l'exercice de leur mission divine cette sagesse humaine était une faute. Mais combien cette faute était moindre — et c'était leur excuse — que la faute de ceux qui n'entendaient agir que pour lutter contre le siècle, opposer au progrès nécessaire une immuable et morte tradition !

Un jour vint cependant où l'abbé Herluison prit une intelligence plus vive des besoins de son temps, comprit que les devoirs comme les âmes se transforment, que le ministère des prêtres d'hier n'était plus celui des prêtres d'aujourd'hui, que tout être, toute institution, toute chose vivante est soumise à la loi d'une évolution raisonnable. Et ce jour fut quand, nommé à la tête d'une petite cure de banlieue, il devint, sans guide et sans témoin que Dieu, l'unique pasteur d'un troupeau débandé.

Son cœur ami de la solitude trouvait la solitude toute faite : l'église ne résonnait sourdement qu'à son pas et au pas plus léger de quelques vieilles

dévotes ; le silence des voûtes n'était pas seulement religieux ni l'ombre recueillie : l'ombre était funéraire ; le silence était mort. Les araignées tissaient en paix leur voile gris dans le confessionnal ; parfois, durant l'office, un oiseau entraît sans frayeur par un vitrail cassé ; et il n'y avait plus qu'un enfant du hameau qui voulût porter la soutanelle et la calotte rouges et le rochet brodé, servir le vin de messe et dire les répons.

Mais une telle solitude, sentant l'abandon et la désolation, au lieu de bercer sa rêverie mystique, tout de suite fut insoutenable et pénible à son cœur. Il connut sous un jour éclatant le prompt et misérable effet des négligences et des fautes commises ; il comprit que la prière était bien, que l'action, signe et ralliement de vie, était mieux, qu'il importait même au besoin de ne pas se constituer l'ennemi des rêves dans un pays où « tant de gens dorment et ne rêvent pas ». Il vit dans toute sa grandeur, son étendue et sa difficulté l'œuvre d'apostolat et de réparation qui s'imposait à lui. Et il se prépara à « vivre dangereusement ».

Il était de ceux dont les idées mûrissent lentement, dont la force est dans la confiance, dont les pensées ne sont surtout que des inspirations. Il était bon plus qu'habile et plus rond que retors ; il . . . se fiait moins à son esprit qu'à son cœur ; il avait

des intuitions plus qu'une intelligence. Et il eut vite acquis l'esprit du bien à faire.

Il commence par renoncer à la douceur de la vie intérieure ; il rompt avec ses pratiques d'isolement, de calme et de retraite ; il se jette hardiment dans la lutte sociale ; il fait son arme de l'amour.

Par dessus tout il apprend à produire cet amour sous l'espèce vivante. Il ne prêche pas seulement du haut de la chaire ; il va parmi son troupeau dispersé ; il traduit ses paroles en action et son exemple chaque jour illustre sa doctrine. Il console ceux qui n'ont plus d'espoir ; il plaint ceux qui souffrent ; il aide ceux qui peinent ; il entend d'où viennent les gémissements et écoute d'où monte le silence attristé ; il exhorte à la vaillance les pauvres qui défaillent ; il enseigne aux aveugles que la route se perd dans l'infini à l'heure où le soleil décroît. Son Verbe s'est fait chair et habite parmi les hommes.

Et ceux qui le fuyaient vont à lui ; et ceux qui l'ignoraient le connaissent ; et ceux qu'il aimait l'aiment. Le rayonnement de son âme d'apôtre s'étend peu à peu dans cette humble paroisse. Il s'y fait une renaissance du catholicisme, parce que le catholicisme a su se donner, rien qu'en ressuscitant pourtant la tradition évangélique, un air de vie nouvelle. La solitude se peuple ; le silence de l'église s'anime aux jours de fête, puis peu à peu

chaque dimanche. Les araignées sont contraintes de chercher à la clef des voûtes un coin calme et poudreux, où refaire à loisir leurs voiles déchirés. Et les enfants du bourg se disputent la soutanelle rouge et le rochet brodé. Par sa piété large et confiante, par son activité intelligente, par son esprit de charité et surtout de justice, l'abbé Herluison est devenu un de ces hommes qui rapprochent du prêtre, un de ces prêtres qui ramènent à Dieu. Il s'est fait conducteur d'hommes sans cesser d'être un saint. Sous sa foi éclairée la grande douceur de l'amour a reconquis les âmes.

Le fait est si clair que Monseigneur malgré son éloignement le remarque. Et Monseigneur appelle ce prêtre étonnant, qui d'un sourire fait renaitre la religion où tant d'autres en pleurant la voient mourir, à évangéliser la paroisse la plus pauvre et la plus infidèle de sa ville.

Ainsi l'abbé Herluison était depuis peu de temps curé de Saint-Aventin ; et c'était certes pour lui moins un sujet d'honneur qu'une source d'inquiétude et de regret. Il s'était vivement attaché à sa paroisse de banlieue ; toutes ses amitiés y avaient été conquises de haute lutte, et l'affection touchante qu'il avait pour elle était celle qu'on donne à un malade en péril qu'on a sauvé.

Aussi, comme il s'était senti le cœur gros de

quitter l'humble église, dont le clocher en mâl et la girouette grinçante qui battait au-dessus pavillon dominaient de toutes parts des maisons à toits rouges noyées dans les vergers ! Avec quelle tristesse n'avait-il pas légué à son successeur le patronage et la maison de jeux créés par lui et qui pour lui représentaient, avec tant de joie, tant d'efforts ! Pour qu'il s'y résignât, il avait fallu que feu Mgr de Capelle l'en pressât et fit, sous l'invocation du temps et des nécessités, un éloquent appel à son esprit de dévouement. Seul un nouvel et vif élan d'amour pouvait couper la route à ses regrets.

Cet élan, il avait cherché quelle orientation lui donner, dans quel sens favorable guider son envolée. Paysan de race, il n'avait eu, en s'adressant à des paysans, qu'à s'abandonner au penchant de son cœur. Dans un milieu ouvrier, il s'était au contraire défié de ses tendances, il avait étudié, préparé, pesé et mûri son action. Mais en définitive il s'était dit que partout, aux champs comme à la ville, l'âme du peuple était méfiante et difficile à prendre et lente à se donner, quand dès l'abord on ne lui donnait pas de son amour un gage très certain. Partout il n'était que l'amour qui pût vaincre la haine : ce serait donc encore lui cette fois qui serait appelé à faire la conquête.

Ce soir-là l'abbé Herluison avait encore longuement médité en attendant l'abbé Fleurot. Et la conclusion de ses méditations, comme toujours, avait été de reprendre, selon l'exhortation du dernier pape qui était mort, la tradition rénovatrice du Poverello d'Assise. Il mettait à présent un zèle ardent à développer devant le timide vicaire ce thème familial.

— Il faut aller vers la vie, disait-il. Les amis de la mort deviennent vite solitaires. Répandre la vie avec abondance, la relever où elle est faiblissante, la raviver où elle s'éteint, la refaire joyeuse où la misère la rend triste, supportable à ceux qui souffrent trop, riche d'espoir pour les pauvres qui n'attendent plus rien, c'est la loi du catholicisme. Loi d'amour, vous m'entendez, monsieur l'abbé, et non point loi de crainte... Le beau programme : être la Voie, la Vérité, la Vie !

M. l'abbé Herluison s'exaltait en parlant. Et sa parole étant un chant d'amour était un chant de vie. Il ne pouvait nier pourtant que de quelques côtés notre temps ne fût sombre.

— Il est vrai, devait-il convenir, que l'Eglise a perdu son action sur les masses. Il est vrai que le catholicisme de nos jours a des airs de vaincu. Mais nous voilà sortis de la paix amollissante du

Concordat, et le vaincu une fois de plus sauvera son vainqueur.

L'abbé Fleurot se sentait remué peu à peu par tant de conviction : sa tiédeur s'échauffait. Pourtant, au souvenir du soir, un doute l'assaillait ; il se débattait contre une vue des choses trop tranquilles.

— Hélas ! murmurait-il, entre l'Eglise et le siècle : chaque jour le désaccord s'accuse. L'Eglise est la douceur ; le siècle est la violence.

Mais le curé répliquant vivement : « Le mal du siècle passe ; l'Eglise a la durée » dans un prompt mouvement lui coupait la retraite. Et le vicaire était contraint d'espérer malgré lui.

Cependant l'abbé Herluison, qui désirait tenir de M. Fleurot quelques renseignements précis sur la paroisse avant d'engager son action, demanda :

— Saint-Aventin est une paroisse pauvre, n'est-ce pas ?

— Très pauvre, composée en majorité d'une population ouvrière complètement indifférente ou même hostile à l'idée religieuse. Les opinions y sont extrêmement avancées, révolutionnaires presque, quoique le député de la circonscription, dont la paroisse assure l'élection, ne soit que radical-socialiste. Il est vrai qu'il est usinier et occupe

plus de cinq cents ouvriers, pour lesquels il multiplie les œuvres de philanthropie.

— Je vous dirai, monsieur l'abbé, que je me défie de l'ardeur philanthropique que je rencontre chez les politiciens. Le plus souvent ils vont vers les humbles non point parce qu'ils sont les humbles ; ils vont vers les humbles parce qu'ils sont la masse.

— La règle, monsieur le curé, souffre exception pour M. Le Merchadour : c'est un vrai philanthrope.

— Se fait-il un tremplin de l'anticléricalisme ?

— Pas du tout. Il a voté la séparation ; il est même libre-penseur. Mais il n'est ni intolérant ni sectaire : c'est un esprit libre, un traditionaliste incroyant qui s'ignore.

— C'est un grand point, s'écria le curé. Un homme qui a cette honnêteté, ce calme d'opinion est toujours voisin de l'idée catholique, j'entends de l'idée morale et religieuse. Car l'idée politique, telle que l'a comprise le parti conservateur, a longtemps été trop étroite et trop intransigeante. De quelque côté qu'il se trouve l'esprit sectaire n'est jamais qu'un esprit de rotture.

— Pourtant, objecte le vicaire, ils ne manquent point parmi nous ceux qui pensent que leur parti a toujours fait trop d'avances et trop de concessions.

— Il est peut-être exact, répliqua le curé, qu'on a fait des concessions qu'il n'aurait pas fallu ; mais certaines aussi bien auraient dû être faites qui ne l'ont pas été, sinon tard et de mauvaise grâce. L'idée conservatrice n'a conduit qu'à une politique d'inertie, de gêne et d'obstruction. Il lui a manqué l'intelligence des nécessités. Il n'aurait pas fallu se rallier, mais s'allier. On crie de toutes parts : le cléricalisme est vaincu ! Si par cléricalisme il faut entendre cette alliance équivoque ou plutôt mésalliance de je ne sais quel esprit religieux avec je ne sais quel esprit politique, qui « réunissait en un bloc monstrueux des républicains modérés avec les partisans de deux monarchies diverses d'origine et incompatibles (1) », paix à ses cendres, et n'allons pas surtout le réveiller ! Il serait temps que le spirituel et le temporel se séparent, que la religion se divise d'avec la politique.

— L'apostolat, de nos jours, reprit l'abbé Fleurot, est devenu si difficile ! Je m'étais attaché, en arrivant dans la paroisse, à une famille d'ouvriers intéressante, dont la mère n'était qu'indifférente à l'idée religieuse ; je n'ai jamais pu obtenir que les enfants viennent au catéchisme. Un des fils a

1. De Tserclaës, prélat de Sa Sainteté. *Vie de Léon XIII.*

souffert très longtemps d'une coxalgie : les consolations que je lui apportais, les seules pourtant qui s'offrissent à ce pauvre être infirme, ont toujours été repoussées... Au fait, la mère est de Lirey, une de vos anciennes paroisses, monsieur le curé ; vous avez dû la connaître : Catherine Mériot !

— Catherine Mériot ?... à Lirey ?

L'abbé Herluison ayant fermé les yeux suivait l'une après l'autre par l'esprit les maisons du village. Soudain il s'écria :

— J'y suis !... Catherine Mériot, la fille d'un vigneron qui habitait une maisonnette isolée dans les vignes. Elle a épousé un employé du chemin de fer qui s'appelait...

— Mouche.

— Mouche, parfaitement. Ah ! elle habite ici ! C'était une enfant de Marie, une fille très pieuse.

— Eh bien ! Monsieur le curé, elle ne pratique plus. Des cinq enfants qu'elle a, je crois bien que la fille aînée a seule fait sa première communion. Les autres sont de petits sauvages ; les derniers même sont-ils baptisés ? Dominique en particulier, celui qui est estropié, aigri d'être infirme, ne dit le nom de Dieu que pour le blasphémer. C'est une pauvre femme d'ailleurs, la Mouchette, plus faible

que mauvaise : son mari est un ivrogne qui fréquente à la maison du peuple.

— J'irai la voir, déclara M. Herluison. En laissant parler le passé peut-être serai-je plus heureux.

Il parut réfléchir ; dehors on entendait le murmure du soir se glisser dans les feuilles et peu à peu s'y endormir ; la nuit était pleine de lune et de frôlements doux. Ayant fini de méditer, le curé s'informa encore :

— Et la présidente du bureau de charité ?

— M^{me} Pelourde ! fit en souriant l'abbé Fleurot. Votre prédécesseur l'appelait son deuxième vicaire, et il mettait dans cette appellation quelque ironie parmi l'hommage. C'est une vieille dame, qui, devenue veuve et n'ayant pas d'enfants, s'est consacrée aux œuvres. Elle est la sœur du baron Pommeret, chef du parti royaliste, ennemi irréductible bien entendu de M. Le Merchadour et candidat malheureux contre lui aux dernières élections législatives.

A ce moment, la sonnette qui était pendue à un gros orme s'agita violemment. Philomène sortit, laissant la porte ouverte et revint en disant :

— C'est Joset. Il apporte la *Croix*, fait dire que son père a distribué la moitié des lettres et demande quelle messe il servira demain.

Le souffle de la nuit entraît comme une haleine et portait le frisson des feuilles agitées. La flamme de la lampe dansait dans son étui, haussant par le bas à chaque pas de danse sa haute couronne d'or d'une couronne bleue.

— Costesèque ! fit M. Herluison. Quelle messe il servira ?... La petite de sept heures. Roubillon et Bertrand auront la grand'messe.

Puis, tandis que Philomène portait le message, que le vicaire retournait la salade dans le saladier blanc, le curé, ayant reçu la *Croix* locale des mains de sa servante, en parcourut les feuilles d'un regard attristé. Quand il referma le journal :

— Celui qui a manié le glaive, dit-il en hochant la tête, périra par le glaive. Le Maître l'a prédit, mais les disciples n'y croient plus.

Et comme l'abbé le regardait avec surprise, développant sa pensée il reprit :

— Etre religieux, c'est relier et non pas désunir ; c'est rassembler d'un large lien tous les faisceaux épars ; c'est sans cesse refaire une unité qui tombe. Rappelez-vous, mon cher ami, en quels termes Isaïe annonçait le Messie : « Voici mon serviteur, l'élu en qui j'ai mis mes complaisances. Je lui communiquerai mon esprit ; il annoncera au peuple la justice : il ne disputera point ; il ne crierà point, nul n'entendra sa voix sur les places

publiques ; il ne rompra point le roseau à demi brisé ; il n'éteindra point la mèche encore fumante. Toutes les nations espéreront en lui. » Vous entendez : « ne disputer ni ne crier ! Annoncer au peuple la justice !... Et nul ne se perdra de ceux que Dieu nous a confiés, hormis le fils de perdition ! »

Il s'interrogeait gravement ; armé d'une rigueur qu'il jugeait nécessaire, il achevait en lui-même de poursuivre cet examen de conscience du parti catholique...

L'orme cependant frissonna plus fort dans la nuit solitaire. L'horloge de la paroisse par quatre petits coups vivement sonna les quatre quarts, puis avec majesté égrena dans l'air bleu le vol lourd des huit grands coups de l'heure.

— L'épreuve est bonne, poursuivit le curé, — c'était la conclusion de sa méditation, — elle est venue à temps. C'était à l'intérieur qu'étaient nos pires ennemis, parce que, tenant à nous-mêmes, un masque les cachait à nos yeux. Laissons à nos adversaires du dehors le soin intéressé d'annoncer notre fin. La cendre du christianisme sera toujours plus chaude que leur vie. Rassurons au contraire les chrétiens de la peur ; disons-leur : Vous pleurez sur le siècle ; mais vos pleurs ont plus d'abondance que de raison. Vous vous croyez au soir. Et moi

je vous déclare : nous sommes au matin de l'Église de France. »

— Dieu le veuille ! soupira le vicaire.

— Dieu le veut ! rectifia le curé. Et il ajouta :

— En l'année 593 avant le Christ, monsieur l'abbé, sur les bords d'un fleuve assyrien Ezéchiel priait. Et l'extase fut sur lui. Et il vit son peuple, le peuple hébreu, captif, défaillant, comme séché par un vent de fièvre, accouru des profondeurs mornes du désert. Et il entendit une voix qui lui disait : « Fils de l'homme, tu vois la détresse de mon peuple : mais va ! je vais lui envoyer un esprit et il vivra. » Que Dieu, monsieur l'abbé, nous envoie son esprit, esprit de conseil, esprit de sainteté, esprit de charité.....

Et nous vivrons (1) !

Les deux prêtres ayant achevé de dîner se levèrent et récitèrent en commun la prière des grâces. Ils se quittèrent aussitôt pour terminer la lecture de leur bréviaire avant de se coucher.

Un instant on entendit après le bruit d'une poursuite, les mille imprécations que faisait Philomène en fureur contre le chat de la voisine, lequel, coupable d'avoir joyeusement lapé une jatte de lait toute fraîche, les soutenait, narquois, du haut d'un

1. D'après Mgr Touchet. Eloge de Lacordaire.

mur en caressant, l'œil à demi fermé, la mine papé-larde, son pinceau de moustaches de sa patte en velours et ses babouines blanches avec sa langue rose.

Puis, tout s'étant tu, le presbytère rentra dans la douceur de l'ombre et le murmure du silence.

V

La maison sans lumière

« Les âmes pleurent dans la nuit et
je suis sûr que quelqu'un les entend
et va les ramener à lui. »

RENÉ BAZIN

C'est une soirée de fin d'automne à peine égayée par l'humble sourire de la lampe, dans la chambre des Mouche, au coin des rues de l'Eau-Bénite et du Petit-Denier. Un reste de coke acheté à crédit achève de mourir dans le poêle de fonte. Le froid venu, la neige qui menace ont réveillé les douleurs du coxalgique, et Dominique, étendu sur un méchant châlit de fer, souffre et gémit depuis deux jours. La mère va et vient, le corps ployé en deux, les jambes et les reins cassés de courbatures à force d'avoir veillé sans feu, les nuits d'hiver, pour garder le petit, combien lasse, combien endolorie elle aussi, et ne se plaignant pas. Le soir qui est presque tout tombé active sa besogne.

— Pleure pas, pauvret, dit-elle de temps en

temps pour encourager le gars que les larmes étouffent. Tiens, mignon, glisse cet oreiller dans ton dos pour te caler. Pleure pas. Quand on souffre tant, vois-tu, c'est le mal qui passe. D'ici quelques mois tu seras guéri, tu trotteras comme les autres. Je te plains tant !... Pleure donc plus, Minique.

Mais tandis qu'elle console, que son amour désespéré invente de sublimes mensonges, du coin de son tablier, vito, en se détournant, elle essuie une larme qui brûle ses yeux rouges.

Sur la cheminée, la lampe, coiffée en arrière par l'abat-jour de papier vert à demi brûlé, éclaire en face d'elle presque toute la pièce. Ce ne sont que de pauvres choses dans le pauvre logis : la table ronde avec sa toile cirée trouée, cassée, rongée de lèpre ; des chaises dont on dirait que les souris ont grignoté la paille ; une armoire que tout le jour explorent et forent les vrillettes ; une vieille horloge, dont le chant monotone a bercé toute l'enfance de Catherine ; une glace portant en son milieu une énorme cassure en soleil ; deux lits maigres de plume, et de laine et de crin, affaissés sous des rideaux en percale, dont les fleurettes ont pâli ; enfin, sur un bout de tablette une soupière ébréchée, quelques assiettes, une écumoire que la vapeur a détamée, une bouteille

aux trois quarts vide qui représente le cellier.

La lampe, fumeuse et mal mouchée, éclaire d'un œil borgne et comme avec dépit cet humble mobilier. Dehors le vent court dans le deuil de la nuit qui met son crêpe aux vitres ; les veilleuses des réverbères, quand il passe, tremblent dans leurs lanternes à potence ; par intervalles on entend aussi s'agiter au bord du toit les gouttières, battre çà et là quelques tuiles au-dessus du grenier, ou même une voix de chat qui miaule entre par les lucarnes tandis qu'une gifle d'air froid secoue les chassiss des fenêtres. La vieille maison grelotte et la lumière de la lampe, chaque fois plus inquiète, a l'air de s'effrayer.

Triste soirée ! La nuit de novembre tout agitée fait dehors son bruit lugubre. Et tout s'ajoute encore à la peine de vivre : l'humeur chagrine et grondeuse du temps, et la mélancolie des choses, l'heure, le jour et la saison.

Il est cinq heures : le père sort à six de l'usine ; c'est le jour de la paye, et dans le cœur de la femme l'éternelle inquiétude de chaque semaine se renouvelle.

En attendant, la Mouchette est seule avec Mini-que : Amandine travaille à l'autre bout de la ville dans une « lingerie-repasserie-glaçage », comme dit la pancarte ; elle n'arrive guère qu'après sept

heures. Les autres, Joseph, Lucienne et Laurent, sont rentrés de l'école à quatre heures, plus criards et dissipés encore que de coutume. La mère leur a donné à chacun un quignon de pain blanc, pas bien gros, car avec le boulanger aussi on est en retard dans le paiement. Puis elle les a envoyés à la rue, à regret d'ailleurs, sachant bien que la rue, mauvaise conseillère, est l'école du vice. Mais le moyen de l'éviter ? La rue est le jardin du peuple. Dans la chambre qui à elle seule est tout le logement, ils énervent leur frère qui souffre, bousculent tout, traînent les chaises, mènent un train d'enfer, achèvent d'abîmer les meubles si meurtris... On entend parfois leurs cris de moineaux en bataille qui montent de la cour, ou les éclats du père Chose qui les gronde pour quelque tour joué...

Et toujours la voix monte, régulière et grondeuse, du vent de la nuit qui se fâche...

Catherine a posé la lampe sur la table, et la toile cirée s'est parée d'une couronne de lumière. Elle a tiré ses lunettes de leur étui, les a placées à cheval au bout de son nez fin et s'est mise à rapiécer des hardes. Sa vue baisse ; les pleurs fréquents de ses yeux les ont comme ternis, et c'est encore parmi bien d'autres un sujet de tristesse. Aussi elle n'accompagne pas son trav

d'un chant comme Zélie la voisine, qui tout le jour, d'une âme et d'un gosier joyeux, nargue la misère, pendant que son mari, ô ironie des choses, va de son pas de croque-mort sur la route du cimetière... Mère Mouche, elle, n'a pas le cœur à la chanson ; son refrain c'est la parole de douceur qu'elle répète sans cesse au petit qui se plaint :

— « Pleure pas, pauvre... ne pleure pas... je souffre avec toi, tu sens bien ; nous sommes deux... tu n'es pas seul... deux qui souffrent, deux qui s'aiment... J'ai mal dans toi, oh ! j'ai si mal, et pourtant moi je ne pleure pas, vois !... »

Et le regardant, toute fière, elle se force à sourire.

Mais voici que les plaintes redoublent au lieu de s'apaiser. Minique aura seize ans bientôt, quand les pommiers refleuriront tout roses aux vergers des faubourgs ; seize ans, l'âge où les fils du peuple gagnent déjà leur vie, l'âge heureux qui mêle la joie de l'indépendance à la joie du travail, au murmure de la jeunesse l'amour qui commence à chanter. Et Dominique se révolte, lui qui ne respirera jamais ce parfum qu'épand la vie qui s'ouvre. Sa destinée chaque jour à ses songes s'offre plus lamentable. De tous côtés obstinément se tient clos l'avenir ; le seul rêve qui le possède est

de s'anéantir. Car nul ne lui a par charité donné l'unique espoir.

Ainsi tout jour nouveau est pour lui jour de deuil. La joie des autres n'est qu'une insulte à sa misère. Son cœur aigri est plein d'humeur jalouse ; il a pris en horreur tout le monde, parce que sans le vouloir et seulement d'avoir plus de bonheur que lui chacun le fait souffrir. Catherine elle-même, malgré son dévouement, n'échappe pas à cette haine universelle, qui s'étend comme une herbe mauvaise, étouffant tout en lui.

Elle a beau ce soir-là interrompre son ouvrage et s'approcher du lit pour essayer de le calmer ; elle a beau redire de sa voix la plus tendre :

— Qu'as-tu, mon Minique ?... Ton mal redouble donc ?... Ce doit être la neige qui menace... Pleure plus, mon amour ; je suis là, je te plains.

Minique brutalement se jette vers le mur, et ses yeux, ses yeux tout à l'heure encore si tristes et si souffrants, s'injectent soudainement d'une étrange fureur. Tout de même elle insiste, elle se penche, elle a confiance dans la douceur berçante de ses paroles ; elle espère dans la tendresse ardente de son regard. Mais, lui, sentira-t-il sa pitié désolée ? Le geste qu'il a eu lui fera-t-il horreur, quand il verra de près ce visage détruit, cette chair en ruine, ces cheveux qui ont blanchi au long des

nuits de garde, toute cette détresse physique qu'il a causée ? Comprendra-t-il surtout l'angoisse qui fait battre ce cœur admirable de mère, qu'il repousse et qui implore ?...

L'heure est si douloureuse ; le silence est fiévreux ; la grosse nuit s'étend tout alentour comme une eau noire trouée de lueurs qui vacillent...

Et tout à coup Minique, effrayant d'air haineux, se dresse sur son lit ; puis, debout, préférant enfin dans le vertige insensé de sa rage les pensées sacrilèges et les paroles de blasphème, qui depuis si longtemps fermentent dans sa tête :

— Va-t-en, crie-t-il, oh ! comme je te déteste !... Ah ! oui, tu peux me consoler ! Elle est jolie la vie que je te dois ! Tu ne vois donc pas ce que je souffre ? Mais tu ne vois donc pas ?... Un chien on le tuerait !... Et tu n'as pas pitié !... Et tu es cause de tout !...

Brisé enfin par l'effort physique qu'il a dû faire il chancelle et d'un bloc s'effondre sur le lit. Et là, hébété, gémissant, misérable, il ressent aussitôt, avec la première douleur du remords, la souffrance avivée de son mal. Des sanglots à coups sourds soulèvent sa poitrine ; l'orage fond en pleurs ; peu à peu son cœur se rassérène, jusqu'à ce qu'un lourd sommeil l'affranchisse de tout...

Doucement, avec un peu moins de courage et

les yeux plus humides et plus troubles derrière les lunettes, Catherine se remet à l'ouvrage sous la lampe qui rêve...

Dans la rue du Petit-Denier, le bas de sa soutane trempé de pluie, son chapeau prêt à s'envoler à chaque coup de vent, ses souliers à boucles faisant gicler l'eau boueuse des flaques autour de leurs larges semelles, l'abbé Herluison, à la lueur clignotante des réverbères, cherchait le numéro 13 à la faveur d'une accalmie. Il errait de porte en porte, s'efforçant en vain à déchiffrer sur leur émail tombant et craquelé l'indication des plaques, lorsque Joseph, Lucienne et Laurent sortirent en trombe du couloir.

— Quel est le numéro de votre maison, mes enfants ? demanda le prêtre.

— C'est écrit dessus, fit l'aîné des trois en se sauvant. De loin ils continuèrent à se moquer, grimaçant et faisant les cornes, et criant tous à la fois, du plus grand qui avait douze ans au petit qui en avait huit :

— Hou ! la calotte !... Bisque, bisque, bisque !

Mais il se trouva que Picard rentrait, portant enfoncé jusqu'aux oreilles son chapeau de toile cirée ruisselant d'eau, et les pans de son habit tout raidis par la mouillure lui tapant les jambes à cha-

que pas. Il reconnut le curé de sa paroisse et salua :

— C'est-il des fois après moi que vous demandez, monsieur le curé ?

— Ah ! c'est vous, Picard !... Non, c'est M^{me} Mouche que je voudrais voir.

— M^{me} Mouche ! C'est ici, monsieur le curé, la même maison que nous. Je vais dire à la femme qu'elle éclaire.

Et de la rue même il appela :

— Ohé ! Zélie !

Une grande femme rousse parut au bout du couloir dans le cadre de lumière d'une porte.

— Quoi qu'il y a ?

— Sors voir la chandelle et éclaire monsieur le curé.

Zélie empressée s'exécuta, et curieuse et bavarde ne put pas tenir muette sa surprise.

— Y a donc du nouveau, que vous veniez d'un temps pareil, monsieur le curé. A c't'heure on mettrait quasiment pas un chien dehors.

L'abbé Herluison expliqua sans plus de façon qu'il venait voir Catherine Mouche, son ancienne paroissienne de Lirey. Et la curiosité de Zélie fut satisfaite. Elle éclaira dans la cour, « qui était toute en bosses », dans l'escalier, « qui était rongé aux

vers et tout branlant que c'en était une pitié », recommanda à plusieurs reprises :

— Prenez garde ! méliez-vous, monsieur le curé ! Et monsieur le curé était déjà depuis une bonne minute dans la chambre de la voisine que, du bas de l'escalier, appuyée contre le mur, la bougie au bout du bras tendu et la tête levée, Zélie en cillant des yeux éclairait encore.

Quelqu'un qui fut plus surpris encore que la Zélie, ce fut mère Mouche. L'esprit plein d'inquiètes pensées, elle n'avait pas entendu les pas ni les appels dans l'escalier, et elle sauta comme une jeunesse prise en faute, quand la porte s'ouvrit. Elle pleurait ; et malgré l'ombre de l'abat-jour où sa tête plongeait, l'abbé Herluison s'en aperçut. Mais la joie de reconnaître l'ancien vicaire de Lirey du premier élan emporta tout le reste.

— Comment, monsieur le curé, s'écria-t-elle à sa vue, vous venez voir des pauvres comme nous !

— Plus les brebis sont maigres, dit le prêtre, plus elles craignent le vent, plus aussi le pasteur doit les couvrir de son manteau.

Et Catherine sentit dans la pitié du regard qui se posait sur elle tout une pitié d'âme qui s'offrait à son cœur.

Ils revécurent un instant, par le songe plus

encore que par la parole, les souvenirs communs qu'ils gardaient de Lirey : un nom propre, un rappel, un mot jeté dans la conversation éveillait en eux la multitude endormie des échos prolongés qu'il portait avec lui. L'abbé Herluison, attentif à l'âme qu'il voulait conquérir, considérait avec une joie grave toute la puissance que la voix du passé gardait sur Catherine. Il se disait aussi qu'ayant souffert elle serait plus facile à toucher ; la douleur est comme un calvaire : quand on monte assez haut on arrive à la croix.

L'abbé s'était assis sur une mauvaise chaise de paille en face de la femme et pouvait maintenant saisir par intervalles à la lumière de la lampe la lueur humide et triste de ses yeux. Mère Mouche racontait depuis son mariage l'histoire de sa vie, avec cette pudeur de se montrer qu'à l'aisance déchuë. Traitant la misère comme une honte parce qu'elle est venue tard, elle faisait, tête basse, d'une voix étouffée et en cherchant ses mots, un récit sobre, embarrassé, à chaque instant coupé de réticences. Mais l'abbé Herluison, peu à peu, avec une douce insistance, lui arrachait d'un cœur affectueux les aveux essentiels, s'attachant, pour ne pas remuer inutilement le chagrin, à deviner les autres. Et voilà qu'il savait tout du désordre de cette famille, et la passion alcoolique du père, et

l'humeur aigrie de l'infirme, et sa misère physique et surtout sa misère morale.

— Votre mari boit, disait-il ; ne désespérez pas. Je vous aiderai. Nous verrons ensemble ce qu'on peut faire. Votre fils estropié n'a qu'une vie chétive ! la souffrance lui fait une âme ingrate ! Comment s'en étonner ? Là, je sais le remède. Tout espoir lui manque et partant toute joie. Pour quelqu'un qui est sans joie et qui n'est qu'une chose qui souffre, sans l'espoir d'au-delà que peut être la vie ? Et quand la vie n'est rien, comment serait-on reconnaissant à ceux qui l'ont donnée ?... Ah ! si Dominique croyait être payé un jour des peines qu'il endure, ne voyez-vous pas de quel consolant rayon s'éclairerait aussitôt sa misère ? S'il est acariâtre à force de souffrir c'est que son âme a des béquilles. Et de cela moi je puis le guérir.

Mère Mouche à la voix chaude du prêtre sent se faire en elle comme un éveil de souvenirs et de choses anciennes : le levain de sa foi, repétri d'un coup de main habile, fermente comme une pâte nouvelle. Oui, Minique n'aime rien, n'attend rien, ne croit à rien : et c'est de là par dessus tout que lui vient tout le mal de la vie. S'il est sans cœur, c'est d'être sans amour. Il manque de force parce qu'il manque d'espoir, et c'est d'être incroyant qu'il est désespéré.

Catherine, pleine de ces pensées, et se sentant soutenue, voit l'avenir qui s'ouvre. Un peu de confiance lui revient ; et c'est d'une âme presque déjà convertie, en tous cas remuée jusqu'au fond, qu'elle écoute le curé déclarer avec assurance :

— Lorsque je suis entré, j'ai vu tout de suite qu'il faisait triste dans cette chambre, et qu'une ombre pesait sur le vide des cœurs. Et maintenant je puis dire : Je sais ! je sais !... Il manque une lumière dans cette maison...

Mère Mouche, heureuse de pouvoir enfin reposer sur quelqu'un son existence lasse, redisait en rêve à présent, les yeux mouillés d'émotion et de reconnaissance : « En effet, il manque une lumière. Et la maison est toute triste », sans comprendre d'ailleurs tout le sens que renfermaient les paroles du prêtre.

Elle pensait au mari, qui allait rentrer tard et faire son mauvais tapage des soirs où la fumée de l'absinthe lui montait à la tête. Elle pensait à Minique, qui l'avait longtemps sans doute accusée dans son cœur avant de l'accuser dans ses paroles. Elle pensait à Amandine, qui depuis un certain temps devenait coquette, frisottait sur le front ses boucles brunes, mettait avec négligence un ruban par ci, un chou par là, affichait des atours que sa

mère ne lui connaissait pas, point mauvaise fille certes, mais rieuse, jamais en peine, toujours vive et toujours légère ; et Catherine s'en inquiétait, sachant bien qu'il faut se méfier des yeux jeunes qui rient trop à l'heure qui passe, quand la misère est rude à la maison... Elle pensait enfin aux derniers, Joseph, Lucienne et Laurent, qui ne l'écoutaient guère et tous les trois mal élevés ne lui faisaient que peu d'honneur... Mais elle se sentait forte à présent, et sa douleur était inerte comme une chose morte. Elle craignait seulement de voir défaillir tout à coup cette clarté qui se levait.

— Vous ne m'abandonnerez plus, monsieur le curé, suppliait-elle. J'ai si besoin de vous !... Moi je suis toute acquise... Mais Mouche en veut aux prêtres. On lui a tenu contre eux, voyez-vous, tant de mauvais discours. Faudra pas lui en vouloir les premières fois s'il bougonne après vous. Au fond, quand il n'a point bu, c'est pas un méchant homme. Et moi j'ai idée que vous saurez le convertir.

Elle s'attachait avec désespoir au soutien qui s'offrait, car c'était le premier. L'abbé Fleurot, qui était venu avant, s'était peut-être présenté quelque temps avant l'heure, mais surtout n'avait pas su parler...

Sous les fenêtres, dans la rue, on entendait tom-

ber dans le silence quelques pleurs espacés, qu'accompagnaient, plaintif encore ou déjà apaisé, le sanglot des gouttières, comme une note de crapaud qui s'endort dans le soir ; ou bien c'est le toit qui sous un coup de vent secouait brusquement son dos de tuiles brunes tout mouillé par l'averse.

— Soyez tranquille, disait le prêtre, et sa voix était pour Catherine une bénédiction. Je ne parlerai que par actes d'amour à celui qui d'avance, sans me connaître, me déteste. Je sais, car je les tiens du Maître, les paroles à faire entendre aux sourds. A force de l'aimer, quand il verra que je ne l'aime que pour son âme, il m'aimera peut-être. Oui, je donnerai à Dominique l'espérance d'une autre vie. Mais vous, aidez-moi... Dites-vous : le Christ a monté le calvaire pour nous sauver ; et le Christ a ressuscité. Et cela je l'ai cru et je le crois encore. Cette pensée vous consolera dans toutes vos épreuves. Et convaincue vous-même vous m'aideriez à convaincre les autres.

Sur les toits les dernières plaintes de l'orage avaient cessé ; les gouttières endormies ne laissaient plus échapper que de loin en loin un soupir en rêvant. Et des rayons déjà traversaient la nuit bleue.

Soudain on entendit dans l'escalier comme un bruit d'ouragan par lequel s'annonçait le retour

de Joseph, de Lucienne et Laurent. Leur entrée en coup de vent fit pencher la lumière, s'agiter l'ombre éparse dans la pièce. Tout échauffés d'avoir couru, plus animés encore de s'être querellés avec le père Chose, ils n'avaient de rougeur qu'au saillant des pommettes ; le reste du visage était d'une pâleur livide et malade, sur laquelle flambaient des yeux ardents cernés de meurtrissures. La présence inattendue de la soutane qu'ils avaient injuriée les laissait interdits ; ils paraissaient d'ailleurs trouver dans ce hasard plus d'amusement que de honte, et plus d'étonnement que de regret. Ils se regardaient en dessous de l'un à l'autre et, se poussant du coude, ils étouffaient de rire derrière leurs tabliers sales. L'abbé Herluison cependant faisait semblant de ne les pas connaître ; il demanda leurs prénoms et leurs âges, et donnant à chacun avec une parole une caresse d'amitié, à Joseph, qui annonçait douze ans, il dit :

— C'est l'âge où ceux qui ont le bonheur de connaître Dieu font leur première communion. Quels beaux rêves blancs tu pourrais faire !

A Lucienne, qui annonçait dix ans de sa voix blésante :

— Dix ans ! Et tu as déjà un cœur usé. Je voudrais te faire un cœur tout neuf !

A Laurent enfin, qui en avait huit :

— Sais-tu seulement que tu as une âme ? De tout ce que tu possèdes c'est pourtant le plus précieux !

Les trois enfants, tour à tour, puis ensemble, regardèrent, étonnés, cet homme qui parlait une langue qu'ils ne connaissaient point. La distance qui les séparait de lui tout à coup leur apparut si longue qu'ils furent devant sa soutane tout saisis de respect.

Lorsque, consultant Catherine, le curé demanda : « Où jouent-ils ?... Moi, j'ai une jolie cour où les enfants s'amuse^{nt} bien tous les jeudis, tous les dimanches. S'ils voulaient être sages, oh ! mais bien sages, je les y conduirais. Promettent-ils ? », les yeux, timides devant la joie qui venait à eux, se baissèrent ; les mains embarrassées tordirent les tabliers.

— J'entends, dit le curé, les cœurs qui disent : Oui ! Puisque c'est promis, je viendrai les chercher la semaine prochaine.

Six étoiles piquées dans un peu de nuit brune d'une même montée se levèrent vers lui : la conquête de Joseph, de Lucienne, de Laurent était faite...

Dans le fond de la chambre, au coin de droite

où l'ombre ainsi qu'une araignée tendait sa toile grise, on entendit une voix qui geignait.

— C'est Dominique qui s'éveille, dit la mère.

Le curé s'étant alors approché fut bouleversé de voir dans un pauvre visage triste de pauvres yeux battus. Il eut cette impression de pitié douloureuse, qu'il avait éprouvée si souvent en administrant à leur lit de mort des mourants. C'était le même air affligé, la même supplication et la même détresse. Les regards apitoyés du prêtre, son front tendu, ses lèvres contractées trahirent-ils son cœur compatissant ?... L'estropié en fut-il blessé dans son orgueil ? Ou fut-ce simplement la vue de la soutane, dont on avait dans son sang comme injecté la haine ?... Minique prit une expression de dédain ; et le prêtre comprit que l'âme se fermait. Mais il parla quand même ; dans le sillon que nul n'avait ouvert il jeta sa semence, dans l'espoir que ce grain, avec la patience et le temps, finirait par germer sur cette terre en friche, comme celui que dans les landes apportent les oiseaux. Il dit :

— Tu souffres, pauvre petit. Et moi je voudrais te guérir. Va ! ton corps est moins touché que ton âme. Et si ton âme était guérie, tu le serais plus qu'à moitié... Je ne suis à tes yeux qu'un étranger ; il y a un instant seulement je ne te connaissais pas. Et pourtant, voilà que je me sens

prêt à donner ma vie pour toi, parce que nous sommes des fils issus du même Père, des serviteurs du même Maître, et que tu es la brebis malade dont je suis le pasteur, le sais-tu ?... Tu ne veux pas m'entendre encore. Mais moi je te bénis !

Les trois petits qui étaient debout recevaient d'un cœur attentif ce mystérieux langage, dont la grande douceur inconnue les pénétrait peu à peu et les enveloppait malgré son sens obscur. Et le prêtre à leurs yeux à mesure qu'il parlait avait l'air de grandir.

Minique, seul insensible aux paroles d'amour, s'était rejeté vers le mur. Derrière le groupe des enfants, un coin de son tablier relevé sur ses yeux, Catherine pleurait.

Pour la première fois dans cette maison, où l'abbé Herluison venait d'entrer, l'élan de sa charité se brisait. Du premier appel les cœurs simples étaient venus à lui, et ce succès lui suffisait. Il jugea que pour un soir et sur des âmes non préparées, abandonnées depuis longtemps, c'était parmi la mauvaise herbe assez de bonne semence jetée. Avant de partir il releva la tête pour consulter le ciel : par la fenêtre sans rideaux le rayon d'une étoile perdue arrivait jusqu'au lit...

Dans le même moment la voix coupante ou

mugissante des sirènes annonçant la sortie des usines traversait la nuit devenue calme. Le prêtre qui s'était attardé se hâta de descendre. Et l'un le précédant avec la lampe, l'autre marchant à sa hauteur et l'autre le suivant, Joseph et Lucienne et Laurent l'escortèrent jusqu'à la porte de la rue, où le curé leur donna un bonsoir, qu'ils rendirent flûté dans un rire des yeux et des lèvres et du cœur.

Sept heures sonnent ; le pot de soupe « trotte » sur le fourneau et la vapeur pipant par le couvercle n'emporte que le fade fumet d'une soupe aux légumes ; avec un coin de fromage maigre, une tranche de pain, ce sera tout le repas du soir. Seul Minique aura un œuf, qu'une dame a donné.

Sept heures cinq !... Plus d'une heure que l'homme est sorti de l'usine, et il n'est pas rentré !... Le sanglot des gouttières n'est plus qu'un gazouillis.

Sept heures dix !... Amandine elle aussi est en retard : depuis quelques semaines c'est bien souvent que ça lui arrive ; et la mère est inquiète et ne sait que penser... La nuit toute consolée rit de ses pleurs sous les étoiles...

Sept heures un quart !... Toujours pas de Victor, toujours pas d'Amandine !... Le balancier de l'horloge semble se promener avec plus de lenteur

entre les murs de sa prison : le son lourd de sa marche, tac, tac, tac... résonne sourdement au cœur de Catherine ; l'heure qui passe a pris le pas d'un cortège funèbre.

Enfin le bruit d'une escalade fait craquer l'escalier, qui est vieux et engourdi. Une porte s'ouvre brusquement et jette le frisson de l'air frais qu'elle apporte. Amandine paraît, hors de souffle, rouge d'avoir couru et si ébouriffée qu'on dirait que le vent tout le long du chemin a taquiné sa chevelure prompte à la défense et par là trahissant son cœur coupable, avant que personne l'accuse, elle s'excuse.

— Deux paniers de fin pour le bout du faubourg de Paris donnés à livrer à six heures et demie : vous pensez, petite mère, quelle trotte ! Ouf ! J'en ai jambes rompues et bras cassé !

Tout cela dit avec tellement de conviction et sur un ton d'indignation si véritable que, perdant sa première défiance, petite mère s'attendrit.

— Veux-tu changer, ma grande ?... As-tu bien chaud ?... N'as-tu pas froid ?...

Douceur de la parole, inquiétude du cœur, tendresse du regard, rien n'y manque des cajoleries d'une mère pour une fille, dont la vue seule la pique à la secrète d'admiration et de fierté. Et l'admiration est facile et la fierté est naturelle :

Amandine en effet est-elle assez jolie ! Vit-on jamais ceinture mieux faite, gorge plus ronde, peau plus dorée, nez plus espiègle et bouche plus tentante ?... Voyez : elle porte dans ses yeux son âme insouciante et légère : elle les a longs sous de longs cils, d'un brun pointillé d'or et caressants et doux ; chacun de ses regards, imprudente qu'elle est, semble offrir sa jeunesse.

Et mère Mouche est attendrie de la voir si jolie. Elle ne soupçonne pas qu'Amandine ce soir-là est comme une fleur sous la rosée, qu'elle est plus belle sous l'amour. Elle n'a pas de souci de ces lèvres qui s'ouvrent en riant, ni de ces yeux qui la perdront. Elle ne remarque point tout ce qu'a de dangereux cette beauté qui appelle le danger, ni d'inquiétant cette jeunesse qui s'isole de tout sans s'inquiéter de rien.

La fille a pénétré dans le logis sans en voir la misère. Elle n'a pas eu de regards pour les yeux de la mère rouges d'avoir pleuré, pas eu de pensée de pitié pour ses tempes qui blanchissent, ses paupières qui boursouflent, ses rides qui se creusent, ni son dos qui se voûte. S'est-elle aperçue seulement que le père n'est pas rentré... ? Rien ne l'attriste ; elle vit comme dans un rêve, et tout la laisse indifférente hors la belle chanson qui lui monte du cœur. Sa pensée toute entière est pour

un rémouleur, qui n'a dans la vie, avec un chien pour compagnon, qu'une pierre de grès qui tourne sous le pied et que des roues conduisent au hasard du chemin. Chaque jour depuis plus d'un mois elle le rencontre sur sa route en sortant de la repasserie ; et tous les deux ayant des yeux qui parlent, il n'a pas fallu plus de quelques regards tant donnés que reçus pour faire s'ouvrir les lèvres et déclore les cœurs.

L'habitude de se voir tous les soirs, de se parler de près est si prise que le chien de l'errant, d'aussi loin qu'il aperçoit l'amie de son maître, lui fait accueil de ses yeux doux... Ah ! si mère Mouche savait lire au fond de ces prunelles papillonnantes, dans ce cœur égoïste et léger, où n'habite qu'un songe !... Elle qui rêve pour sa « grande » de l'ainé des Picard, un garçon tranquille, sérieux, timide et gauche à force d'être sage, et dont l'humeur toujours égale et pleine d'un contentement sans raison rendrait sa fille si heureuse !...

Mais petite mère n'a d'inquiétude que du mari qui ne vient pas...

Sept heures et demie !... Catherine se lève et replie son ouvrage et range ses lunettes dans l'étui. Elle va à la fenêtre, l'ouvre en hâte, se penche, et, le cœur lui battant, consulte jusqu'au bout la rue des deux côtés... Le pavé luit... Per-

sonne ; pas une ombre, sauf d'un chien qui rôde, flairant les tas d'ordures... Elle repousse les deux battants et lentement referme la croisée. Son cœur se referme aussi et se serre plus fort. Une larme amère et chaude tombe au coin de sa lèvre... Il la fera donc toujours souffrir !... Ah ! lâcheté des hommes !...

Elle ôte le pot du fourneau, et le pose fumant au milieu de la table : l'épaisse vapeur qui monte réjouit les appétits. C'est bon tout de même quand on a faim, cette odeur de soupe aux légumes. Les yeux rient autour de la nappe cirée. La place du père est vide ; la mère, nourrie de chagrin, ne mange pas ; mais le dîner pour les enfants n'a rien perdu de sa gaité.

Catherine est nerveuse : le moindre bruit de pas dans l'escalier, un murmure de voix qui monte de la rue lui fait lever la tête ; et le vent lui-même la trompe quelquefois... Elle écoute la nuit ; elle sonde l'ombre ; elle interroge le silence. La lampe à pétrole ronronne comme elle le ferait chez des riches malgré son verre fendu et son carton brûlé. Minique mange son œuf en rechignant. Les petits piaillent ; la grande rêve ; la vieille pleure... Et l'heure passe lente, triste... Et Victor ne vient pas...

Mais voici qu'au bout de la rue le dogue du bou-

cher lance son aboiement, moitié furieux, moitié plaintif, que répète à l'autre bout quelque écho endormi. Cette fois, c'est le signal que l'homme rentre. Ce chien-là (les bêtes ont leur intelligence des choses et leur façon de dire !) ce chien a horreur que Mouche soit ivrogne. Dès qu'il entend près de la maison son gros pas démonté, il se précipite sur ses talons, le grogne et le menace. L'autre de sa voix pâteuse et coupée de hoquets l'interpelle à son tour et lui jette des pierres. Dix minutes durant entre le chien et l'homme à coups de voix se livre la bataille.

Il est à remarquer d'ailleurs (l'observation hélas ! n'en est que trop fréquente !) que lorsque Mouche a bu il n'est jamais content. Intérieurement fâché contre lui-même, il se donne le change et tourne son humeur contre les autres : il s'emporte, il crie, il vitupère. On jurerait que l'absinthe-anisette, la « sainte-ani », comme il dit, s'est convertie en bile dans son corps. Il engage des discussions avec tout et sur tout ; il va dans son courroux jusqu'à interpeller les murs dont l'obscurité le trompe ou les lumières de la route qui l'aveuglent. Il a aussi un autre vieil et irréconciliable ennemi : le temps, lequel est toujours à son gré trop peu clair et fumeux.

Ce soir encore, sa dispute finie avec le chien,

c'est la nuit, c'est le brouillard qu'il invective :

— Cré milliard de bombes, crie-t-il. Quelle f... brune à c't'heure. Pas drôle comme ça danse. Toujours donc ce même chien de temps !... Rosse de femme aussi, qui sait bien la peine que j'ai et n'éclairerait seulement pas... Misères de misères !...

Le silence triste du soir est rempli de sa voix comme la rue de sa démarche...

Pendant ce temps :

— Vite, mes enfants, couchez-vous vite, a dit la mère ; et le logis est devenu comme une fourmilière sous l'orage. Les enfants savent que lorsque le père rentre ivre il faut que la nichée soit cachée dans le nid. Amandine une nuit pour s'être relevée a failli être assommée d'un coup de chaise : les autres se souviennent ; et les yeux ne rient plus. Au rouet d'amour le fil du songe d'Amandine s'est cassé ; et Minique lui-même, les élancements de son mal couverts par des frissons de peur, a cessé de gémir. La tête sous l'aile blanche du drap, les « moineaux » sont couchés.

Il était temps : car déjà un pas lourd fait craquer l'escalier ; et l'on entend tout près la grosse voix qui monte, injuriant tour à tour la femme et le brouillard.

Personne ne bouge dans l'étroite chambre : le

cœur des petits tremble de frayeur, tandis que celui de la mère est serré à étouffer. Sur la cheminée la lampe égoïste fait son rêve...

La porte s'ouvre.

— Ah! garce de femme !...

— Dormez, mes enfants, murmure la mère ; dormez, mes petits ; n'écoutez pas !

C'est le commencement des infâmes propos que l'homme va tenir. Assise sur un coffre dans un coin de la chambre, la femme rougit de honte et met la tête dans ses mains.

Les récriminations entamées en effet se poursuivent. Tout ce qui arrive, c'est la faute de Catherine ; Catherine a tout fait ; Catherine n'est qu'une garce, une clampin, une chipie. Pourquoi aussi qu'elle a eu tant de gosses ? Pour les pauvres, les enfants, c'est de la misère... si on n'en avait qu'un ou deux, pensez comme on serait tranquille !... C'est comme les femmes, tenez ! c'est bon qu'à dépenser et à faire des dettes... Les camarades aussi le disaient bien : dans le ménage il n'y a que l'homme qui travaille. Et encore madame l'engueule et lui fait la tête, s'il rentre un samedi avec une heure de retard. Ah! non, mais, des fois, pour qui qu'on le prend, le père Mouche?... Ça pourra pas durer comme ça, tonnerre de Dieu !

Ainsi bougonnant, rugissant et vomissant sa

bile, l'ivrogne sent peu à peu sous la fumée de l'alcool sa fureur s'étourdir. La torpeur envahit sa tête qui ballotte ; sa langue s'embarrasse et sa voix s'épaissit. L'engourdissement de l'ivresse monte jusqu'à son cœur : pris de vertige, il se laisse choir sur une chaise et de la chaise comme une masse roule sur le plancher, d'où s'élève bientôt, agrandi encore par le sonore écho de la maison branlante, un ronflement d'étable...

L'homme est mort jusqu'au lendemain. La mère se lève, essuie ses yeux, souffle la lampe et se couche au rayon de l'étoile perdue. Le sommeil est long à venir, et elle songe... elle songe au curé Herluison, force de consolation et d'encouragement... Son âme se remplit de clarté... Et elle s'endort dans un espoir...

VI

Entre chouan et bleu

« Ainsi à l'abri de l'hésitation, poussant leurs systèmes à leurs extrêmes limites, craignant de ne pas atteindre le but s'ils ne le dépassent, ils semblent moins posséder leurs doctrines qu'être possédés par elle. »

ETIENNE LAMY.

M. Pommeret, président du cercle royaliste, les mains croisées derrière son dos, une lourde canne à pomme d'or coulée sous le bras gauche, à petits pas pressés rentrait dans le soir qui tombait à son hôtel des Trois-Ecus. Les yeux gris de fer intelligents et vifs fixés à terre, le nez fin, la bouche spirituelle sous la lèvre rasée, le teint animé, la joue en fleur à moitié couverte par les favoris blancs, il songeait. Et comme toujours M. le baron Gonzague Pommeret, président du cercle royaliste, songeait à la restauration de la monarchie, thème éternel et jamais usé de ses méditations.

Devant la lourde porte massive de son hôtel qui établissait comme une barrière infranchissable entre le monde et lui, il se rencontra avec l'abbé Herluison qui, poursuivant ses visites d'arrivée chez tous ses paroissiens, le venait voir en sortant de la maison d'un misérable rompailleux.

Ils se donnèrent avec un mutuel empressement un solennel bonjour, tandis que de l'une des clefs de son trousseau M. Pommeret ouvrait une petite porte percée dans le vantail de gauche de la porte cochère. Dans la cour de l'hôtel, dont le sable criait sous leurs pas, ils contournèrent un massif où des bégonias artistement plantés sur un gazon formaient la fleur de lis sur un écusson vert. Puis, ayant gravi un des escaliers du perron, ils s'engagèrent dans un couloir orné de faïences d'armes et de cuivres anciens, sur lequel s'ouvrait tout au bout le bureau de M. Pommeret. C'est là, dans une vaste pièce toute encombrée de bibelots, de livres et d'objets d'art que M. Herluison fut reçu.

Tout dans l'appartement évoquait le vieux temps, parlait d'ancien régime. Le balancier d'un cartel mesurait l'heure de son pas indolent, saluait gravement de son chant fatigué chaque seconde qui passait. Du couloir et des pièces voisines aucun bruit ne venait : M. Pommeret, depuis

longtemps affligé de veuvage, habitait seul l'hôtel avec ses domestiques. Et cette grande paix où tout semblait baigner, et ce silence où s'élevait seulement la voix muette et triste du passé offraient de toutes parts au visiteur leur charme mortuaire.

Partout, sur la cheminée, sur les coffres, aux vitrines et aux murs, en statuettes, en images, en médailles, régnait paisiblement le profil auguste des Bourbons parmi le semis des lis d'or et des œillets blancs jetés à profusion sur la soie des tentures. Les hautes fenêtres chargées de lourds rideaux donnaient vue sur un parc, qui semblait tout chagrin sous la fumée basse du soir, dans cette fin d'automne aux trois quarts dépouillé. Et cet ensemble exhalait, avec un parfum noble, une tristesse aimable et délicieuse.

M. Pommeret, ayant fait asseoir le prêtre à l'un des coins de la cheminée dans la plume d'une bergère, s'assit à l'autre coin sur une chaise basse et tisonna son feu.

— Eh bien ! monsieur le curé, demanda-t-il, cependant qu'à l'haleine molle de son soufflet il animait les braises assoupies sous la cendre, votre nouvelle paroisse vous plaît-elle ?

— A vrai dire, monsieur, avoua l'abbé Herluison avec simplicité, je regrette de cœur ma paroisse

des champs. Mais Monseigneur ayant jugé que j'avais à faire ici une œuvre plus utile, je m'attache à m'y plaire.

Là-dessus l'honnête petit vieillard secouant la tête déclara vivement :

— Ah ! monsieur le curé, combien je comprends vos regrets ! Saint-Aventin est une paroisse pauvre et si déshéritée !

— La pauvreté pour nous, corrigea le prêtre n'est qu'un sujet d'attachement.

Aussitôt M. Pommeret se reprit :

— J'entends bien ; mais la pauvreté — et c'est ici le cas — engendre le plus souvent un si mauvais esprit : combien de vos brebis vous seront infidèles !

Et le curé convint qu'au dire même du vicaire à Saint-Aventin comme ailleurs la foi n'était plus vive.

— Comme ailleurs en effet, appuya M. Pommeret, comme partout ailleurs. En France, ajouta-t-il, et sa bouche détachait lentement les mots syllabe par syllabe, on ne croit plus à rien. Ah ! si Dieu nous donnait seulement de le voir, ce Roi de Salut public, objet de tous nos vœux, Hercule qui serait seul capable de nettoyer les écuries d'Augias de la troisième République ! Mais hélas ! vivons nous bien durant un interrègne ?... Je redoute

fort que nous ne soyons plus qu'un grand peuple fini !

Puis tout bas, d'un ton de confidence et d'un air déconfit :

— Si vous saviez comme la Cause baisse ! A Paris la brigade de fer, plus vivante et zélée que jamais, s'infuse un sang nouveau. Mais en province !... La Bretagne, la Vendée, autant de forteresses qui se perdent !

Son visage, ses yeux un instant se voilèrent de mélancolie grave. Avec un triste et saint respect, il répéta comme en lui-même, l'esprit épars :

— La Cause baisse !

Après quoi il laissa se répandre en un vibrant discours l'excessive chaleur de son indignation. Elle lui venait surtout des innombrables inscriptions de « Vive l'Empereur ! », qu'il avait tout à l'heure en rentrant vues crayonnées partout et jusque sur les murs de son hôtel en lettres d'imprimerie de plusieurs pieds de haut. Quelque grande qu'eût été l'épopée napoléonienne, le génie de ce lieutenant d'artillerie devenu empereur n'était fait aux yeux de M. Pommeret que de l'audace heureuse d'un soldat de fortune ; et sa gloire était pauvre n'étant qu'une gloire usurpée. Combien le vieux royaliste souffrait de voir que tout dans sa lutte légitimiste, tout, même les murs, lui devenait hostile.

C'était le type presque usé du monarchiste de province. Il descendait de grands aïeux, qui tous, de père en fils, avaient servi le Roy ; et de vivre impuissant sous la troisième République, comme exilé à l'intérieur, lui était une incessante et dure pénitence. Il avait l'âme riche et le cœur noble de ceux qui se souviennent ; sa fidélité dans l'épreuve et sa constance dans la foi ne lui valaient que de l'injure et que de l'amertume. Mais combien cet obstiné dans un amour, d'où ne lui étaient venus que des déboires, était touchant au prix de tant d'autres acharnés dans une haine, qu'ils n'ont épousée qu'à profit. Il ne luttait que pour des fantômes, et sa belle fidélité survivait à la vie. C'était un mort très doux toujours livré au soin d'ensevelir ses morts.

Tout d'ailleurs le portait à se ressouvenir : les portraits des ancêtres, l'histoire de leur vie, les effigies diverses des Bourbons, et les œillets et les lis d'or partout épars. Accoudé tout le jour, pensif, à son bureau, il recevait, attendri et muet de respect le conseil attardé de ces choses anciennes. Un même cercle bleu confondait à ses yeux le double horizon clair de l'avenir et du passé. Et il avait à la fois raison contre certains et tort contre d'autres : car s'il doit tenir en effet du passé dans l'avenir, il n'y doit pas tenir tout le passé ni surtout

rien que du passé. Il faut des traditions conserver seulement les vivantes. Vivre c'est continuer, mais c'est aussi changer.

M. Pommeret cependant ressentait d'autant plus vivement la douleur de l'échec que subissait la Cause, qu'il s'exagérait chimériquement les espoirs qu'elle avait pu donner dans le passé.

« Il y a quelques années seulement, confiait-il tristement à M. Herluison, toutes les espérances étaient permises ; nous avions la partie si belle à un moment ! Nous sauvions la France ; nous chantions le *Te Deum* dans votre église. Et puis l'élan s'est relâché ! Retrouverons-nous jamais une heure aussi propice ? »

Un bouquet d'étincelles jaillissant tout à coup des bûches allumées fit un crépitement et sur la plaque du foyer illumina de ses petits éclairs très vifs et vite dissipés le menton gras, le nez busqué, l'œil fier d'un profil Louis XVI tout bruni et bronzé de fumée et de suie. Le malheureux roi en cette lueur fugitive eut l'air de s'éveiller ; puis le feu doucement, le léchant de sa flamme, autour de son image se remit à chanter.

M. Pommeret, homme doux possédé de fureur royaliste, évoquait maintenant avec toute l'énergie du regret le tableau de la France refaite. Le curé l'écoutait d'une oreille et d'un cœur peu cré-

dules, et pensait en lui-même que les hommes ne valent pas par le gouvernement, mais que tout gouvernement au contraire vaut ce que valent les hommes. Il gardait toutefois la bouche circonspecte.

Pourtant, quand le petit vieillard, piquant des deux son esprit déjà fort emballé, s'en vint à soutenir que l'alliance du trône et de l'autel était indissoluble, que si la restauration n'était proche l'un périrait fatalement où l'autre avait péri, que rien n'était plus désastreux et antinational que ce rêve d'unir à la démocratie un monstre de catholicisme issu de nuées romantiques, le prêtre avec une prudence courtoise sortit de sa réserve :

« Cher monsieur, déclara-t-il, j'ai sans les partager le plus grand respect pour vos opinions ; je vous admire même, car ils sont rares en tout temps ceux qui se rangent de leur gré du côté des vaincus. Le *Væ victis !* est vrai plus que jamais. Et le geste à lui seul serait beau, lorsque tant d'hommes ont des instincts de tournesols, de mettre au-dessous de ses convictions sa fortune. Toutefois j'envisage différemment — puis-je l'avouer ? — le problème de notre avenir. Le catholicisme à mon sens n'a besoin que d'ordre et de liberté ; partout où l'ordre et la liberté règnent, il peut régner. Or, on ne peut être jacobin et ami de la liberté, je

vous l'accorde. Mais la liberté et la République, comme la République et le catholicisme, ne sont qu'ennemis d'occasion et non ennemis-nés. L'Amérique chaque jour ne nous en donne-t-elle pas un . . . exemple abondant ?

— Tout beau, monsieur le curé !... L'Amérique n'a pas d'histoire et le génie de son peuple n'est pas celui du nôtre. Jamais sous la République de France l'Eglise de France ne connaîtra la gloire que lui assura la monarchie.

— Si votre prédiction se réalise ce sera pour un peu notre faute. Nous avons trop longtemps refusé de travailler à l'avenir, en nous flattant sans doute que nos soins le tiendraient enchaîné. Qu'est-il arrivé ? on l'a fait sans nous ; on l'a fait contre nous. L'opposition n'a été qu'un poids mort. Au lieu d'inspirer elle n'a fait que ralentir et que paralyser. Une opposition n'est féconde qu'autant qu'elle est action. Nous le comprenons aujourd'hui : c'est vraiment un peu tard. Ah ! si l'action catholique dès le début s'était attachée à créer le plus possible d'avenir, que fût-il arrivé ? En serions-nous où nous en sommes ?

M. Pommeret, dont la rougeur s'accroissait aux pommettes et courait comme une ombre sous les favoris clairs, M. Pommeret s'indigna :

— Comment pouvez-vous, vous, prêtre, donner

votre confiance à un régime de proscription catholique, d'intolérance jacobine et de persécution ?

— La persécution, dit l'abbé sans émoi, est la faute des hommes et non point du régime.

— ... A un régime, poursuit le vieillard sans l'entendre, qui, ayant débuté dans les hontes sanglantes de la Commune, continue depuis à vomir la Révolution chaque jour.

Mais M. Herluison protesta de nouveau sur le même ton calme :

— On ne doit pas juger un arbre aux fruits qui sont pourris. Nous voyons de nos jours des républiques prospères, où le catholicisme progresse sous l'effort de prélats éminents et des royaumes agités qui meurent à leur foi. D'où je ne conclus pas qu'on ne puisse être à la fois monarchiste et très bon catholique ; mais d'où je prétends déduire que rien n'interdit à un catholique d'être républicain. J'ajouterais même — si je ne tenais à placer la religion au-dessus des partis — qu'entre le catholicisme et la démocratie il y a, comme le disait Brunetière, une abondance d'affinités secrètes et une convenance merveilleuse faite de toutes sortes d'aspirations communes.

M. Pommeret s'échauffant à la défense tira ses favoris, puis, appelant à son aide son juron familier :

— Cocarde blanche ! riposta-t-il. La démocratie, M. le curé, n'est pas la République. Henri IV, qui souhaitait à chaque paysan de France sa poule au pot chaque dimanche était un démocrate.

Inquiet tout au fond de lui-même, mais d'apparence indifférent et railleur, il ajouta :

— Votre République ? Je vois, je vois... C'est celle qui était si belle sous l'Empire. Mais à ce compte-là, moi aussi, je suis républicain. Seulement, comme pour moi on ne peut pas sortir de ce dilemme : Anarchie ou Monarchie, la meilleure des Républiques c'est la Monarchie. . . .

Puis, trop courtois de manières, d'esprit trop distingué pour mener plus loin la discussion, il se hâta de conclure :

— Ah ! mon pauvre M. le curé, que d'illusions vous vous faites sur les vertus possibles de ce régime que j'abomine et en qui je ne vois, comme je vous l'ai dit, qu'une sorte de révolution organisée, lente, permanente et légale.

Après quoi, d'une âme de part et d'autre également facile, aimable et souriante, on parla d'autre chose sans gêne ni raideur. Quand le visiteur se leva pour partir, son hôte l'accompagna cérémonieusement jusqu'à la porte de la cour et le quitta de belle humeur. Une fois seul et rendu à lui-

même, il s'étonna tout-à-coup de se retrouver mécontent et même un peu fâché.

— Le clergé abandonne la cause, soupira-t-il avec désespoir.

Il songea ainsi un moment et vint à s'affliger des nombreux signes d'inquiétude que l'avenir donnait. Mais bientôt las de chagriner en vain son âme heureuse, M. le baron Gonzague Pommeret, président du cercle royaliste, reprit frileusement près de la cheminée, dans la plume de la bergère, que l'ecclésiastique avait quittée, au chant de son feu clair, ses rêves monarchiques...

M. l'abbé Herluison cependant, en sortant du vieil et morne hôtel des Trois-Ecus, où pesait l'ombre des grands rois, se dirigea vers la maison du député et usinier, M. Le Merchadour. Il était déjà tard : l'heure commençait d'être inquiète et le jour incertain ; la brume, en tulle mou, se déposait sur les arbres des squares et les dépouillait peu à peu de leurs dernières feuilles. Le ciel s'était découvert au-dessus du couchant et un soleil rouge et sinistre s'enfonçait, languissant, dans la fumée bleuâtre qui couvrait l'horizon.

Au bout du cours des Tilleuls qu'il suivait, le prêtre aperçut bientôt à travers le ramage éclairci

des feuillages les grands vitrages de l'usine, le blanc sale de ses cubes de pierres et le long col si droit des cheminées. A mesure qu'il approchait, l'impression de l'oreille s'ajoutait à l'impression des yeux pour fortifier en lui ce sentiment qu'il sortait de la tombe pour aller vers la vie. Ronflement des machines, halètement poussif, éternuements de la vapeur, sifflements gémissants des courroies comme si les poulies tournantes en varlopaient le cuir, appels de voix humaines, ébrouement des chevaux, vacarme des camions qu'on charge et qu'on décharge, c'était sous toutes formes l'activité sans repos d'une ruche en travail. L'air d'alentour était chargé de l'odeur âcre des fumées, que le vent rabattait en frisant leur panache ; et tout sentait la fièvre et la vie agitée.

Le prêtre, s'adressant au concierge, demanda à voir M. Le Merchadour. Il fut conduit dans un pavillon neuf, isolé au milieu de la cour, et dont les larges baies vitrées recevaient du soleil les derniers rayons pâles. Le sol, ébranlé par la trépidation continue des machines, résonnait sourdement sous les pieds de l'abbé Herluison ; et le mouvement et le bruit de l'usine absorbaient en eux, à cette heure où redouble le travail prêt à défaillir, tout le mouvement et le bruit de la ville. Le contraste de l'hôtel du baron Pommeret, où tout

n'était qu'ombre, méditation, silence, avec ces ateliers, dont les portes ouvertes laissaient voir dans le demi-jour poudreux qui tombait des vitrages un fourmillement noir de pièces en mouvement, de têtes remuantes et de bras agités, saisissait le prêtre plus vivement encore que tout à l'heure et distrayait son esprit du songe de la visite si importante et difficile qu'il tentait.

Cinq cents ouvriers travaillaient là, dans l'industrie bonnetière, sous les ordres de M. Le Merchadour ; cinq cents ouvriers y gagnaient chaque jour le pain de leurs familles. Parmi eux, combien de faux ou de mauvais ménages, qui n'avaient pas la paix du cœur ; combien de pauvres chargés d'enfants, accablés de misère et dénués d'espoir ; combien d'incroyants, combien d'alcooliques, combien de perdus d'âme et de perdus de corps ; combien de femmes si lasses de souffrir, si possédées du dégoût de la vie, que leur désir ardent et leur dernier espoir se fixaient sur la mort, même sans assurance d'au-delà ! Quel bien à faire parmi tous ces déshérités ! Que de joie sociale et chrétienne à répandre !...

Son chapeau neuf lustré posé sur sa poitrine, le curé traversa une première salle, où des commis penchés sur de gros livres faisaient des écritures, leurs têtes attentives suivant à chaque mouve-

ment leurs plumes appliquées. La soutane fut cause de quelques distractions ; il y eut même, d'une table à l'autre, deux ou trois sourires échangés dans son dos. Et tout à coup il se trouva dans le bureau du maître de l'usine. Ce dernier, surpris de voir entrer un prêtre et rempli de méfiance, se prépara de suite un maintien froid ; son visage ouvert se ferma ; son front, ses yeux, sa bouche se froncèrent. Et il attendit les premières paroles, par lesquelles se présenta le curé Herluison, avant de le convier à s'asseoir de l'autre côté du bureau dans un fauteuil de cuir.

— Monsieur le député, dit le prêtre, je suis en tournée de visites chez tous mes paroissiens. J'entends être tout à tous ; je suis venu vous voir.

Touché de la démarche, impressionné surtout par l'air de bonhomie et de simplicité qu'offrait le visiteur, M. Le Merchadour abandonna peu à peu son attitude contractée et sa physionomie sévère, pour suivre son penchant, qui était accueillant et affable.

— Je suis, monsieur le curé, répondit-il, d'autant plus sensible à votre démarche qu'elle est plus imprévue. Tous vos prédécesseurs m'ignoraient, et je les ignorais.

Tandis que l'usinier parlait, l'ecclésiastique l'observait à son tour. Il avait ce corps d'athlète,

qui sied à merveille à ceux dont la vie publique se passe à dominer les foules, tout prestige physique exercé sur des âmes simples entraînant un prestige moral. Il portait sur des épaules carrées une tête martiale, que coupait une épaisse moustache à la gauloise, toute grisonnante déjà comme la chevelure. Un teint brique animait sa face débonnaire, où souriaient de grosses lèvres rouges et des yeux bleus très doux.

— Etre tout à tous, répétait-il, savez-vous, monsieur le curé, que c'est là une belle devise ?

— Je le sais, dit M. Herluison. Je sais même qu'elle pourrait être vôtre et que vous avez pour vos ouvriers un admirable esprit de charité.

— Que je consente, se récria modestement M. Le Merchadour, à quelques sacrifices envers mes ouvriers, c'est tout naturel : n'ayant pas de parents très proches, l'usine devient en quelque sorte ma famille. Je vous assure d'ailleurs que cette affection que mes hommes sentent en moi, que cette atmosphère de confiance qui règne dans cette maison en simplifie beaucoup la charge, qui me serait trop lourde sans cela avec mes autres occupations. Ce que je perds en bénéfices par les œuvres d'assistance que je soutiens : société d'alimentation, caisse de retraites, jardins ouvriers, je le gagne en tranquillité. Et cela encore, vous voyez, diminue mon mérite.

« Le peuple, ajouta-t-il, a des sentiments d'enfant : s'il a parfois le cœur dur pour les autres, il l'a toujours très tendre pour lui-même ; et il veut être plaint s'il souffre, et il veut être aimé. »

— Il est vrai, confirma le prêtre : savoir aimer, tout est là. J'entends faire de ce principe la base de mon action dans cette paroisse : je le disais il y a quelques jours à mon vicaire.

— Action sociale ? demanda le député avec une vive défiance.

L'abbé Herluison, sentant quelle inquiétude se cachait sous la question posée, s'en expliqua très clairement :

— Action sociale uniquement, déclara-t-il en pesant sur les mots. L'Eglise éternelle doit s'établir dans l'éternel et s'attacher à ce qui ne meurt pas. Elle n'est d'aucun parti, d'aucun temps, d'aucun lieu. Elle ne demande qu'à s'unir aux forces de concorde et de paix. Elle sait que l'esprit de secte n'a jamais soufflé que la tempête et la stérilité, que c'est un vent de désordre et un vent de désert. Elle ne s'intéresse pas à la politique : elle regarde plus loin, elle regarde plus haut. Pour ma part, je ne boudrai ni au temps ni aux institutions : la volonté du peuple s'est affirmée ; je n'ai qu'à respecter la volonté du peuple. Et cela dans le fait m'est facile : républicain d'origine et

de conviction, je ne condamne en effet de ce temps que les violations à l'ordre et les atteintes à la liberté, par où tend à se perdre l'esprit même qui, faisant la beauté du régime, devrait en être aussi la force inébranlable.

M. Le Merchadour considérait avec un étonnement mêlé de sympathie ce prêtre, dont tant d'idées déjà le rapprochaient. Lui aussi il tenait pour blâmable qu'un régime assuré de vivre eût recours aux mesures d'oppression d'un régime menacé de mourir. Lui aussi il déplorait les progrès incessants que faisaient dans l'esprit politique les théories nihilistes des souffleurs de désordre. Et que de fois n'avait-il pas rêvé lui-même en constatant quel état de malaise régnait partout en France d'une république athénienne qui serait toute à tous ! Il n'y avait, semblait-il, que le fossé de la religion qui pût les séparer. Pour mieux mesurer quelle distance exacte était entre eux, il le montra ouvert.

— Je ne partage point, avoua-t-il, vous le savez sans doute, vos idées religieuses, mais l'image que vous vous faites de la religion, force d'union et de concorde dans le bien, me semble la plus haute. C'est parce qu'elle fut trop longtemps autre chose qu'elle est devenue de soi-même haïssable et suspecte.

— Il faut dire, répliqua le prêtre en souriant,

que les quelques torts qu'elle a pu avoir n'ont pas manqué d'être exploités contre elle. En tous cas il est sûr que pour trop de gens, hélas ! elle est discréditée. Il faut que par ses propres mérites — j'entends sans le secours d'amis politiques, qui ou imprudents compromettent l'éternel pour assurer ce qui passe, ou trop habiles ne recherchent en son appui qu'une force — il faut, dis-je, que par sa seule défense elle se réhabilite. Il y va non pas seulement de son propre salut, mais encore — et voilà qui, même irréligieux, touche tous les Français — du salut de la France.

— S'il était vrai, fit le libre-penseur, que le salut patriotique dépendît du salut religieux, mon inquiétude serait grande. Mais, dois-je l'avouer, monsieur le curé, je ne partage pas un pessimisme aussi robuste.

— Le raisonnement, cher monsieur, en est pourtant tout simple. Détruire l'idée de patrie, c'est préparer le suicide physique de notre pays ; abolir l'idée religieuse, c'est en provoquer le suicide moral. Ainsi patrie et religion sont les deux faces de la médaille qui consacre dans le monde la vie de la nation,

C'est de ce point que commençaient à diverger leurs opinions sociales ; et comme nombre de conséquences importantes en découlaient, ils

étaient sur tout le reste et vivement d'un sentiment contraire. Le prêtre proclamait la faillite de la morale, comme corollaire de ce bel affranchissement des vieilles croyances qu'on s'était targué de donner à l'esprit et à l'orgueil humains.

— Je ne suis point, Dieu merci, disait-il, d'humeur bilieuse ni d'imagination chagrine. Mais il me paraît impossible pour quiconque réfléchit — sans perdre d'ailleurs pour cela espoir ni courage — de ne pas être frappé de la tournure fâcheuse que prend l'esprit français. Nous laissons s'avilir de gaieté de cœur ou même se perdre les qualités essentielles de notre race. Le Français a toujours été pipeur, volage, un peu sceptique ; il n'était ni lourd dans sa haine, ni obstiné dans ses erreurs ou dans sa fantaisie, ni brutalement désenchanté. Il avait la tête chaude : il fallait peu de fumée pour l'aveugler et peu de bruit pour l'étourdir ; du moins, il se reprenait vite et ses emballements trop empressés n'étaient que feu de paille. Il aimait rire ; il ne sait plus que ricaner. Sa moquerie était légère, vite oubliée de lui-même et des autres, même de ses victimes. Il avait le cœur changeant, mais d'amour en amour. Il pouvait ne pas être bon, il n'était pas mauvais. En vieillissant sa malice aigrie a tourné à la haine. Son manque d'esprit de suite poussé jusqu'à l'incohérence

est devenu un défaut. Et tout ce changement parce qu'on n'a pas compris qu'une démocratie, à cause de l'extension qu'elle donne à la liberté de l'individu, peut moins se désintéresser qu'un . . . autre gouvernement de la question morale, et qu'en second lieu la morale sans religion n'est qu'un liseron sans tuteur. Aussi voyons-nous de tous côtés l'immoralité qui monte et qui déjà a débordé de la vie privée dans la vie publique. . . .

A quoi M. Le Merchadour objectait que cette baisse dans l'étiage de la moralité était un phénomène universel dominant notre époque, tenant par conséquent au temps plus qu'au lieu. Il croyait à la pure vertu d'une morale indépendante, arguant que, même affranchie d'une croyance religieuse, « la raison humaine cherche la vérité comme sa conscience le droit ». Et développant ce thème il disait à son tour :

— Faire rendre la justice sociale, qui est due au malheureux, sera le rendre bon. En intéressant son sort au sort de la cité, on vaincra le danger de son égoïsme ou plutôt on le fera tourner au profit commun. L'altruisme peut n'être qu'un ricochet de l'intérêt personnel ; et on conçoit très bien que l'idéal de la société future puisse être d'amener chacun à obliger autrui pour s'obliger soi-même : il n'est que d'établir cette intime solidarité entre

tous les membres qui composent le corps de la nation. Mutualité, solidarité, tel serait pour les hommes l'Évangile nouveau.

L'abbé Herluison à ces mots l'arrêta :

— Quelle solidarité morale plus belle pouvez-vous rêver, dit-il, que celle de la religion catholique, qui s'étend non seulement entre les vivants, mais des vivants aux morts et des morts aux vivants ! D'ailleurs, mettons même que votre rêve se réalise : je vous sacrifie l'avenir. Mais pour le présent cette solidarité étroite, où à tout sacrifice librement consenti par l'individu répondra pour l'individu un avantage immédiat et compensateur, existe-t-elle ? Et n'est-ce pas de quoi d'abord et avant tout on eût dû s'assurer, si la fureur anti-religieuse n'avait étouffé l'instinct patriotique ?

— Il est vrai qu'elle n'existe pas encore, dut convenir M. Le Merchadour. Mais on y tend. Ce solidarisme des intérêts, je l'applique chaque jour dans cette usine ; plus je gagne, plus je dépense pour l'ouvrier. Et bien ! le résultat est admirable. Je n'ai jamais eu de difficulté ; de grève, il n'en est pas question ; le travail a gardé un peu de cette joie que lui trouve l'artisan qui travaille à ses pièces... Pourquoi ce même principe porté et appliqué en toutes choses ne résoudrait-il pas aussi heureusement la question sociale partout ? Voyez

par exemple quelle magnifique floraison a donné en peu de temps la mutualité ! Il suffit d'éveiller et d'appeler à soi des forces endormies.

— En attendant, on a tari une source abondante de force morale, avant même de savoir au juste par quoi on pourrait bien la remplacer. Ainsi la crise religieuse, qui n'inquiète que les croyants et que les libéraux, menace de devenir une crise morale dont tous les citoyens seraient touchés.

Puis, sentencieux, il ajouta pour résumer sa pensée et clore le débat :

— Quand on ne compte que sur l'homme on est toujours trompé. Avec le catholicisme, c'est comme une France morale que l'on renie.

Il se leva. M. Le Merchadour, plein d'égards, l'accompagna jusqu'à la porte de l'usine et lui annonça que dans quelques jours il irait lui rendre sa visite. Pareillement ennemis des discordes, soucieux du bien commun, ils paraissaient faits pour s'entendre, grâce à leurs esprits larges, en dépit des contrariétés assez vives de leurs philosophies.

S'étant quittés, tous deux pensèrent en souriant qu'ils n'avaient point perdu de se connaître.

VII

Le pauvre cœur de mère Mouche

« Tout le reste n'est que miel
sur le bord du vase amer. »

EMILE FAGUET

L'abbé Herluison vint donc, le jour promis, chercher Joseph et Laurent pour les conduire au patronage. Lucienne fut désappointée d'apprendre que l'école ménagère, qui lui était réservée et où on lui enseignerait à faire de la vraie soupe et un peu de couture pour aider sa maman, ne devait ouvrir ses portes que dans quelques semaines. Ses frères cependant, tandis que mère Mouche mettait quelque ordre dans leur pauvre toilette, souriaient de tout leur visage, riaient de tout leur cœur ; et elle les contemplait d'un œil d'envie. Quand elle les vit partir, sa poitrine se gonfla de regret. Elle ouvrit la fenêtre et, se penchant, les suivit du regard dans la rue, encadrant de leurs costumes

propres, mais étoilés de pièces, la soutane du prêtre, l'âme turbulente de contentement intérieur, mais recueillis d'attitude et muets de respect, tout autres déjà, semblait-il, et déjà transformés. Un peu loin ils se retournèrent et firent des signes à leur petite sœur : la joie faisait bouillir l'eau claire de leurs yeux. Le point de la rue où ils se perdaient semblait s'ouvrir sur un portique de lumière. En se retrouvant seule dans la chambre, Lucienne se sentit triste comme une prisonnière.

Eux marchaient éblouis dans le rêve et dans le soleil. C'était un grand imprévu dans leur vie monotone. L'étonnement les rendait comme pe-nauds et sages et dociles. Et ainsi, tout pénétrés de gravité par l'attente du bonheur, ils arrivent au patronage dans la rue du Huchoir.

De la porte on entend déjà le piaillage d'un millier de moineaux que font en jouant les enfants dans la cour. Joseph et Laurent devant cette promesse de plaisir se regardent et sourient.

La maison qui les accueille n'a pourtant d'elle-même ni grand air ni même l'air joyeux. Mais ses murailles sombres ont des appels : la cage est toujours belle et gaie, où l'oiseau chante. Ils entrent donc derrière le prêtre, le cœur sautant plus que jamais d'espoir et d'anxiété. Au bout du cou-

loir, quand la soutane s'efface et que la cour où une centaine d'enfants se divertissent à grands cris se développe sous leurs yeux, pour leurs jeunes imaginations de douze et de huit ans l'aspect tient du prodige.

Comme on s'amuse au patronage ! Les groupes les plus prompts s'interrompent une seconde pour lancer un sonore : « Bonjour, monsieur le curé ! » avec un rire dans les yeux. Les autres non distraits poursuivent à plein cœur la partie commencée. Dans le fond, dominant le fourmillement des têtes, on aperçoit la haute silhouette de l'abbé Fleurot, qui se promène en surveillant la cour.

Autour la poussière du sol monte dans le soleil qui tombe, et s'y dore et y flotte en vapeur. Une clôture en planches inégales et disjointes barre incomplètement la vue de trois côtés, laissant entrevoir le damier des jardins maraîchers, puis l'infini des champs dont l'air apporte par bouffées à ces petits prisonniers de la ville tout le parfum salubre des guérets nouvellement ouverts ou encore vêtus de leurs chaumes d'été.

Dieu ! qu'il fait bon ! Au lieu de cette cour en puits, froide, humide et maussade de la maison des Mouche, tout ce carré bien au soleil, tout cet espace ouvert pour s'amuser parmi l'air pur de la campagne. que le vent du soir apporte en se

levant ! Et quelle gloire que les jeux ! Ici, point de manche à balai improvisé coursier, nulle boîte en fer-blanc volée au père Chose et gravement promue tambour, pas un drapeau fait d'un chiffon !.. Mais de ces jeux que Joseph et Laurent n'ont jamais aperçus qu'à travers les grilles d'un parc ou d'un jardin, croquet, football, jeu de tonneau. Toutes ces choses nouvelles vues de près éblouissent les yeux. Et pourtant ce sont bien des enfants comme eux, des petits de pauvres qui jouent. Ils ne manquent pas ceux qu'ils connaissent : voici Pascal Jeanson, le fils du buraliste ; voilà Henri Picard, leur voisin, le second fils du croque-mort, et d'autres du quartier et d'autres de la rue, avec lesquels tous les jours ils se rencontrent à la laïque.

Alors ils vont être admis eux aussi comme les autres ? Laurent aura enfin entre les mains le diabololo qu'il rêve ? Joseph pourra tenir un maillet au croquet ?... Est-ce bien sûr au moins ?... Ne faut-il pas payer ?...

Mais le prêtre aussitôt calma leurs inquiétudes.

— Mes enfants, leur dit-il, vous voilà donc admis au patronage. Vous voyez qu'on ne s'y ennuie pas. On ne s'y dispute pas non plus : il faudra être sages. Avec cela je ne vous demande que de chercher de votre côté à me faire plaisir. Et le

plus grand plaisir que vous puissiez me faire, vous ne savez pas?... eh bien ! ce serait d'assister chaque dimanche, à Saint-Aventin, — si vos parents y consentent, et ils le voudront si vous le voulez bien — à la messe des enfants que je dis à huit heures. Est-ce promis?...

Les deux enfants le regardaient tout étonnés, pensant en eux :

— Ce n'est que ça ?

Mais l'étonnement de cet âge n'est jamais long. De suite presque ils firent la promesse ; et le cœur y était tout entier, car les yeux clairs en témoignaient.

Le curé leur fit alors visiter le grand hall vitré, qui servait de refuge les jours de pluie et où il se proposait de faire dans quelques mois, sitôt que le lui permettraient les ressources de son budget, installer un billard ; puis on passa à la salle de spectacle, qui était en construction et encombrée de planches, de portiques, de bancs et de tréteaux, parmi lesquels deux menuisiers rabotaient en chantant. Enfin on traversa la longue salle où se tenait chaque soir un véritable cours d'apprentissage, dont les professeurs n'étaient autres que les grands, qui, possédant un peu la science d'un métier, se faisaient une joie de l'enseigner aux autres.

Joseph et Laurent, émerveillés et conquis, s'échappèrent enfin dans la cour, où leurs cris se mêlèrent bientôt aux cris qui l'emplissaient déjà et ajoutèrent encore à la clameur pépiante et joyeuse qui, deux fois la semaine, s'élevait dans ce coin de quartier solitaire comme le chant de vie du patronage.

A la maison, Lucienne cependant s'est ennuyée d'être seule avec la mère qui repasse et Minique qui, près du poêle, abattu sur deux chaises, s'est endormi, la bouche ouverte. Fatiguée d'entendre le bruit du fer qui glisse, va et vient, s'arrête une seconde, se pose et se repose, parmi le ronflement du boiteux assoupi, elle est descendue dans la cour et maintenant elle aide la Chosette dans son triage de chiffon.

Courant les rues chaque matin, avec sa hotte aux ordures et son sac aux nouvelles, la vieille chiffonnière est la chronique vivante et amusante de la ville. Elle sait le dernier scandale qui a illustré chaque quartier, tous les drames de l'alcool, du vice ou de la misère, que chaque nuit couvre de son manteau. Et ses récits, qu'elle sert sans ménagements, frappant l'imagination de Lucienne, achèvent cette éducation démoralisante qu'a commencée la rue.

Là-haut mère Mouche, en promenant son fer, a

son visage sombre et ses yeux de souffrance ; rien qu'à la voir on devinerait son histoire, on aurait compassion sans la connaître. Sa vie s'éclaire un peu, si peu ! Tant de tristesse encore, tant d'ombre l'enveloppe ! Victor rentre presque chaque soir en retard, l'haleine empestée par l'absinthe, les nerfs irrités, le regard plein d'un égarement de folie : pour une contrariété de rien, pour deux pailles en croix, pour une idée qui passe, ce sont les poings qui jouent, les lèvres crispées qui vomissent des injures grossières, les yeux qui flamment, tout un déchaînement de fureur et de rage brutales. Cette ivresse légère de chaque soir chaque samedi est une ivresse lourde. Et la paye s'écornant un peu chaque fois, on a plus de mal à vivre que jamais, on est en pleine tourmente de misère.

Cependant, sans savoir au juste ni comment ni pourquoi, rien que de penser au curé, de se savoir soutenue, conseillée, guidée, protégée, il est des moments où Catherine se sent du courage, où Catherine espère.

D'abord, parmi tant de chagrins, il est un rêve qui la possède, un songe qui l'attire. Et le rêve est plus vivant aujourd'hui et le songe est plus doux. Ce matin, en allant au marché, elle a fait route, panier contre panier, avec la Zélie, sa voisine. On

s'est confié ses grandes misères et ses petites joies ; on a parlé des maris, qui travaillaient à cette heure, l'un à porter un mort en terre — « un pauvre de l'assistance publique, ma chère ! » — l'autre à l'usine Le Merchadour. « Vous savez bien qu'il boit depuis quelque temps ? Pardienne ! On ne peut guère le cacher. Il fait assez de tapage quand il rentre avec la tête chaude. Oh ! que ces hommes ça a peu de courage ! »

Puis la conversation a tourné sur le chapitre des enfants.

« Il ne sera pas comme ça, bien sûr, votre fils. Il a l'air si doux, si comme il faut, si gentil : on dirait une fille. C'est du contentement pour une mère d'avoir un fils pareil ! C'est comme mon Amandine, tenez : on n'a rien à lui reprocher non plus ; une fille sage, toujours gaie, toujours joyeuse !... Eh ! vous savez, l'âge de l'amour arrive ; on voit ça ; ça devient coquet ; ça fleurit... pour Dieu oui qu'il est gentil, votre Cyprien !... Elle est bien douce aussi, mon Amandine !... Quels bons enfants tous deux !... La jolie paire, vous croyez pas ! »

Ainsi durant cinq minutes toute une litanie. Et comme la voisine malgré tout semblait ne pas comprendre, Catherine habilement a usé de ce détour.

— Combien gagne-t-il votre Cyprien ?

— Il est menuisier et travaille à la pièce ; ça varie un peu selon l'ouvrage ; trois francs, quatre francs des jours qu'il y a, c'est selon.

— Mon Amandine, elle, a dix sous par jour. C'est encore joli pour la gamine !

Et elle a ajouté crânement pour voir, et en regardant la Zélie bien en face :

— Eh bien ! ma foi, tirez le compte ! A eux deux, ça leur ferait encore bien quelque chose.

Zélie n'a pas paru surprise ; elle a regardé Catherine et s'est mise à rire en disant :

— Quand j'ai pris mon homme, nous n'en avions pas tant, pour sûr. La sagesse et la santé pour des pauvres, il n'y a que ça à demander.

Mère Mouche a interprété ce sourire et cette parole en parole et sourire d'accord. Et depuis son rêve fleurit lentement comme une tige de passerose en montant dans le soleil.

Sans cette douceur éveillée par hasard, combien la journée serait grise ! Minique avant de s'en dormir n'a fait que se fâcher, que crier sa révolte et sa douleur comme un persécuté. A bout de courage et de force, il ne parlait que de se tuer discutant tout haut des moyens à employer avec un sang-froid de désespoir.

— Se f... à l'eau, concluait-il, après tout ce serait le meilleur : on se laisse glisser dans le canal

on boit le bouillon de onze heures. Plus besoin de béquilles ! Bonsoir la vie et bonsoir la misère !

— Tais-toi ! suppliait la mère, mais tais-toi donc, Minique. Si tu savais comme tu me fais mal !

Mais Minique au lieu de se calmer s'échauffait encore plus.

— Parbleu ! Je sais bien que ça ne t'amuse pas mon histoire. Mais moi aussi j'en ai assez ! Gémir toute sa vie comme un damné, inutile à tout, bon à rien, créé uniquement pour souffrir... ah ! cela oui, pour souffrir ! Etre le rebut, le déchet... celui qui ne peut pas gagner son pain !... Un misérable estropié, que tout le monde plaint ou tourne en ridicule !... Manger la part des autres toujours !... Ah ! non, ce n'est pas gai ! Triste cadeau qu'on a reçu !... Mais, tonnerre de D..., je le prendrai un jour, va, mon grand courage... Et tu te repentiras... tu te repentiras ! Tiens, oui, je te déteste... Je te déteste !... Et je souffre !... oh ! mon Dieu, que je souffre !...

— Pauvre !... Pauvre !... disait la mère de sa voix tendre où tremblaient des sanglots.

Cela voulait dire :

— Fâche-toi !... gronde... injurie-moi, si ça t'apaise... Je sais que tu souffres et je ne t'en veux pas... Je te plains et je t'aime !...

Et ainsi le pardon de la mère effaçait à mesure les paroles odieuses...

Enfin, à bout de violence, Minique s'est étendue près du fourneau ; et la chaleur lourde et ronflante du poêle et la voix plaintive et berceuse du vent dans les mansardes bientôt l'ont endormi.

L'avez-vous remarqué ? Il y a toujours du vent dans les vieilles maisons, comme si, même dans les jours les plus paresseux, le vent s'attardait à rôder autour d'elles. Tout l'attire ; ce sont les fentes des portes : il y passe en lame de couteau sifflant comme un gamin ; c'est un carreau qui manque : il s'arrête à gonfler le journal, à culbuter le vieux chapeau qui le remplace ; c'est un peu de crépi qui veut tomber et demande son aide ; une ardoise frivole, qui se soulève à moitié et le supplie de l'enlever ; c'est la lucarne qui baille et dont l'ennui le touche ; c'est un chat qui fait amoureusement sa ronde sur le toit, et dont il s'amuse, avec un rire espiègle autour des cheminées, à taquiner la queue ; c'est la girouette grinçante et rouillée qu'il agace... C'est la maison tout entière qui, par les temps calmes et clairs des nuits de lune, implore sa chanson pour dormir et se faire bercer...

Et c'est ainsi qu'aujourd'hui où pas un nuage, pas une feuille, pas une ombre ne bouge, une ha-

ne de vent flâne par intervalles autour de la maison des Mouche, lutinant sa coiffe, lustrant ou délustrant le velours de ses mousses, secouant les piquets d'herbe folle.

On entend aussi la voix de Zélie qui file des sons ou jette des roulades en cascade éclatante. Zélie, c'est la chante-toujours. Elle n'est pas riche ; mais elle a l'espoir, qui est un baume, et le contentement de peu, qui est du bonheur. Elle est comme l'oiseau : triste ou joyeuse, elle chante ; elle dit que de chanter chasse les mauvais songes et les pensées amères. Elle a l'âme facile et l'illusion pour elle tient toujours l'aile ouverte.

D'ailleurs, consultez mère Mouche : elle vous apprendra que lorsqu'on a comme la voisine des enfants sages et un mari qui ne boit pas, c'est bien aisé, ma foi ! d'avoir un cœur joyeux. Tandis que pour elle, entre les brutalités de son ivrogne et les plaintes de son infirme, où puiser la gaieté ?... C'est si lassant de toujours souffrir seule. Vers quel des siens, aux heures où on éprouve le besoin de se confier, se retournerait-elle ? L'homme ne peut pas partager un mal qui vient surtout de soi. Minique a donné tout son cœur — et son cœur s'y suffit même plus — à la plainte de ses propres souffrances. Amandine a l'esprit trop jeune et trop léger ; les autres sont petits et ne com-

prendraient pas... Il ne reste d'espoir qu'en l'abbé Herluison : de soi-même il s'est offert ; de soi-même il a dit : « Venez à moi, vous qui pleurez ! » Et pourtant en ce moment Catherine doute : voudra-t-il... ? voudra-t-il?...

Dehors, le soir tombe, le soir toujours mélancolique dans les pauvres faubourgs. Les rayons du soleil au penchant piquent une étoile à chaque girouette, poudrent d'or les tuilées, mettent le blond de leur vapeur aux bouches des lucarnes et des regards flambants aux yeux clairs des fenêtres. Et la maison des Mouche, pelotonnée à l'angle de deux rues, a l'air d'une vieille accroupie qui se chauffe au soleil.

Peu à peu l'averse lumineuse s'essore aux pentes des toits bruns. L'ombre gagne et devient plus épaisse... Il fait triste... L'horloge dans un coin répète note à note son lent récitatif des secondes et des heures... Minique ronfle près du poêle qui est à moitié éteint... Il fait froid... Il fait triste... Pour se réchauffer le cœur, pour s'exhorter à croire dans ce silence, ce froid et cette nuit qui tombent, Catherine se répète tout bas l'appel qu'elle a reçu :

— Venez à moi, vous qui pleurez !

VIII

Le bourdon de la charité

« Les bourdons font bien plus de bruit et sont bien plus pressés que les abeilles, mais ils ne font que la cire et point de miel. »

SAINT FRANÇOIS DE SALES.

Les mains livrées à la tiédeur moelleuse d'un manchon, la loutre du manchon appuyée sur sa bouche, toute ployée, tout étriquée, toute sèche, M^{me} Pelourde, en capote noire, en robe noire et en gants noirs, se rendait à la séance de son bureau de charité. Elle allait d'un pas vif et menu selon sa coutume, l'esprit occupé et la tête en songerie. Veuve et sans enfants, elle occupait méritoirement sa vie oisive et son cœur rétréci à secourir de son argent les pauvres de la ville. Depuis la petite messe du matin, qu'elle ne manquait jamais, jusqu'à la Salutation Angélique qu'elle entraînait dire à Saint-Aventin chaque soir, elle courait les vieux quartiers sales et les petites rues, montant et descendant les étages sans relâche, mêlant aux mains des pauvres femmes les bons blancs du charbon aux tickets bleus du pain, prodiguant aux malades

ses conseils d'infirmière brevetée de la Croix-Rouge, tenancière d'un vestiaire achalandé, dame patronesse de toutes les bonnes œuvres de la ville : ouvroir, maternité, crèches, tabernacles, dispensaire, et, brochant sur le tout, présidente du bureau de charité de sa paroisse.

Faute pourtant de connaître la vraie manière de donner, rien ne prospérait moins que son aumône, laquelle était comme ces pluies qui brûlent tout au lieu de tout sauver. Elle ne possédait pas cette entente merveilleuse et si délicate de la misère et de la pitié, qu'a la femme catholique française. Elle prononçait du bout des lèvres le mot de charité, comme elle faisait l'aumône du bout des doigts sans que le cœur y eût de part. La sécheresse de son âme, succédant à l'abondance prodigue de sa main, en détruisait l'heureux et fugitif effet ; et le pauvre, derrière l'aumônier toujours ouverte et pleine, sentait trop le cœur toujours fermé et vide. Ainsi la charité qu'elle exerçait était toute matérielle, sans âme et sans élan. L'obole qu'elle tendait, donnée sans grâce, était plus triste à recevoir. Faisant la sainte et la précheuse, c'était le prix dont elle payait d'avance le droit de sermonner et de juger. Son esprit était un tribunal : il était âpre et rigoureux ; toute misère pour lui avait un fond coupable ; aucun

n'était imméritée. Cependant il répugnait aux pauvres d'être tenus pour inculpés, quand trop souvent ils n'étaient que victimes. Aussi nul d'entre ceux qu'elle visitait n'aimait cette caissière tyrannique de la philanthropie.

Elle-même, n'aimant pas les malheureux d'un véritable amour, tenant rigueur au peuple du régime qu'il s'était donné, le rendant responsable du train fâcheux dont allaient à son gré les affaires publiques, frôlait tout le jour la pauvreté du monde et la secourait même sans y participer. Elle se dévouait pour elle-même, faisant l'aumône pour obtenir au jour de sa mort un coin de paradis. Sa bienfaisance n'était, avec un moyen d'exercer ici-bas son despotisme, que la rançon de son salut, et l'obole versée par sa richesse aux mains de l'indigence qu'une offrande propitiatoire, un « chèque qu'elle tirait sur le ciel ». Son âme janséniste lui persuadait d'ailleurs qu'elle était dans le bon chemin ; elle était fausse charitable à son insu.

C'était un bourdon égaré dans un essaim d'abeilles.

Ainsi faite, aussi anguleuse et sèche de cœur que de corps, la sœur du baron Pommeret se hâtait donc, par cet après-midi de soleil frêle et de grand vent, vers le presbytère de Saint-Aventin,

où le bureau de charité de la paroisse devait tenir, sous la présidence du nouveau curé, sa première séance de l'hiver.

L'opinion déjà avait couru la ville, de salon en salon, de suisse à bedeau et de vieille fille à vieille fille, que l'abbé Herluison, au contentement de quelques-uns, au scandale de certains, à l'indifférence du plus grand nombre, était un démocrate chrétien. M^{me} Pelourde, qui tenait de son frère le récit fidèle et indigné de la visite que le prêtre avait faite à l'hôtel des Trois-Ecus, au point qu'elle eût pu, presque mot à mot, en redire les propos, cherchait sur ces données quelle attitude le curé allait prendre à l'égard de ce qu'une nouvelle école appelait dédaigneusement « la vieille charité ». Sa curiosité, qui était très vive et même piquée au plus haut point, n'allait pas sans inquiétude. Redoutant d'arriver en retard et que le discours d'ouverture eût été dit, luttant contre le vent, sous la caresse du soleil pâle, elle se hâtait.

En passant dans la rue du Petit-Denier, que l'ombre grandissante et la lumière à son penchant coupaient en son milieu selon le fil, elle aperçut Dominique qui, ayant charbonné sur le mur d'une main appliquée cette inscription classique, dont l'attention fatiguée se détourne : « A bas la calotte ! » la faisait accompagner en guise de

variante d'une image grossière. La modestie de M^{me} Pelourde aussitôt s'alarma ; et soulignant d'un geste malheureux, après l'inscription malsonnante, le dessin ordurier, qu'elle eût mieux fait de ne point voir, elle courut au boiteux, le traitant de voyou, de drôle et de vaurien, à quoi l'autre opposa placidement les termes de c... bénit et de vieille chipie.

L'indignation de M^{me} Pelourde s'exaspéra ; une rougeur subite colora vivement ses pommettes osseuses, et elle se fût fâchée tout de bon, au risque de pécher par colère, si l'horloge de l'église, sonnant à ce moment les quatre quarts, puis les deux coups de l'heure, ne l'eût opportunément, par ce rappel de son retard, forcée à se contraindre.

Elle reprit donc, en bougonnant et plus penchée encore contre le vent dur et piquant qui soufflait, la route du presbytère ; et tout le long du chemin, pressée par le temps et mâchant sa rancune, elle marchait à présent dans un tumulte de pensées.

Quand elle arriva, l'abbé Herluison, s'étant fait présenter ces dames par le vicaire, les pria de s'asseoir. La réunion se tenait dans son cabinet de travail, autour d'un bureau d'acajou encombré de papiers, de livres et d'objets de piété, que dominait un Christ agonisant sous un rameau de

buis poudreux. Un petit feu clair jetait dans les intervalles de silence sa note grésillante ; et dehors, dans les grands ormes de la cour, où s'était réfugié vivement le chat de la voisine pour s'épargner d'expier sous le balai de Philomène le larcin d'une tranche de lard, grondait la voix du vent qui tourmentait les branches.

Le prêtre, avant d'ouvrir la séance, rangeait attentivement sous ses lunettes les notes du dossier. M^{lle} Rosempot, sentant l'hiver qui éveillait ses rhumatismes, se plaignait sans amertume auprès de son amie Nicotte de vieillir. Autour d'elle, une demi-douzaine de dames âgées leurs mains couvertes de mitaines croisées doigt contre doigt comme pour la prière, leurs bonnes figures honnêtes et placides encadrées par les brins de la capote, suivaient bien droites sur leurs chaises le vol calme de leur pensée d'un œil demi mort.

De ce temps M^{me} Pelourde, encore tout agitée et taquinée par sa mauvaise humeur, inspectait au galop du regard les meubles et les murs de la salle. Une pendule en marbre noir surmontée d'un Jésus couronné d'épines et s'affaissant sous une croix de bronze, des portraits en couleur de l'évêque et du pape encadrés dans trois brins de paille réunis à chaque angle par une faveur

un cœur tout jaillissant de rayons et de flammes peint en relief sur une plaque d'émail, une méchante gravure de foire représentant le Bon Pasteur chargé sur ses épaules d'une brebis blessée, des statues de saints badigeonnées de couleurs crues et reposant sur des tapis de laine chenillée, tout, jusqu'aux fauteuils de forme et d'étoffe vulgaires, lui donnait du prêtre, de ses sentiments, de ses goûts, de son âme une image commune. Et l'éloignement qu'elle avait pour l'abbé Herluisson ne faisait que s'accroître.

Ce dernier, ayant relevé sa tête ronde et posé ses besicles en travers du dossier, prononça d'une voix simple et d'un cœur débonnaire quelques paroles d'accueil. Après quoi, abordant le principal sujet de son discours, qui était la charité, il parla d'une âme ardente.

— Mesdames, dit-il, je salue en vous les ouvrières diligentes de la charité. Je salue les gardiennes des malades, les consolatrices des affligés, les visiteuses des pauvres. Gardant parmi la richesse l'esprit de pauvreté, vous êtes celles qui rapprochent les âmes ennemies, les forts qui soutiennent les faibles, les grands que la pitié penche vers les petits ; vous aidez à l'harmonie du monde ; vous êtes les Elues. Tout ce qui fleurit de joie, de douceur résignée, de force et de consolation

parmi la misère et l'épreuve, c'est à vous qu'on le doit. A l'exemple du Maître vous comblez le fossé du monde qui sépare ceux qui n'ont rien de ceux qui ont tout, de ceux qui peinent ceux qui jouissent. Et nul n'a mieux que vous de tâche sociale plus marquée, plus importante, ni plus noble, ni plus haute. La vieille charité, bras droit de la justice, dont on fait chaque jour le procès, vous la portez dans votre cœur ; par vous elle est toujours jeune et toujours plus vivante. Née du Christ, elle sera éternelle comme sa religion. Non seulement elle ne songe pas à mourir, malgré ceux qui l'enterrent ; mais elle se transforme et se multiplie, comme fait toute chose vraiment riche de sève. Qu'elle change ses méthodes pour les adapter aux besoins nouveaux de ce temps, il le faut ! Mais dans ce changement rien ne varie de son esprit ; son âme même, s'il est possible, n'est que meilleure de bonté, de pitié fraternelle, de tendresse inquiète et prévoyante. Ayant longtemps vécu en compagnie de la misère, elle la comprend, la connaît et la pénètre mieux ; son expérience lui apprend à se montrer plus ingénieuse, plus familière et plus prompte et plus vive. Combien de fois prévient-elle le mal qu'elle ne s'entendait naguère qu'à soulager ! « Rédemptrice du mal présent », elle rêve de devenir en même

temps « la rédemptrice du mal futur ». Et certains pourtant, intéressés à sa fin parce qu'elle est catholique, s'en vont la disant partout plus faible, inutile, mourante et délaissée !

M^{me} Pelourde, les lèvres pincées et l'esprit en défens, avait conservé durant tout ce discours une attitude correcte, muette et froide sur sa chaise. Les autres avaient écouté d'une âme déférente et douce et peu à peu conquise. M^{lle} Rosempot roulait des yeux approbateurs, cependant que son amie Nicotte, comme une chèvre qui, le regard heureux et somnolent, broute en balançant sa barbe, témoignait son opinion favorable d'un hochement de tête.

M^{me} Pelourde, s'attachant à suivre à présent sur les visages l'effet de ce discours, constatait avec un déplaisir visible les airs d'admiration dont ils étaient empreints. Elle ne pouvait se refuser de penser qu'il n'y eût en effet dans ce mélange singulier d'éloquence et de bonhomie, dans ce ton de conviction grave et de dignité familière, dont l'ecclésiastique avait parlé, un attrait séduisant, comme un irrésistible appel de l'âme à l'âme. Et de sentir qu'elle-même, malgré ses préventions, avait à s'en défendre l'affligeait encore plus.

— Ce prêtre, songeait-elle, exerce un charme dangereux.

Cependant M. Herluison, arrivant à la manière chrétienne dont la charité se devait pratiquer, insistait sur ce point que son élan ne se devait arrêter ni aux différences de politique ou de religion, ni aux mille sujets d'opinions qui divisent les hommes.

— Il est écrit, disait-il, qu'elle efface la multitude des péchés. Mais pour cela il la faut universelle, penchée sur tous les maux quels qu'ils soient, secourable et tendre à toutes les misères, n'ayant pour tous les malheureux qu'un même cœur, source intarissable et féconde de la pitié.

Et il citait l'exemple de saint Paul, lequel, se donnant tout à tous, ne voulait connaître, quand il faisait le bien, ni Juif, ni gentil, ni Grec, ni barbare; et celui de Jésus, qui accorda tant de fois sa miséricorde aux publicains et aux pécheurs du temps qu'il parcourait le pays de Judée.

M^{me} Pelourde se mordait les lèvres; le moment n'était pas venu de rompre le silence : sa colère mûrissait. Ses compagnes au contraire admiraient de toute leur âme : leurs bouches, leurs yeux, leurs visages pénétrés, tout en témoignait, jusqu'aux airs attentifs et recueillis qu'avaient pris tout à coup leurs capotes et leurs mitaines.

Après cet exposé de principes, l'abbé Herluison proposa d'inscrire sur la liste des pauvres secourus par le bureau de charité de la paroisse et qu'on allait rue par rue, nom par nom revoir et discuter, quelques familles peu catholiques certes, mais que leur misère rendait dignes d'intérêt. Et il cita les Mouche. Ce fut sur ce point que M^{me} Pelourde, laissant enfin son indignation éclater, s'écria :

— Secourir la famille Mouche, monsieur le Curé, alors que tout à l'heure encore en venant je voyais un des fils, Dominique, inscrire sur les murs les pires insultes au clergé ! L'argent des catholiques doit-il aller à de tels gens, qui sont nos ennemis ? Ce sont leurs votes qui nous valent toutes les lois scélérates que l'on fait contre nous. S'ils ont le front de demander, il n'est que de les envoyer à la caisse laïque de la mairie ou de la préfecture, qui n'est ouverte que pour eux.

Tout doucement, les mains jointes sur ses feuilles de notes, le prêtre, fort d'indulgence soupirante, laissa parler son cœur plein de bonté.

— Dominique, dit-il, est un malheureux coxalgique, auquel il faut beaucoup pardonner, car il souffre beaucoup, sans la consolation de notre foi et d'un cœur plus aigri. Doit-on lui tenir rigueur

d'offenser dans la personne de ses ministres un Dieu qu'il n'a jamais connu ?

M^{me} Pelourde riposta :

— Si l'enfant est innocent, les parents sont coupables.

— Oui et non, surtout non, fit le prêtre. Comme tant d'autres ils se sont laissé gagner par l'indifférence à force d'aller seuls, longtemps, sans être soutenus, sur le chemin de la misère. Brebis affamées, ils ont cru en la parole des mauvais bergers, qui seule allait à eux et prêchant la révolte promettait l'herbe fraîche. Sont-ce de grands coupables ?

L'approbation des conseillères continuait à se lire sur leurs personnes et sur leurs attitudes. Alors la présidente, ne recevant qu'une plus vive contrariété de la contradiction, prit un autre détour.

— Le bureau, objecta-t-elle, est déjà trop chargé. Inscrire un athée, c'est effacer un catholique. Le sentiment en ce cas, il me semble, nuirait à la justice.

Mais du même ton calme, qui cherchait à convaincre, le curé insista.

— Le bureau n'est pas riche et la paroisse est pauvre, je le sais. Nous aviserons aux moyens d'accroître nos ressources. En attendant, au risque

de réduire les parts, faisons-en une à tous ceux qui méritent. La femme Mouche a été une bonne chrétienne et elle peut être ramenée. Il y a un espoir certain de relèvement; il y a des âmes d'enfants à sauver : essayez !.. C'est d'ailleurs une malheureuse femme qui a besoin d'être prise en pitié. Son mari boit, son aîné est infirme. Refusez-lui, c'est le désespoir qui s'accroît. Aidez-la, même peu, c'est le courage qui revient.

M^{me} Pelourde n'osa plus affronter la discussion ; le regard boudeur, le visage froid et les lèvres serrées, elle s'enferma dans le silence par une condamnation qui fut surtout triste pour elle-même. Et la parole fut aux autres.

Ce fut M^{lle} Nicotte qui en profita la première ; elle n'en abusa point, mais prudente énonça simplement :

— On s'en rapporte à monsieur le Curé.

Sans plus de vigueur ni d'éclat, M^{lle} Rosempot discrètement intervint à son tour et avec une fidèle soumission :

— Monsieur le Curé, hasarda-t-elle, doit savoir.

Les autres dames du bureau pareillement dociles d'un signe de la tête approuvèrent aussi, et la présidente dut s'incliner, d'ailleurs sans bonne grâce, devant l'avis de son conseil.

D'autres demandes de pauvres furent exami-

nées, et le prêtre à propos de chacune d'elles fit passer dans le cœur de ces femmes dévouées le souffle d'une charité plus large et plus vivante que celle qu'on leur avait apprise. Il dit que le devoir de charité était grand, mais qu'il ne dispensait pas de celui de justice ; il dit qu'il ne fallait pas négliger les humbles incroyants, mineurs de l'esprit qui, ne connaissant pas Dieu, manquaient tant de quoi vivre ; que l'aumône qui se devait la première était l'aumône de bonté et d'amour fraternel ; il exalta le don du cœur au-dessus de tout autre ; il montra avec quelle mansuétude, quelle miséricorde, quelle douceur il fallait juger ceux qui souffrent et comment leurs souffrances toujours pénibles, souvent imméritées couvraient d'excuses leurs faiblesses ; il demanda si, ayant vécu de leur vie, passé par leurs épreuves, grandi loin de toute inspiration religieuse nous serions meilleurs qu'eux. Il enseigna doucement à M^{me} Pelourde qu'un catholique se devait à soi-même d'être meilleur que l'ennemi et que, de quelque côté qu'il vint, il convenait de se réjouir du bien qui allait aux pauvres. Il rappela qu'on ne devait pas laisser de semer par la crainte des oiseaux du ciel, mais bien, telle semence pouvant germer qu'on ne savait pas, jeter sans se laisser sa graine à tous les vents.

Ce large enseignement pénétrait peu à peu tout

les cœurs qui n'avaient que le désir du bien. M^{lle} Nicotte, M^{lle} Rosempot et leurs amies se sentaient portées vers les pauvres avec plus de douceur, de tendresse et d'amour. Leur charité s'émouvait. Elles pensaient :

— C'est vrai. Nous ne réfléchissons pas assez. C'est vite fait d'accuser. Nous condamnons sans pitié, que de fois même sur des apparences peu sûres. Il serait plus chrétien de défendre... C'est vrai : être chrétien c'est traiter tous les hommes avec le même cœur... C'est vrai que nous jugeons les temps avec trop de rigueur... C'est vrai qu'il n'y a jamais eu, à côté de tant de poussée vers le mal, tant d'élan vers le bien, à côté de tant de misère et d'épreuves tant d'opportunité de bien faire !...

Elles voyaient ainsi à mesure s'élargir l'horizon de leur vie catholique ; elles planaient au-dessus du misérable spectacle de désordre et de haine que leur donnaient les hommes, et elles s'apercevaient que la poussière qu'ils soulèvent et dont ils s'aveuglent eux-mêmes ne monte pas très haut. Surprises, elles saluaient en elles avec une joie grave l'éveil de cette conscience nouvelle.

Seule M^{mo} Pelourde gardait son cœur obstinément fermé à ce souffle de l'Evangile qui, à travers dix-neuf siècles d'histoire, de tempêtes et de

révolutions, lui arrivait plus vivifiant et jeune que jamais par la bouche d'un prêtre de la Séparation. Elle ne comprit pas ce que cela avait de grand, de divin, d'éternel. Elle ne songeait qu'à s'effrayer en voyant la paroisse livrée à un pasteur qui acceptait la République, et parlant aussi — car pour elle c'était tout un — la Révolution.

Quand elle sortit, la dernière, de la séance elle salua sèchement les petits groupes qui s'étaient déjà formés dans la cour du presbytère, et parmi lesquels à voix basse, à l'ombre des capotes penchées et mystérieuses, se jugeait sa défaite. Elle regagna sa maison plus vite encore qu'elle n'était venue, sans prendre garde aux exercices d'écriture que faisaient sur les murs les polissons des rues. Elle ne voyait rien ni personne ; elle allait, tête baissée, froissée dans son orgueil et frémissante de colère, reprochant intérieurement à Monseigneur d'avoir envoyé dans sa paroisse un prêtre comme cet Herluison. On avait voulu susciter une réaction ? Le peu de foi qui restait encore allait se perdre. Erreur de croire qu'en cédant au mal, qu'en plaçant là un prêtre démocrate, l'Eglise reprendrait son action. La vérité c'est qu'on allait gravement mécontenter les catholiques dans l'espoir chimérique de ramener des incroyants. Il ne serait plus temps quand on verrait la faute. Elle, du

moins, qui d'un œil clairvoyant discernait le danger, lutterait jusqu'au bout...

La séance avait duré longtemps. Déjà il était tard : le soir assombrissait l'étroit couloir des rues ; quelques nuées blanches sous l'aile plus active du vent se hâtaient vers le soleil en fuite, comme si, chassées par la nuit, elles couraient se coucher. De tous côtés montait le long bourdonnement de la ville en travail. Mais M^{me} Pelourde, inquiète du lendemain, mécontente du jour, n'entendait, attentive à ses songes, que le bourdonnement de son âme agitée.

Lorsque, rentrée chez elle, elle retrouva et regarda pour se calmer le sourire attendri des choses familières, deux pensées d'amertume lui vinrent, qu'elle formula tour à tour à mi-voix.

La première allait à l'abbé Herluison.

— On n'a pas toujours tort de dire que si la religion se perd c'est la faute des prêtres.

La seconde s'adressait entre autres à Dominique :

— Si l'on ne faisait de bien aux pauvres que par égard pour eux, comme la charité vous lassait !

Après quoi, satisfaite d'avoir exprimé son dégoût, elle se sentit soulagée dans sa rancune, ses craintes et son indignation.

IX

Marchand d'oublies

« Il sauve une vie chaque jour... C'est
l'acharnement du bien contre l'a-
charnement du mal. »

PAUL DESCHANEL

C'est, dans la grisaille de l'aube, un matin co-
tonneux de décembre : le jour a l'air d'une fumée
et pèse sur la vitre. Dans le brouillard gris sale
qui monte du canal et roule au fond des rues son
fleuve de vapeurs, on entend comme venant d'un
très loin et à demi perdue dans la nuit finissant
la cloche de Saint-Aventin qui sonne l'*Angelus*.
Le vent froid de minute en minute passe sur la
maison, et miaule comme un chat et court pour
s'échauffer : et l'on distingue à peine chaque fois
parmi son grondement sonore le tremblement de
l'*Angelus* rieur qu'il porte sur ses ailes...

Sept heures chez les Mouche : dans un coin
obscur de la chambre, le père, tout sommeillant
et encore à demi enivré de l'ivresse qu'il a prise
la veille, vêt son mauvais pantalon et son paletot
d'usine. C'est un jour de semaine... La mère, déjà

évee, silencieuse et triste, allume le fourneau. La lumière de la veilleuse, qu'on met près du lit de Minique, tremble sur son lac épuisé au fond d'une vieille tour de porcelaine et son balancement promène sans fatigue un rond clair au plafond. La nichée des petits, Laurent, Lucienne et Joseph, dort sous la même couverture comme une potée de souris dans un trou. Amandine, dans le lit de la mère, les yeux demi-fermés et le songe flottant, revit plus paresseusement des derniers moments d'une douceur qu'elle sait menacée : elle écoute l'horloge nonchalante qui marche à petits pas ; elle fait le tour de ses pensées. Son cœur est un jardin abandonné, tout parfumé d'amour : partout, dans tous les coins, plus odorante qu'une menthe poivrée, fleurit la même fleur. Elle songe au renouvelleur, qu'elle doit retrouver ce soir comme les autres soirs sous les tilleuls du cours, et qui l'aime — elle en est assurée — plus encore qu'elle ne l'aime. Elle revoit ses yeux noirs, plus luisants et plus doux que des mûres sauvages, son front haut, ses lèvres souriantes et hardies sous la moustache fine. Elle se répète ses mots de tendresse avec enchantement. Et sous la faveur du mirage son ame est rayonnante parmi le logis triste, si triste au froid d'hiver dans cette aube qui fume...

Minique dans son petit lit de fer est aussi éveillé,

et suit de son regard jaloux le père qui s'habille pour aller au travail. Avoir seize ans et être chargé aux autres ! Seize ans passés et n'avoir même pas dans son corps affaibli la force d'une femme !... C'est de cela que dans son mal et dans son esprit fier il souffre et il gémit le plus.

Le mugissement d'une sirène de son long cri d'angoisse a percé le brouillard : c'est l'usine Le Merchadour qui appelle ses ouvriers. Le père dans la crainte d'être en retard casse avant de partir une croûte au galop ; il y a encore de la rue du Petit-Denier à l'usine un bon bout de chemin, et ce matin le pavé est couvert de verglas. Victor pique l'un après l'autre les morceaux d'un quignon de pain sec au bout de son couteau et les avale en hâte.

— Attends donc, dit la mère ; il y a un peu de bouillon d'hier soir qui chauffe sur la lampe ; ça va être prêt ; ça te fera du chaud sur l'estomac.

— J'ai plus le temps, dit l'homme durement en mettant sa casquette. A tantôt.

En partant, c'est tout l'adieu qu'il laisse. Par la fenêtre, tant qu'il est dans la rue du Petit-Denier Catherine l'épie. Il va dans le matin morne, dont la vapeur l'enveloppe et le cache à moitié ; il noué sur sa bouche et sur ses oreilles son cache-nez de laine brune. Plus frileux sous l'ivresse qu

se dissipe, il grelotte. Va-t-il dans quelque cabaret entrer se réchauffer ? Il a passé sans détourner la tête devant l'assommoir du père Punch, dont le garçon retire les volets. Premier piège évité et la femme est contente. Mais elle compte par la pensée tous ceux qui restent au long de la route. Et elle tremblera, la pauvre Catherine, tant qu'elle n'aura pas entendu la sirène ordonner le travail...

C'est d'Amandine à présent que la mère s'inquiète : la petite en deux tours de mains, trois coups de peigne s'est coiffée avec un gros bouffant sur le front et un chignon en pointe par derrière. Elle a mis un tablier clair, qu'elle réservait autrefois pour le dimanche, une broche de perles fausses à son corsage, un ruban de velours au cou.

— Comme elle est coquette ! se dit Catherine. Et un proverbe irrévérencieux de chez elle lui vient à la mémoire : « Crête rouge pond bientôt. »

Mais elle chasse tout soupçon, se refusant à croire que sa fille puisse jamais faire mentir le sang honnête de la race. Elle lui sert le bol de bouillon que le père a dédaigné, et l'accompagnant jusqu'à la porte quand elle part :

— Roule-toi bien comme il faut dans ton fichu. Et fais attention ! dit-elle.

Attention à quoi ? Elle ne précise pas. Sa crainte

est dans le vague ; elle traduit cet obscur pressentiment du danger qu'a la poule qui glousse.

Cependant Minique réfléchit. Le rêve de bonheur pour lui — ce rêve si divers, qui est où chacun le place, qui naît de la vie même et plane au-dessus d'elle, irréel et léger, comme au-dessus d'un feu une couronne de fumée — serait de s'occuper, de prendre avec de l'âge un peu de force et un métier. Il jalouse ses frères, jeunes arbres pleins de vie malgré leur aspect frêle, que le vent n'a pu plier. Ah ! s'il était comme eux, lui qui est l'ainé, et qui depuis trois ou quatre ans a passé l'âge où l'on quitte l'école ! La famille serait plus heureuse et l'inquiétude serait moindre pour tous de ce père qui boit... Travailler !... Travailler !... Etre celui qui peine, qui se nourrit, qui gagne !... Souffrir mais pour un résultat, pour un espoir, pour une fin !...

Hélas ! avec cette volonté de soulever les monts, il ne se sent pas seulement la force de remuer un grain de sable. Son âme est disproportionnée à son corps : son corps est tout étroit et chétif ; son âme est gigantesque. Dans sa tête agitée les projets sur les projets s'échafaudent et s'écroulent. Et chaque fois plus triste il pleure sur leur chute.

Pourtant parmi tant de résolutions qui avortent aussitôt prises, il lui vient tout à coup ce matin

de inspiration qui semble née pour vivre. Les des Chose, un malheureux petit marchand d'oublies, est mort la semaine dernière, laissant une boîte à tourniquet et sa claquette à main. Marchand d'oublies !... Pourquoi, lui, Minique, ne le trait-il pas ?... Pour la caisse, il a l'épaule droite et goureuse si le rein gauche est faible ; quand on est fatigué d'ailleurs, on se repose. Pour la claquette, Dieu merci ! il a le poing solide... Marchand d'oublies, c'est sans apprentissage !... Marchand d'oublies ! Déjà il croit entendre la claquette tinter sous sa main frémissante son rire secoué et ses yeux : cla ! cla ! cla !... Déjà il sent la longue tige de fer blanc lui baller dans le dos et chanter sa queue-ringue, chaque fois qu'elle retombe et cogne sa béquille... Marchand d'oublies ! Il va fier dans les rues en lançant son appel ; il a sa caisse à moitié pleine et son gousset sonnant ; il suscite l'envie des gamins du quartier, qui hier n'avaient pour lui que du dédain. Il est le frère en gloire du marchand de coco, qui défile, son bidon à l'équilibre. Il est un roi très courtisé dans le royaume de la rue. Marchand d'oublies !... Plus il y songe, plus son rêve l'exalte...

Mais voici qu'il se fait un remuement de têtes sous le trou d'ombre où dormaient les souris : six petits yeux vifs, encore mal éveillés mais tout

clairs de jeunesse, se penchent hors des courtiis et cherchent la clarté.

— Allons, Joseph et Lucienne et Laurent, la mère. Il est l'heure.

La couverture se soulève : le lit fait le gros dos comme un chat qui s'étire. Lucienne d'un bond saute sur le plancher, cependant que ses frères engourdis de paresse, implorent le loisir « de masser leurs miettes ».

Bientôt ils se lèvent à leur tour, grelottant car il fait froid, le fourneau ne chauffe pas encore et ils étaient l'un contre l'autre si tièdement blottis ! Puis à peine habillés ils reprennent le chaud avec leurs jabotages. On est au mercredi tout le jour c'est école, et leçon de grammaire et leçon de calcul ; la pensée du jeudi par bonheur ôte toute tristesse.

A peine ont-ils avalé leur petit déjeuner, qu'ils font une sortie bruyante en secouant dans les sacs leurs plumiers ; on les entend encore un instant dans l'escalier, dans le couloir, dans la rue où leurs souliers glissant sur le ruisseau glissent et mènent en le rayant comme un bruit de varlopes. Puis la maison reprend son calme ; on dirait qu'elle sommeille dans le jour clignotant, la coiffe de sa perruche vers et la tête penchée. Et le fourneau qui tir

l'horloge qui bat poursuivent au milieu du silence des choses leur éternel duo.

La mère va et vient, troublant à peine cette paix d'un léger bruit de pas. Minique dans son coin suit sa méditation. Son cœur gonflé d'espoir lui choque la poitrine ; et la nuit de ses yeux s'éclaire par instants d'une lueur d'étoile.

Sitôt que la Chosette rentre de sa course aux chiffons, Minique est là qui lui demande la boîte et la claquette. Chosette les lui montre et tous deux s'attendrissent. La boîte est peinte à neuf, longue et haute comme un tambourin. Parmi des roses en couronne et des feuilles de chêne, son ventre porte glorieusement cette inscription gaillarde : « Vive le plaisir ! » ; un balustre de cuivre à pommes dorées surmonte son couvercle, limitant l'enceinte où se promène en agaçant, espiègle, les barreaux l'aiguille d'une roue que guide la fortune. La claquette a deux poignées de fer qui tapent d'un côté et d'autre une planchette de bois dur. Tout autour flotte le souvenir du petit disparu, et ce souvenir mouille les yeux de la Chosette...

Lorsque, sur les deux heures, Minique accourt tout équipé, caisse en sautoir, claquette en main, je vous donne à penser si mère Mouche est surprise. Elle ne peut s'empêcher de juger cela fou et

même de le dire. Mais tout de suite elle sent que Dominique, contrarié dans sa joie et dans sa décision, est près de la colère. Et sa sage raison poussée par son amour, le cède à la folie. Et il part, le boiteux, la boîte-tambourin heurtant à chaque coup d'épaule sa bosse et sa béquille, la claquette claquant à chaque pas cloché. Deux femmes très émues le regardent partir : la mère et la Chosette. Mais lui ne pleure pas comme elles ; lui va sans crainte, comme ivre et la tête perdue : il marche vers la vie !...

Le soleil de midi avait enfin percé. Un souffle de tiédeur passait par intervalles, qui animait l'air engourdi. Et la journée laborieuse et chagrine, qui avait filé tout le matin sur le fuseau du vent sa quenouille de brumes, se reposait avant de fuir, lasse et calme dans la douceur...

Le même soir, à l'heure où le soleil tombait, drapant tout le couchant de son manteau de pourpre, lorsque la première ombre errante de la nuit glissait dans l'air plus froid ses tons de nacre bleue, l'abbé Herluison sortait de son église en lisant son bréviaire. En traversant la place, il releva la tête pour dire le *pater* et saluer le soir. Et c'est alors qu'il aperçut, écroulée sur un banc, gémissante et navrante, la forme d'un enfant en un triste équi-

page. Il s'approcha : une boîte en étui bosselée de partout pendait au bout d'une bricole ; le tourniquet fixé sur son couvercle ne rasait plus de son aiguille le balustre en tournant et ne caquettait plus ; la claquette gisait à terre parmi une poudre d'oublies. A côté, sur le banc, les deux poings sur l'appui de cuir de sa béquille, la tête sur ses poings, Dominique pleurait, et les sanglots pressés qui l'étouffaient secouaient en passant la bosse de son dos. Pauvre vendeur d'oublies ! Lui, le fier, il affichait sa douleur sans vergogne devant tous les passants ! Lui, le délicat, le chétif, que le plus léger froid faisait trembler de fièvre, il ne prenait garde ni au vent qui se levait avec la nuit pour balayer la place — un vent du Nord tout sec et si rempli d'aigreur ! — ni au contact glacé de la pierre, sur laquelle, accablé, il s'était laissé choir !...

Il pleurait...

Et le vent faisait rire par saccades et d'un rire ironique une clochette mal pendue dans un jardin voisin...

Il ne sentait rien, ni le vent, ni le froid, ni l'indifférence ou le rire des choses. Il n'y avait pour lui d'existant, de vivant que la déception profonde qui l'anéantissait, que le désespoir sans recours qui grondait dans son cœur ; il n'entendait qu'une voix qui bourdonnait à son oreille, et cette voix

sans pitié lui jetait sans répit l'écho poignant de sa détresse :

— Pauvre estropié, lui disait-elle, que peux-tu faire?... Même vendeur d'oublies, c'est illusion pour toi!... Tu vois bien ; tu es si pauvre!... tu n'es bon qu'à souffrir ! Pour vivre il te faudrait mendier. A quoi bon vivre ?...

Et Dominique se sentait envahi d'une angoisse affreuse et d'un désir de mort. Et l'épouvante le glaçait...

Mais voici qu'une autre voix, si consolante et douce, se mêle peu à peu ainsi qu'un chant de cloches à ce bourdonnement du désespoir. Minique l'entend sans relever la tête et l'écoute, étonné. Elle dit ou à peu près, car on ne sait si le cœur ne s'y mêle ou l'extase ou le songe :

— Que fais-tu là, petit?... Je t'écoute pleurer et tout mon cœur tressaille. Ta douleur est la mienne : qu'as-tu?... Je reconnais la boîte aux plaisirs qu'avait le petit Chose ; tu l'as prise à ton tour ; pourquoi?... Je le devine. Je la vois abîmée ; tous tes cornets d'oublies sont là réduits en miettes et tous tes sous épars... Les polissons du cours ont abusé de ta faiblesse... Oh ! je devine aussi ! Va, ne m'explique pas ; ça te ferait du mal et je comprends si bien !... Mais tout est peu de chose ; console-toi : un forgeron voisin réparera

ta boîte, et j'ai des sous pour te donner... Que pleures-tu ? Ta joie, ta vie et ta jeunesse ? mais me voilà. J'approche, et j'ai la joie vivante, et je t'apporte la jeunesse et la vie éternelles !... Ton âme est pauvre et n'a pas de quoi vivre ?... Mais moi je porte dans la mienne de quoi te l'enrichir. Et tu le sais ; déjà ne te l'ai-je point dit ?... Ecoute : il est quelqu'un qui est le Maître et qui m'envoie vers toi. Et plus tu seras triste, faible et abandonné, et plus il sera fort, plus il me dira de t'aimer... Ah ! si de l'ombre où tu plonges tu pouvais voir cette lumière, comme ta vie serait changée !..

Ces paroles font dans le soir une musique d'aïles et portent avec elles dans le pauvre cœur meurtri où elles vont se poser une douceur apaisante et divine. Minique les reçoit avec une soumission mêlée d'enchantement : il a dans sa détresse un tel besoin éperdu de soutien qu'il suivrait n'importe quel fantôme et qu'il accepterait tous les espoirs. Il relève la tête et reconnaît à côté de lui le curé sans surprise. Et le curé l'exhorte de nouveau. Il lui promet de l'amener au patronage, de lui faire apprendre un métier productif et facile, de soulager au dispensaire sa misère physique, de relever, en l'instruisant des récompenses qu'elle prépare, sa misère morale. Et devant ce langage de l'amour fraternel, dans l'âme

désespérée de Minique peu à peu l'espérance remonte.

— Lève-toi, dit cette fois le prêtre ; sèche tes yeux et reprends la béquille : et si tu es fatigué, appuie-toi sur mon bras.

Et empoignant par la bricole la boîte aux plaisirs d'une main, de l'autre la claquette, il escorte le petit jusqu'à la boutique du forgeron prochain, dont on entend sous le marteau chanter l'enclume.

La boîte redressée, le curé tend à Minique avant de le quitter une pièce d'argent, disant :

— Voilà le désastre d'aujourd'hui réparé. Pour demain nous verrons. Aie confiance.

L'infirmes n'a pas un mot pour remercier ; mais saisissant les deux mains du curé dans les siennes, brusquement, dans un geste instinctif, il y pose ses lèvres. Il est incliné : le curé le bénit. Puis, tandis que les cloches de Saint-Aventin secouent leur angelus en pluie de sons perlés, Minique s'en va ragaillardi, le pas plus sauté que cloché, comme si le vent du Nord qui souffle enflait sa bosse et le portait.

X

Une éclaircie avant l'orage

«... Une croyance, c'est-à-dire
une santé morale. »

MAURICE BARRÈS

Déjà l'hiver était passé : les nuées pleureuses du printemps floconnaient dans le ciel d'avril et le rendaient boudeur ; les randons de pluie succédant tout le jour aux randons du soleil lavaient les horizons, les rendaient plus brillants, plus nacrés, plus limpides.

Depuis l'entrée du curé Herluison dans la vie des Mouche, les choses allaient mieux : chaque jeudi, chaque dimanche Laurent, Joseph et Dominique se rendaient au patronage, et comme chaque séance était une fête, les autres jours de la semaine coulaient eux-mêmes plus facilement dans une joie d'attente et de souvenir. Les deux petits jouaient de préférence aux jeux qui exigeaient le grand air, l'espace et le mouvement ; les exercices de gymnastique auxquels ils se livraient sous la surveillance de l'abbé Fleurot contribuaient de

même à donner plus de vigueur à leurs muscles, un soupçon de rose à leurs joues flétries.

« Ils sont frais et vifs comme des gardons », disait le père. Et comme la santé pour le peuple est une fortune, cela faisait qu'en dépit de son horreur pour les curés il supportait, tout en maugréant, que ses enfants aillent à la « catholique ».

Le vicaire organisait quand il faisait beau de longues promenades à la campagne, et les petits Mouche ces jours-là sentaient avec gaité bouillonner dans leurs veines le sang rustique de leur race ; leurs âmes de paysans s'éveillaient, frissonnaient, goûtaient avidement leur joie d'émigrés de la terre. Ils aimaient par-dessus tout la forêt de printemps fleurie de jonchées claires : la fumée des lointains, dont la mollesse bleue baignait à l'infini la douceur verte des futaies, la fumée d'un gris sale des meules allumées, la fumée blanche des rosées dans les ravins, le peuple des ouvriers, bûcherons, sabotiers, charbonniers, qui travaillaient aux ventes, calmes d'allure et d'âme dans la paix forestière, la parole du vent portée de feuille en feuille, le son de corne du vacher bondissant par échos, la majesté du garde, porteur, avec la plaque et le képi, d'autorité publique, tant de choses nouvelles pour eux frappaient leurs yeux d'enfants, versaient dans leurs cœurs jeunes et si vite enivrés du soleil

pour huit jours. Ou bien c'étaient de longues flâneries au bord de la rivière : le vent frisait l'eau des dormants, que les martins-pêcheurs égratignaient de l'aile ; la lumière jouait sur l'eau vive et coureuse ; des chiens parfois, le fouet tendu, la pointe du museau flairant la terre humide, quêttaient dans les roseaux ; des pêcheurs soulevaient dans des carrelets ruisselants des poissons prisonniers qui jetaient des éclairs par toutes leurs écailles. Une fois même, surpris par l'orage, on avait dû se réfugier dans une ferme et on avait goûté sur des tartines de pain bis du joli miel fondu.

Quel imprévu, quel horizon, quelle lumière tout cela mettait dans la vie épuisante et monotone de ces enfants de ville ! Ils faisaient chaque fois tant de connaissances nouvelles avec les bêtes des bois, avec les fleurs des prés, avec la vie des champs ! Leur notion du monde, tout étroite, s'élargissait, s'étendait à mesure. Déjà Laurent déclarait qu'il voulait être laboureur pour mener à la charrue, bien droit ou onduleusement selon la ligne des labours, des percherons couplés. Joseph au contraire, conquis par la douceur des bois, comptait se faire bûcheron.

Ils rapportaient ainsi dans le pauvre logis des visions vertes de prés fourrés, de champs vêtus du velours des blés jeunes, de bois émus par le

printemps. Jamais mois d'avril n'avait eu pour eux un aussi singulier ni aussi vif enchantement : ils vivaient vraiment d'une vie nouvelle, et leurs cœurs, régénérés par les exemples qu'ils avaient sous les yeux et les leçons qu'ils entendaient, assagis et disciplinés par l'atmosphère honnête et calme du patronage, étaient tout transformés.

Quelqu'un de bien changé aussi, quelqu'un de tout transfiguré, c'était Minique. Le patronage offrait pour lui, plus que l'attrait des exercices du jeu, l'attrait d'un cours professionnel. En fondant en effet cette œuvre de jeunesse, l'abbé Herluison n'avait eu garde d'en faire seulement « un endroit où l'on est bien gardé contre le mal » ; il avait eu la prétention d'y créer un milieu où les enfants seraient « rigoureusement exercés pour le bien ». Les grands, apprentis habiles et déjà formés, enseigneraient leur métier aux petits ; et les patronnés de la veille devenaient à leur tour les patronneurs du lendemain. Ainsi s'ouvrait un perpétuel tournoi de dévouement, de charité, de généreuse initiative et d'aide mutuelle, qui profitait à tous, professeurs et élèves. Le patronage de la rue du Huchoir était donc une sorte d'école d'action sociale. Et l'abbé Herluison, quand il en faisait le tour, éprouvait la volupté du jardinier qui dans le soir et sous la pluie de l'eau qu'il verse respire

l'odorante vapeur des fleurs de son jardin. Parfum de vie noble, de vie douce, heureuse et fécondante, de vie épanouie dans l'amour du prochain et la force de croire, c'était bien le parfum qu'exhalait sous l'aspect d'une maison de jeux cette œuvre de jeunesse.

Dominique, dans cette atmosphère si différente de celle où il avait vécu, s'était peu à peu comme senti renaître. Aller au patronage était pour lui à présent, autant que pour Joseph, autant que pour Laurent, la joie de la semaine. Le prêtre, comme il l'avait promis, lui avait trouvé un métier facile, à l'apprentissage duquel il se donnait de tout son cœur : savetier !... Eh ! oui, savetier, rude tapeur de semelles, à qui suffit, avec un bon poignet capable de mener tout le jour la danse du marteau, une main agile à pousser l'alène et à lancer dans le tunnel ouvert le bout de fil poissé... Savetier !... c'est-à-dire une boutique au rez-de-chaussée, basse, humide, encombrée de chaussures qui sentent le vieux cuir ; ou bien quelque méchante bicoque de planches en plein vent, avec, le soir, une lampe éborgnée jetant sous l'éteignoir de l'abat-jour sa lumière fumeuse. Savetier !... C'est tout cela sans doute, un métier de demi-misère, surtout aujourd'hui, avec ces chaussures de pacotille, dont les empeignes ont peine à tenir leur deuxième

semelle. Mais tout de même savetier, tant mal que bien, ça fait vivre son homme, l'occupe et le distrait. Ce n'est pas exigeant, absorbant ni pénible ; c'est même un métier gai : tous les savetiers chantent.

Il sera donc savetier, le petit estropié. Deux fois la semaine depuis quelques mois il fait à l'œuvre son apprentissage. Un bossu passé maître lui enseigne l'art de détacher les empeignes, de battre et de couper, de piquer et de coudre le cuir. L'usage du marteau et du tire-point lui est déjà très familier ; toute la semaine il approfondit chez lui la science du métier qu'il a apprise au cours ; l'abbé Herluison lui a payé les outils nécessaires, la tablette, la poix, la forme de fer pour monter les chaussures, un gros rouleau de cuir, l'alène et le marteau ; et Minique songe déjà à mettre à la porte en manière d'enseigne une énorme botte à revers taillée dans un carton. En attendant que la pratique vienne, il lui suffit d'ailleurs de la confiance de la famille Mouche.

La maison du même coup s'est égayée : la joie de Minique du matin au soir y rayonne, et elle tient, cette joie, si chaud, si chaud au cœur de la maman ! On n'entend plus que le petit marteau à forme d'arc, à manche court et à tête carrée, qui danse comme un fou. Pan, pan, pan !... Et pan,

pan, pan !... Et pan, et pan !... Les coups pleuvent, donnés du meilleur cœur sans être marchandés : En veux-tu cuir ? En voici ! En veux-tu clou ? En voilà !... Le cuir doit être souple ; les clous doivent tenir. En même temps il s'égosille comme un sansonnet en cage et sa chanson, selon la jolie tradition du métier, active et mène à tout instant la ronde du marteau. Si bien que du second au rez-de-chaussée, de l'appartement des Mouche à celui des Picard, de Minique le coxalgique à Zélie la chante-toujours, les chansons se répondent.

Dans cette halte, parmi cette éclaircie, voici que tout le monde se repose. Lucienne suit les cours de son école ménagère avec un orgueil amusé de fillette jouant à la maman. Amandine se laisse bercer au chant de l'amour qui lui gonfle le cœur. Et toute cette joie enchante par reflet l'âme et les yeux de Catherine. En même temps, un peu plus haute, un peu plus vive chaque jour, une lumière se hasarde dans la maison, cette lumière que regrettait et appelait à sa première visite le curé Herluison, cette lumière qui partout où elle brille, même dans la pire misère, conserve de la résignation, de l'espoir, du courage : la foi !

Il n'est que l'haleine empestée de l'ivrogne qui vienne troubler presque chaque soir, autour de la lampe laborieuse et tranquille, cette atmosphère

de douceur. Ainsi aujourd'hui, un des derniers soirs d'avril, à six heures, voici le tableau chez les Mouche. Lucienne et la mère, l'une en face de l'autre dans l'embrasure de la grande fenêtre, tirent agilement dans le jour qui décroît leurs deux aiguilles en mesure, promenant sans relâche dans le gris lumineux qui tombe des vitres deux traînées de fil blanc : elles bâtissent un tablier que la petite a rapporté tout coupé de son école ménagère ; l'étoffe crie, froissée, entre leurs mains rapides.

Non loin d'elles, Minique, assis sur une chaise, roule son fil de ligneul dans la poix sur son tablier de cuir, ou perce une semelle avec l'alène, et puis y pique un clou, et chante et tape comme un sourd.

Joseph et Laurent repassant leur leçon de catéchisme répètent avec une application attentive et monotone les réponses aux demandes concernant la sainte Trinité et annoncent sans se lasser.

— Un Dieu en trois personnes, en trois personnes... le Père, le Fils et le Saint-Esprit... le Père, le Fils et le Saint-Esprit...

Combien différent ce tableau de celui qu'on voyait chez les Mouche il y a quelques mois ! La maison, les visages ont changé comme le temps et comme la saison, parce que les âmes sont tout

autres. Il y a dans l'air du dedans comme dans l'atmosphère du dehors, dans la chambre plus claire comme sous le ciel plus bleu, dans les cœurs plus actifs comme dans le soleil moins engourdi quelque chose d'éveillé, de joyeux.

On sait que le printemps, distrait par sa jeunesse, épris de rire et de folie, entre peu d'ordinaire dans les pauvres maisons par crainte de charger son aile de tristesse. Il vient jusqu'à la porte, pique en se dépêchant quelques fleurs aux branches de géraniums, le long de la tige des balsamines en pot qui égaient les fenêtres, jette en hâte à travers une vitre cassée quelques bouffées d'haléine tiède, lance discrètement un regard de soleil, regard d'amour prompt à s'effaroucher, mais jamais ne se risque longtemps dans ces tristes logis avec ses beaux habits de fête et son cœur battant neuf et ses yeux de temps clair : il s'y sent dépaysé et s'y ennuit très vite. Alors il passe et les pauvres, dont sa présence eût paré la misère, avec des regards de reproche et d'envie, le regardent passer.

C'était ainsi autrefois chez les Mouche. Cette année voici, dirait-on, le printemps devenu plus aimable et plus audacieux. Il semble qu'il se hasarde davantage ; il s'approche ; il fait des avances, et le soleil, qui est sa manière de sourire, glissant

sur le toit du voisin, vient se montrer espièglement à la fenêtre. Ouvre-t-on la croisée ? Ecarte-t-on un peu le volet demi-clos ? Vlan, d'un coup d'aile, silencieux et pimpant, il entre ; ses clartés avec une vivacité d'oiseau se posent un peu partout ; il met des jeux de lumière et d'ombre dans les yeux des enfants ; il enivre jusqu'à le perdre un cœur de jeune fille ; pour tous, jusque pour l'estropié, il a une caresse.

Ces moments qui se prolongent dans le crépuscule, intimes et délicieux, sont malheureusement interrompus le plus souvent dès que la nuit se ferme et que le père rentre. Ce soir encore Victor en sortant de l'usine a bu trois « saintes aïes » ; il n'est pas ivre à tituber ; il n'a ni les jambes tremblantes, ni la raison étourdie de vapeurs ; mais ses nerfs sont irrités, ses yeux flous et méchants, et les idées sont agitées dans sa tête fumeuse. Il ressent dans ses veines comme un bouillonnement ; une envie de crier, de gifler, de cogner le démange : toute occasion lui sera bonne.

D'abord — une fois de plus après tant d'autres — il grogne la mère parce que ses gosses vont à la boîte du curé et que des camarades lui en ont fait le reproche. Il déclare pour la centième fois que ça cessera, bon Dieu de bon Dieu ! ou que lui, Victor Mouche, veut y perdre son nom :

— Si c'est pas une honte, s'écrie-t-il, de confier ses enfants à des calotins, quand tout le monde leur crache à la figure et que personne n'en veut plus !

Ah ! on le lui avait caché les premiers temps ; mais il a bien fini par le savoir. Parbleu ! les autres de l'usine ont appris ça ; alors vous pensez s'ils se sont f... de lui. Jusqu'alors il a eu beau dire ; les gosses, menacés de ne plus aller à la catholique, ont chigné. Naturellement ! Ça s'y connaît, ces sales Jésuites, pour agripper son monde... Les petits tout le jour ne parlent plus que de leur bon Dieu de curé ; faut croire tout de même qu'il s'entend à les amuser, celui-là, dans sa boîte. Mon père Mouche trop faible jusqu'alors a cédé ; mais à cette heure n, i, ni, c'est fini, mes petits. Vous pouvez vous récrier cette fois ; ah ! il se laissera plus attendrir, le vieux ! Pas plus tard que ce soir, tenez, qu'il a été engueulé à cause de ça au comité de la grève !

Au comité de la grève ?... Il a dit au comité de la grève ?... Oh ! comme tout à coup mère Mouche qui écoutait, distraite, un monologue si souvent entendu, tend une oreille inquiète !... Au comité de la grève ?... Quelle menace terrible ils envoient, ces quelques pauvres mots !... La grève ?... Serait-ce donc possible ? Une grève ?...

— Tu dis, Victor ?... Que dis-tu donc ?

La grève !... L'imagination de Catherine aussitôt se représente toutes les choses affreuses qu'il évoque, ce mot !

— Tu as parlé de grève ?

Elle a bondi jusqu'à lui et là, tout près, face à face, de ses lèvres tremblantes et de ses yeux angoissés elle l'interroge, elle insiste, elle le presse.

— Allons explique... explique-moi !...

Mais lui, calmé tout à coup, s'amuse de cette voix anxieuse et frémissante. Il regarde sa femme avec des yeux ronds :

— La grève ? Eh bien ! oui, ça mijote, et puis après ?

Et tandis qu'elle éclate en sanglots, désespérée, disant et redisant :

— Ah ! il ne manquait plus que cela !... Pour une fois qu'on espérait être sauvé !...

Lui continue à rire de son rire stupide d'ivrogne.

La grève ! c'est-à-dire plus de pain à la maison, la marmaille qui crie, la misère plus âpre et plus pressante, les créanciers plus durs et qui montrent les dents, ça lui est indifférent tout cela. Il le voit à travers la brume de soleil, dont tout à l'heure la maison du peuple l'entourait l'orateur : pour

lui la grève c'est le tumulte dans la rue, c'est l'*Internationale* claquant ses ailes à l'essor derrière le drapeau rouge, c'est l'occasion tant désirée, tant promise surtout, d'insulter le bourgeois !... La grève ! Ce sont les meetings où l'on hurle, où l'on conspue, où l'on se cogne, où l'on se monte. Du moins ça soulage le cœur, quand on souffre, de crier sa misère et de vomir sa haine !... C'est la frayeur qu'on donne aux possédants ; c'est la revanche des claques-misère toujours courbés et qui se dressent ; c'est le peuple maître du moment qui parle de sa voix souveraine ; c'est l'espoir d'un peu plus de salaire et d'un peu moins de peine ; dans l'avenir qui se prépare c'est le beau soleil d'égalité qui luit. La grève !... Manœuvres de l'armée ouvrière, prélude de la Révolution, répétition en tout petit et à blanc de la grande échauffourée du grand Soir !... La grève !... Il fallait entendre comme un agitateur arrivé de Paris savait la chanter tout à l'heure ! « Grève à mort ! criait-il. Grève à outrance ! » Et tous les ouvriers de l'usine Le Merchadour applaudissaient avec un infernal tapage à l'énergie de ces résolutions ; et Mouche était du nombre, et Mouche comme les autres, avec la même ingratitude et une égale lâcheté, a voté la motion proposée qui rend la grève inévitable.

Trois verres de vitriol, quelques paroles éclat-

lantes, et en voilà assez pour s'assurer par son excitation le vote favorable d'une salle en délire. A tout cela un seul homme a suffi, un meneur !...

Car au fond tous les autres ressemblent au père Mouche, qui soudain devant les reproches de sa femme se sent dégrisé du narcotique des paroles et se juge lui-même aux lucurs d'un remords tardif qui s'éveille. Pourquoi a-t-il voté la grève et de quoi se plaint-il ?... Il a beau être ivrogne, grossier dans son langage quand il a bu et brutal dans ses gestes ; au fond, lorsqu'on le prend à jeun, le père Mouche n'est pas un mauvais homme. Il a le cœur sensible et bien des fois il s'est reproché de faire souffrir Catherine ; bien des fois il s'est attendri en entendant gémir « le mouche-ron », ainsi qu'il nomme Dominique. Aussi bien quand il songe qu'il a voté la grève, le sentiment de son infamie lui pèse. M. Le Merchadour refuse de se séparer d'un contremaître dont les ouvriers demandent le renvoi : c'est son droit ; il peut bien après tout exiger d'être maître chez lui. Ce contremaître au surplus n'est coupable que d'avoir mis à la porte un mauvais apprenti. Et voilà surtout où l'injustice éclate.

D'ailleurs — et Mouche le sait bien — cette raison n'est qu'un prétexte. La vérité... eh bien ! oui la vérité, c'est que la Confédération générale

du Travail fomenté cette grève. Avec un patron comme M. Le Merchadour, qui dépense annuellement trente ou quarante mille francs en faveur de ses ouvriers, pour créer des jardins et des cités à leur profit, pour leur constituer une caisse de retraites, pour fonder des ruches à bon marché, cela semblait une gageure. Et pourtant après moins de six mois de patience, de surveillance, de pression et d'efforts, pour si impossible que cela, parût, c'est tout près d'aboutir. M. Le Merchadour-usinier est à la veille d'expier l'audace et la témérité de M. Le Merchadour-député, lequel proposa un jour à la Chambre, à la suite d'un de ces incidents scandaleux dont il est à tout instant le théâtre, la fermeture de cet asile quasi-légal et reconnu de la Révolution. Et M. Le Merchadour peut déjà se rendre compte de l'habileté avec laquelle ces « militants » de la C. G. T. savent exercer leur talent d'agitateurs professionnels pour discipliner la force ouvrière, jeter dans les masses toutes sortes de ferments de haine contre leurs « exploités » et lever des recrues pour leurs milices incendiaires. Il peut voir combien il est sage, quand le peuple n'a aucune morale ou n'a plus qu'une morale sans soutien, dépourvue de sanction et d'effet, de compter sur la reconnaissance dans la philanthropie. Les sacrifices

que consent l'usinier ne sont plus dès lors, comme l'a d'ailleurs déclaré l'orateur aux applaudissements de tous, qu'une restitution et même une restitution modeste des bénéfices qu'il vole chaque jour à ses malheureux bonnetiers, dont le travail les lui procure. Et c'en est fait dans le cœur de l'ouvrier de tous bons sentiments.

Sans doute, à présent que s'est dissipée avec la poussière des mots la fumée des discours, Mouche commence à s'apercevoir de son ingratitude et la regrette ; et combien d'autres avec lui ! Mais il est trop tard : le vote est émis ; la décision est prise et Catherine peut pleurer...

XI

La tempête

« Nuit sans étoile : le grillon
chante tout de même. »

GASTON DESCHAMPS

Tant que Catherine pleure d'ailleurs elle n'épuisera pas, des semaines durant, toute la tristesse que ce retour imprévu de la misère fait entrer dans son cœur.

La grève fut déclarée en effet ; et la petite lumière tranquille, lumière d'espoir et de paix, qui d'un sourire hésitant, si tendre et si fragile, pour la première fois depuis si longtemps éclairait la maison, fut bien près de s'éteindre.

Les premiers jours, une folie d'enthousiasme souffla parmi cette populace ouvrière, si sage la veille et aujourd'hui exaltée et mise hors d'elle-même par les mauvais discours. On promenait le drapeau rouge en chantant ; on hurlait dans la rue entre deux couplets de l'*Internationale* sa haine des bourgeois ; on conspuait jusque sous les fenêtres de son hôtel ce patron exploiteur, qui

continuait à loger dans ses maisons ouvrières tous ces hommes qui l'insultaient. On applaudissait avec frénésie dans les meetings en plein air les tirades incendiaires des pires frères prêcheurs de la Révolution. Tous ces ilotes ivres s'étourdissaient de bruit, de paroles, de gestes, d'espoirs et de promesses.

Cela faisait diversion à la monotonie des jours c'était au milieu du travail une halte agitée. Le matin on n'était plus éveillé au mugissement lugubre de la sirène ; et il semblait que la semaine n'eût que des dimanches. Le comité de la grève, riche en subsides, donnait largement des secours ; les femmes n'avaient qu'à se présenter régulièrement aux distributions journalières de viande, de légumes et de pain. La Confédération générale du Travail, dont cette grève était une œuvre de reprise et de haine, la soutenait de l'abondance de ses fonds. Il semblait qu'on n'eût qu'à attendre et à se laisser vivre.

Seules les femmes, qui restaient en dehors de l'excitation du tumulte et de la griserie de la bataille, les vraies ménagères comme mère Mouche qui ne faisaient pas, en mêlant leurs chants à ceux des hommes, escorte au drapeau rouge, n'avaient aucune illusion sur l'issue de la partie. Catherine en particulier avec son caractère inquiet et so-

esprit chagrin s'exagérait plutôt les conséquences funestes de cette grève et la menace des représailles. Combien cet état de choses durerait-il ? Déçu dans son amour du peuple, indigné d'être aussi lâchement abandonné par tous et si mal récompensé de ses bontés, il était à prévoir que M. Le Merchadour ne voudrait pas se rendre. La masse ouvrière de son côté, remuée sans cesse par le vent des discours, semblait agitée pour longtemps. Si bien que cette situation troublée paraissait sans issue.

Pour ceux qui avaient conservé un peu de raison au milieu de cette crise générale de folie, ces inquiétudes d'avenir attristaient singulièrement toute la gaieté que le retour de mai apportait à la terre. De petits nuages aux bords dorés de lumière sous le souffle du printemps passaient dans le ciel bleu en blanches caravelles. Et dans les soirs plus longs le vent plus chaud traînait jusque dans l'atmosphère lourde et orageuse des faubourgs les senteurs nouvelles des fleurs déjà écloses, de l'herbe jeune, des terres remuées, des forêts en émoi. Mais ce sourire universel de la nature, du ciel, de la saison n'allait pas jusqu'au cœur des femmes qui souffraient, et les clameurs sauvages, les cris de mort jetés par la foule en délire devant la porte de l'usine ou dans les rues, derrière le chiffon

sanglant du drapeau de l'émeute, éclataient avec une impression plus lugubre et poignante dans cette fête du temps clair.

Au milieu de ce désœuvrement les occasions de s'enivrer devenaient plus nombreuses ; et l'attente du mari mettait une angoisse augmentée dans la douceur des soirs. Les trois « saintes anis » du père Mouche depuis le commencement de la grève avaient au moins doublé. L'exaltation révolutionnaire de propos entendus, l'agitation bruyante et nerveuse qui régnait dans la ville, cette espèce de fermentation malsaine qui débordait de la maison du peuple, toute cette vapeur de colère, de haine et d'envie, dont s'entoure une grève et que Victor respirait tout le jour, aggravaient encore sous l'effet de l'absinthe la fureur de ses emportements. La vieille maison paisible, silencieuse et recueillie sous sa coiffe penchante, à la tombée du soir, quand le père rentrait devenait un enfer. On avait beau fermer les fenêtres sur la tiédeur nonchalante du crépuscule, l'orage trop violent faisait vibrer les vitres et sonnait au dehors. Zélie s'interrompait de chanter la chanson dont elle saluait comme font les oiseaux, le jour qui se mourait. Le vieux Chose s'arrêtait une minute dans son triage de chiffons, levait vers la Chosette ses yeux morts et disait simplement, indifférent à la peine des au-

es, tant la sienne déjà pesait lourd à son cœur :

— Il y a du grabuge là-haut !

La femme, soulignant les coups qu'on entendait, ajoutait de temps à autre :

— Ça cogne dur !

Et tous deux, leur fatigue endormie au bruit de la dispute, poursuivaient leur besogne répugnante d'une main plus active.

Un soir Minique travaillait auprès de la fenêtre ouverte. Toute la journée le printemps, mis en ardeur par sa jeunesse, avait multiplié ses offrandes d'air bleu, de lumière, de musique et de fleurs ; les jardins de banlieue parfumés de lilas avaient envoyé jusqu'au cœur de la ville toute leur joie vivante. Minique s'en était imprégné. Le prix des accommodages dont les voisines le chargeaient, les autres toujours portés à faire à de plus pauvres leur humble charité, aidaient maintenant vaille que vaille à faire vivre le ménage. Et l'infirme était parvenu à jouer ce rôle de soutien. Son âme de jour en jour renaissait à la vie. Il était comme les arbres du boulevard, qui perdant leur aspect d'arbres morts, de bourgeon qui feuille en bouton qui éclate et de la fleur naissante à la fleur épanouie, parcouraient une à une sous le ciel lumineux les étapes de la vie pleine. Sa gaieté à l'étroit s'échappait en chansons :

Toi qui mènes la ronde,
La mènes ronde, ronde,
Toi qui mènes la ronde,
La mènes rondement...

Et sa main menait rondement au rythme du refrain la ronde du marteau...

Tout à coup, à l'heure où le soleil fuyait et où le clair du jour commençait à se faire indécis comme il opérait dans le petit soulier de l'un de bessons de Zélie un point de rapiégage avec l'alêne il entendit vers le bout de la rue les rires et les cris d'une troupe d'enfants. En se penchant à la fenêtre, il les vit se disputant, se bousculant, se haussant, avides de jouir du spectacle autour duquel leur cercle s'agitait.

Dominique, intrigué, sauta sur sa béquille, descendit en hâte l'escalier, et clopinant à vive allure le bout de son bâton sonnait sur le pavé comme un pilon contre mortier, il arriva tout essoufflé au moment même où la gaieté des enfants s'animait plus débordante que jamais. Il s'informa aussitôt prêt à mettre ses lèvres et tout son cœur à l'unisson.

— C'est un homme qui est rond.

— Tu parles d'une cuite !

— Non, ce qu'il est paf !

Les indications jaillissaient de tous côtés en argot expressif : c'était donc un homme ivre qui excitait les clameurs.

Peu à peu la foule qui passait s'était jointe aux enfants ; et déjà se pressait autour de l'ivrogne une cohue épaisse. Minique, du dernier rang où il était, ne voyait devant lui que le remous des têtes, n'entendait que la rumeur de la foule couvrant les bégaiements d'une voix enrouée et étouffée, que coupaient des hoquets...

Mais bientôt un pressentiment terrible le saisit ; avant même d'avoir vu il devine :

— C'est lui ! murmure-t-il entre ses dents serrées. Et il écoute la voix, craignant de la connaître, mais ne parvenant pas dans le tumulte à en la distinguer ; il s'énervé de son incertitude en jouant des coudes ; des poings, de la béquille, il fonce dans la masse, s'ouvre un passage, et tout à coup, subitement paraît au premier rang. Les rires, les regards autour de lui jaillissent sans pitié, bientôt s'apaisent et tombent ; car voici qu'il a vu, et voici qu'il se voit. Ses yeux et que tout son visage révèlent sa honte. Ah ! ce pantalon de velours tout étoilé de pièces !.. Ah ! ce bourgeron sordide, que la saleté a souillé !.. Cette ceinture rouge et bleue !.. Cette casquette à pattes ! Cette blague à tabac tachée d'une vessie de porc !.. Quelque chose en lui

est blessé si profondément quand il les reconnaît. Il pousse un cri désespéré, qui dit toute sa honte et toute sa douleur :

— Le père !

Et il s'évanouit.

Après, que se passe-t-il ? Minique sent d'abord un grand trou dans ses souvenirs, puis il se rappelle confusément le cauchemar qu'il a vécu. Des hommes le portent ; d'autres traînent l'ivrogne. Son état demi-conscient lui fait paraître le soir enveloppé de vapeurs et de nuit... Une troupe d'enfants escorte le cortège... Minique ferme les yeux ; il ne voit rien ; il n'entend rien ; les deux porteurs le balancent et le bercent... Mais au fond de ce somnambulisme comme il la sent, hélas ! toujours vivante la douleur d'indignation, d'affront et de dégoût, qui lui poigne le cœur !

... Enfin on grimpe un escalier et enfin on arrive... Quel soulagement de trouver un lit où s'étendre après cette aventure et le repos d'une chambre bien close, pleine du parfum des lilas dont elle s'est emparée tout le jour !... Du bas de l'escalier à travers la cage étroite un tumulte infernal monte en tourbillonnant... Peu à peu il s'éloigne... Oh ! qu'il paraît lointain !.. Il s'éloigne et meurt... Minique fatigué s'est endormi...

Cependant avec toutes sortes de peines deu

hommes ont porté, poussé, traîné l'ivrogne jusqu'à la cour de la maison, puis l'ont abandonné contre le mur, où des gamins railleurs, l'appelant sac-à-lain, plein-tonneau, boit-sans-soif, viennent à chaque instant le charger d'invectives. Zélie, la voisine, s'abstient de chanter au contraire, par respect pour la douleur de Catherine, comme s'il y avait un mort dans la maison. Le Chose et la Chosette, indifférents à tout, laissent faire et pressent leur besogne, tandis que, plein du calme éternel et de la vie des choses, le beau couchant de mai s'enveloppe dans l'horizon le plus doux et le ciel le plus fin d'un voile de clarté, que de petits nuages éclatants nouent çà et là de mousseline rose...

Ainsi recommençaient les épreuves pour la famille Mouche. La grève s'éternisait. Le comité de la Bourse du Travail ayant épuisé ses fonds d'épargne ne distribuait plus que les subsides de la confédération, bons de viande et de pain. La mère, le bras gauche enfilé dans l'anse d'un vieux cabas de paille, son mince fichu noir étroitement croisé sur sa poitrine, le masque plus creusé que jamais par la souffrance, les yeux éteints et usés de misère, partait chaque matin à la distribution. Pour toutes les petites dépenses à côté, chez la fruitière ou l'épicier, pour le savon ou le pétrole ou le charbon, les ressources manquaient, car Mi-

nique chômaient, les voisines n'ayant plus d'argent à donner pour les ressemelages ; et si Victor touchait de loin en loin quelques allocations extraordinaires du budget de la grève, il se gardait bien d'en parler : trois sous par trois sous, chez père Punch ou au cabaret de la Maison du Peuple, elles s'égouttaient en absinthes.

Le curé heureusement multipliait ses dons sous toutes formes et abondait en charité, à la grande indignation d'ailleurs de M^{me} Pelourde, laquelle déclarait aigrement à qui voulait l'entendre qu'il était scandaleux de voir un prêtre secourir des gens qui faisaient grève. Les Chose, plus pressés que jamais, se faisaient aider par les petits Mouches et leur donnaient des sous. Enfin on s'arrangeait comme on pouvait ; on faisait comme les plus pauvres, car la honte passe à force de misère ; Joseph et Laurent par exemple, quand ils étaient libres, épiaient à leur sortie de l'usine à gaz les grosses voitures de coke, pour les suivre dans les rues et ramasser derrière elles les morceaux de charbon qui tombaient aux cahots.

Il se trouvait pour comble de malheur qu'on était en retard avec le propriétaire pour le premier trimestre de loyer : trente francs à trouver, vous pensez si c'était facile avec la gêne de la grève, alors qu'on avait tant de mal déjà à y pa-

venir, quand le travail ne chômait pas. Pourtant ou par sou, en grappillant depuis des mois, en économisant un peu sur le pétrole, un peu sur les légumes et jusque sur le pain, en faisant cuire son lîner péniblement sur un feu d'escarbilles, à force de prodiges enfin, prodiges de patience, d'adresse et de privations, Catherine avait déjà amassé une quinzaine de francs dans un coin de mouchoir. Elle se réservait de les porter au propriétaire comme un compte, mais ne se pressait pas, craignant, avec cette maudite grève qui menaçait de durer, des jours fâcheux encore. Seulement de temps en temps, ouvrant la commode en noyer, elle tâtait d'une main moureuse le nœud du mouchoir bien caché sous la pile de draps. Et cela lui faisait après une petite crainte une petite joie. Les tons morts de ses yeux s'éclairaient d'un reflet fugitif. Il semblait que silencieusement entre eux et les écus s'engageât ce colloque :

— Vous êtes là ?

— Mais oui ! mais oui !

— Tous les trois ?

— Tous les trois !

Or un matin les écus ne répondirent plus. Les mains cherchèrent fiévreusement devant, derrière, à droite et de gauche. Mais aucun tintement

joyeux ne sonna. Alors vous devinez l'angoisse des yeux :

— Trois écus, trois beaux écus, êtes-vous là ?
Mais où êtes-vous donc ?...

Et les trois beaux écus d'argent clair se taisaient. Les trois écus n'étaient plus là...

Pourtant hier soir encore en se couchant, lorsque dans l'ombre et de la main Catherine les touchés et leur a dit bonsoir, ils dormaient tous tranquilles. Qui donc les a volés ? Mère Mouchette cherche avec désespoir et ses premiers soupçons se portent sur Victor. Mais un peu de réflexion d'abord les fait tomber. L'homme, ce matin, est reparti très tôt ; elle l'a vu se lever, s'habiller ; il ne s'est même pas approché du coin où se cache l'armoire. Alors qui serait-ce ?... Ce n'est pas Laurent... Ce n'est pas Lucienne... Ce n'est pas Joseph, qu'elle a habillés et qui tout de suite sont partis pour l'école. Ce n'est pas Dominique qui n'est pas encore levé... Ce n'est pas un étranger : personne depuis ce matin n'est entré dans la chambre. C'est donc... il ne reste plus qu'elle !... Ainsi, Amandine, cette fille qu'elle aime tant ?... Ma foi ! pourquoi pas ?... Ses rubans rouges et ses tabliers à bavolet, ses bouclettes frisées, ses yeux embrumés, cette indifférence qu'elle

témoigne pour tout, cet air de dédain avec lequel elle nargue la misère comme qui semble dire :

« Mon cœur plane au-dessus ; souffle, misère, tu ne l'atteindras pas ! » ne peuvent-ils pas justifier le soupçon ?... ne sont-ce pas autant de choses qui la dénoncent ?

La mère hésite malgré tout !... Accuser sa fille de vol sur de si faibles preuves ! Sa fille !... Cœur facile à vivre, elle n'y contredit pas ; jeunesse aimant le plaisir, passe encore ! Esprit léger, peut-être !... Mais fourbe, mais voleuse ?... Allons donc ! C'est une calomnie ; la pensée qu'elle a eue la blesse et la révolte.

Peu à peu cependant les présomptions s'accroissent et s'aggravent ; ses doutes la reprennent : sa certitude croît. Amandine ce matin est restée dans la chambre seule avec l'infirmier qui dormait, tandis que Catherine était allée chez la fruitière... Amandine connaissait la cachette aux écus... Amandine depuis lundi était toute changée, plus occupée de songe et triste qu'insouciant et rieuse... Amandine en partant s'est glissée derrière le dos de la mère sans même l'embrasser et vivement a refermé la porte... Et d'ailleurs pourquoi chercher des preuves aussi lointaines, lorsque en voici une par où éclate tout à coup la vérité brutale : le linge d'Amandine a disparu des plan-

ches de l'armoire !... Mon Dieu ! c'est donc qu'elle veut s'enfuir avec l'argent?... Pour les écus perdus tant pis ! Mais que du moins elle n'aille pas perdre sa fille !...

Alors Catherine affligée, se laisse choir sur une chaise, et là, ployée sur elle-même, l'âme désespérée, elle sanglote et sanglote...

Et puis l'idée lui vient qu'il est peut-être temps encore d'éviter cette peine, d'arrêter ce scandale. Elle rassemble alors son courage, essuie ses yeux, met ses souliers et court à l'atelier où travaille sa fille. Au coup sec qu'elle a frappé avec le heurtoir, la patronne elle-même vient ouvrir, une grande rousse aux cheveux teints, au visage blafard de poudre, aux paupières cernées, et qui d'un air hautain et d'une voix pincée prévient toute question :

— Vous demandez ?

— Ma fille Amandine.

— Votre fille ? mais elle n'est pas venue ce matin. Et même que ça nous gêne assez !

— Pas venue !... Amandine !...

Ainsi tout est arrivé de ce qu'on pouvait craindre : la petite a volé... la petite est partie... Et c'est le déshonneur !...

Etourdie sous ce coup la mère demeure là sur la

première marche de la repasserie, le cœur perdu, la tête basse.

Autour, ce ne sont dans l'air transparent et léger que pourchas et que cris d'hirondelle. Le vent, pour les oiseaux et pour les fleurs, parle de vie facile.

Catherine cependant se ressaisit et, levant son regard, aperçoit cette fille en peignoir, qui ayant deviné le drame, l'insulte à présent de son sourire sans pitié.

— « Méchante fille ! lui crie-t-elle... Et dire que c'est peut-être vous qui me l'avez perdue ! »

En même temps elle lui montre le poing, tandis que la patronne, plus amusée que froissée et riant de plus belle, hausse les épaules et la traite de folle. Puis la porte se referme sur elle ; et elle repart, déchirée, sous les risées de l'atelier de M^{lle} Hortense, dont les têtes égayées se montrent aux fenêtres et s'y penchent par grappes.

Elle s'en retourne tristement et à tout petits pas ; ses pieds butent aux pierres, et la clarté de la route et du jour a peine à dissiper le brouillard de ses yeux. La voici tout de même dans la rue de l'Eau-Bénite, devant le presbytère. Elle s'en aperçoit par miracle comme si la maison rayonnait. Et l'idée lui vient aussitôt de sonner, d'entrer, de dire son malheur et de prendre conseil.

L'abbé Herluison se promenait entre les buis de son jardin. Il la reçoit sous la feuillée d'une tonnelle, qui baigne dans l'air bleu et dans le soleil d'or, parmi le chant des ailes et le parfum des fleurs. Dans ce jour éclatant où la bénédiction de mai passe sous le ciel clair, le chagrin de cette pauvre femme dont il écoute le récit lui paraît encore plus lamentable. Aussi, lorsqu'elle a fini et que ses yeux implorent, de quel cœur affectueux et pitoyable il l'exhorte, la plaint et la console !

— Pour ce qui est de la somme volée, déclare-t-il, on dit avec raison que plaie d'argent n'est pas mortelle ; nous saurons bien réparer cela ; il ne faut pas vous désoler. La fuite d'Amandine est plus grave, à cause de la faute qu'il est trop sûr qu'elle va commettre. Mais j'irai à la police ; je ferai les démarches ; peut-être la retrouvera-t-on et peut-être sera-t-il encore temps. Pour son retour soyez tranquille ; sa fuite durera ce que dure un caprice. En attendant réjouissez votre âme dans la prière, vous souvenant que Dieu ne manque jamais à ceux à qui tout manque.

A ces paroles le souffle de l'espoir éternel passe sur l'humble cœur, que tourmente l'heure qui dure à peine. L'âme touchée tressaille. Et Catherine, les yeux mouillés, dit le merci ému de sa reconnaissance.

Le don de trois écus que lui fait le curé et qu'elle glisse avec un respect attendri dans la poche de son tablier d'escot achève de la réconforter. Et elle repart, l'âme douloureuse encore mais apaisée, parmi le chant des angélus qui par toute la ville, de Saint-Aventin à Sainte-Radegonde, de Saint-Martin-lès-Vignes à Saint-Laurent-des-Bois s'appellent et se répondent, se saluent à plein vol et sonnent le midi.

Elle peut ainsi supporter avec plus de courage la colère du père apprenant la nouvelle. Tout d'abord il paraît assez indifférent, comme si cette idée de vol, de déshonneur, de fuite n'était pas tout entière entrée dans son esprit.

— Alors, s'écrie-t-il, elle a filé, la garce?... Tant pis pour elle ! Qu'elle se colle donc avec son type, si ça lui fait plaisir !

Mais peu à peu il s'échauffe, il se monte, il s'indigne, il accuse, il éclate :

— Si jamais elle crève de misère, qu'elle ne vienne pas pleurnicher par exemple. Elle s'est f... de nous : ah ! je lui en donnerai, moi, du pardon ! Je la lui ferai, va, la leçon avec un manche à balai sur les côtes... Pas étonnant aussi qu'elle ait roulé dans le ruisseau, cette trainée. B... de femme tu voyais donc pas que ça tournait mal, ce chiffon ; c'était pourtant assez visible : des choux par ci,

des rubans bleus par là, un chignon comme un monument, un museau plus fariné qu'une tourte... je lui en aurais collé, moi, de la farine et des nœuds, si j'avais su ! Dommage que j'apprenne pas où elle est descendue avec son prince ; je te les leur secouerais, les puces !... T... de D..., si c'est pas une honte !

Catherine, sur laquelle il faut comme toujours que la faute retombe, courbe le front sous les reproches et écoute monter de la poche de son tablier d'escot l'écho de l'amitié qu'en tintements assourdis les trois écus lui apportent, tandis que sans s'effaroucher le jour clair s'en vient avec son pourpoint de velours bleu galonné d'or jouer, sourire et minauder aux vitres.

Quelqu'un dans la maison eut pourtant autant de peine que mère Mouche quand il apprit la fuite d'Amandine : ce fut le timide Cyprien, fils aîné des Picard : il aimait en effet sa jolie voisine depuis des mois dans le silence de son cœur, sans en avoir rien dit. Et il pleura de voir qu'ayant à peine pris son vol, et faute peut-être d'avoir tant retardé son essor, tout son rêve d'amour lui échappait.

XII

La dernière nuit

«... la faiblesse dans l'indigence ...»

LÉON XIII

— Il faut le quitter votre mari, madame Mouche. Il finirait par vous mettre sur la paille, vous et vos enfants, avec son ivrognerie. Il n'y a plus d'espoir de le sauver ; d'un jour à l'autre il peut vous tomber là paralysé, incapable de travailler, atteint de démence ou d'épilepsie. Pensez quelle charge ce serait ! La grève va durer longtemps ; il ne gagne rien et il dépense... Vos enfants sont déjà grands ; vous pourriez faire des ménages ; Minique et Amandine vous aidant, vous vivriez tout à votre aise. A votre place je n'hésiterais pas : moi je le quitterais.

C'est le conseil qu'un matin, au début de la grève, avant la fuite d'Amandine, M^{me} Pelourde avait donné à la femme Mouche au cours d'une de ses tournées d'inspection chez les pauvres du quartier bas. Mais ce moyen, qui lui semblait si commode et si simple, tout de suite était apparu à Ca-

therine d'une telle lâcheté qu'elle n'avait pu se retenir de protester :

— Si misérable que je devienne, je n'aurai jamais, voyez-vous, madame, le courage d'abandonner mon homme. Que deviendrait-il ? S'il lui arrivait malheur, tout serait de ma faute. Non, je ne pourrais pas.

M^{me} Pelourde, offensée de voir discuter son conseil, l'avait arrêtée sèchement :

— On n'a pas le droit de faire tant de sentiment quand on est pauvre. Le sort de cinq enfants me paraît plus intéressant que celui d'un mari qui boit. Votre devoir de mère doit passer avant votre devoir d'épouse.

Et comme mère Mouche incrédule hochait la tête :

— Laissez ! avait-elle ajouté sans pitié, un peu plus de misère et vous y viendrez de vous-même.

— Oh ! la sans-cœur, s'était dit Catherine, abandonner mon homme, oh ! jamais de la vie.

Trois ou quatre semaines après pourtant Catherine était prête à suivre le conseil. Car il faut encore pour écouter son cœur en avoir le moyen, et c'en est vite fait parfois de nos résolutions, vite fait des promesses qu'on se fait à soi-même. Un peu plus de misère, comme il lui avait été prédit, l'avait amenée là.

La grève continuait toujours, plus affamante que jamais, les secours diminuant à mesure que les ressources s'épuisaient. La Confédération générale, sa vengeance assouvie, sa puissance étalée, se désintéressait peu à peu de cette lutte, qui devenait pour elle un insignifiant épisode de son histoire, laissant au temps, dans l'état de désordre qu'elle avait créé, le soin d'assagir les esprits, de calmer les rancœurs et de ramener l'ordre. Ainsi les ouvriers récoltaient déjà les fruits de leur violence.

Les plus acharnés eux-mêmes, recrues de la première heure, commençaient à se lasser de promener le drapeau rouge ; leur pas d'émeute sonnant sur le pavé des vieilles rues s'ordonnait en pas de procession ; et l'*Internationale* qu'ils avaient tant de fois hurlée avec furie avait fini par s'alanguir en une musique de cantique. De la rue les batailles s'étaient peu à peu portées dans les maisons, où tous les ventres creux se révoltaient.

Cependant les portes de l'usine étaient toujours fermées ; la voix des sirènes ne troublait plus de ses longs beuglements la pure voix des anges ; tout le quartier de Saint-Aventin, sous le beau ciel limpide et clair de la saison nouvelle, que ne ternissait plus l'haleine des fumées, semblait à demi mort de solitude, de misère et d'ennui.

Cette impression pénible s'accroissait surtout lorsque le jour tombait, à l'heure triste et douce où s'effume le soir. Le quartier recueilli se recueillait encore ; les lampes piquaient çà et là leurs flammes engourdies et veillaient sur le deuil de la nuit ainsi que des cierges funèbres.

Nulle part peut-être l'effet n'était plus saisissant qu'à la maison des Mouche. D'abord on avait le chagrin de la fille partie, dont n'avaient pu donner de nouvelles ni toutes les démarches de l'abbé Herluison ni toutes les recherches de la police. L'ivrognerie toujours augmentante du père rendait en outre la vie plus lourde et plus aigre. Les trois écus du curé, mis de côté à l'intention du propriétaire, s'étaient dissipés jour par jour pour aller au boulanger, à la fruitière, au boucher. La mère s'était mise à faire des ménages ; le « moucheron » ressemblait à prix réduit quelques chaussures. Et tout cela ne permettait même pas de vivre avec la misère, et encore moins de la chasser.

Il avait donc fallu porter au Mont-de-Piété l'un après l'autre tous les objets de luxe, témoins de l'ancienne prospérité que la famille avait connue. Une vieille montre en argent de la tante Eugénie y avait d'abord passé pour une misérable avance de deux francs, avec laquelle on s'était payé quel-

ques miches de pain. Pauvre Eugénie, si elle avait su !... Puis, une paire de flambeaux, cadeau de noce des filles du village, dernier souvenir attendrissant d'une jeunesse déjà si lointaine et si regrettée. Puis une paire de pendants, que le père avait offerts à Catherinette une année de bon vin ; puis une jeannette en doublé ; puis un cachemire ramagé de rose sainfoin, de blanc mousseux, de jaune capucine... Enfin — et le sacrifice datait d'hier — un lot de vases et de coquillages marins gagnés à une loterie. Pauvres vieilles choses bien oubliées dans les armoires ou sur la cheminée quand on les possédait ; objets inutiles qui ne servaient guère ou qu'on ne portait plus, et dont la disparition laisse pourtant un vide où ils semblaient tenir si peu de place, et comme une âme de tristesse dans les coins d'ombre où ils vivaient. Vieilles choses du passé que la misère chasse du logis !...

Catherine a connu la douleur de ces résolutions à prendre, de ces adieux à donner, de ces aveux à faire. Elle a éprouvé avec ce chagrin du cœur cette humiliation de l'orgueil, cette honte des pauvres. Et personne des siens qui puisse la comprendre et l'aider ! Les derniers, trop jeunes, ne savent de son malheur que le peu qu'ils devinent. Minique est presque tendre pour elle, depuis que

l'espérance est entrée dans son âme ; mais la mère craint d'étouffer sous ses plaintes une vie qui s'éveille. Seule Amandine aurait pu, et Amandine n'est plus là. Quant au père, sa mauvaise humeur éclate à tout sujet ; il va jusqu'à battre sa femme qui le fait vivre !...

Alors, ma foi ! Catherine se lasse à la fin de jouer son rôle d'éternelle victime. Elle en a assez de lutter avec la misère d'argent sans que les brutalités de l'ivrogne y ajoutent encore toute la misère du cœur. Après tout, si la vie devient impossible, c'est la faute de qui ? Qui a conduit par son intempérance la famille à sa ruine ? Qui a donné sa voix à la grève ! Et maintenant qui fait vivre les mioches ? Qui s'use à les nourrir ? Et il faudrait se laisser bourrer de coups, couvrir d'injures, baisser la tête et ne rien dire ! Ah ! mais non, par exemple. A la fin ça passe la mesure ; Catherine a suffisamment enduré : ça finira, il faut que ça finisse...

Dans cet état d'âme, où sa bonté toujours cédante, toujours foulée aux pieds, fatiguée de tant d'humiliations se révoltait enfin de cette révolte aveugle, qui s'empare parfois des doux exaspérés, le conseil de M^{me} Pelourde lui revenait en mémoire, l'entourait de son obsession, faisait taire l'un après l'autre tous les scrupules de son cœur.

Ainsi travaillée par la souffrance, n'écoutant

plus que son amour de mère et son orgueil de femme, le jour où elle apprend que les portes de l'usine Le Merchadour demeureront sans doute closes pour toujours, Catherine se décide à quitter son Victor : profitant d'une absence que ce dernier doit faire, elle partira dimanche.

Précisément voici arrivée la veille du grand jour. C'est le soir, un samedi du commencement de juin : la nuit tombe ; une petite pluie fine, fine, fait courir ses millions d'aiguilles brillantes dans la trame grise de l'air. Et plus elles vont, ces aiguilles, plus leur allure d'abord un peu paresseuse s'active ; plus la poussière de vapeur qui monte de leurs tiges brisées ajoute à l'ombre, qui silencieusement de toutes parts tisse le crépuscule. Peu à peu s'éteint leur reflet métallique ; peu à peu le brun gagne et confond toutes choses. Les vitres, sur lesquelles s'écrasent des gouttes d'eau scintillantes parmi le noir qui pèse, ont l'air tendues de crêpe... Le jour est clos ; la nuit pleure. Et Catherine, le cœur mort, ébauche son projet.

Elle n'a fait qu'y penser en raccommodant des hardes pour le voyage aux dernières lueurs qui se traînaient, aveuglées de pluie, sur les pentes des toits... Elle se rendra d'abord à Lirey chez la tante Antonine, qu'elle a prévenue et qui veut bien la recevoir ; une fois là, aidée de conseils, elle verra

comment débrouiller l'avenir... Elle y pense en taillant au chantage des lames de pain bis pour la soupe du soir ; en regardant ces murs qui ont enfermé sa pauvreté croissante et que les jours qui vont suivre demain elle ne reverra plus ; en disant son adieu aux meubles qu'elle n'emportera pas. Et chaque fois elle songe :

— C'est la dernière fois !... la dernière fois que je lui trempe la soupe... la dernière fois qu'il verra sa femme et ses enfants autour de cette table... Ce sont le dernier soir et la dernière nuit !...

Comme cela change les choses de les envisager de près ; et combien elles prennent tout à coup d'importance et de gravité, quand l'heure de les accomplir approche, les tristes décisions !... Voilà par exemple ce dernier soir touché d'une dramatique grandeur.

— C'est la dernière fois !

Comme Catherine éprouve tout de l'angoisse que tiennent ces cinq mots !

— C'est la dernière fois, et c'est le dernier soir !

Une phase de sa vie finit donc, tandis que l'heure coule aux sanglots de la pluie. Sa pensée est trouble comme ses yeux ; l'avenir l'accable du poids de tout son inconnu ; sa volonté chancelante défaille : elle ne veut plus... elle veut... elle ne veut plus...

Le rentrée de Victor, d'un Victor sage, adouci et joyeux, achève de presser ses remords. L'homme prend les petits sur ses genoux, les fait sauter, les chatouille et les excite à rire ; il est si gai d'aller marier une de ses nièces le lendemain, dans un petit hameau de la banlieue ! Pauvre homme !... Catherine a peine à cacher l'émotion qui la gagne : l'abominable complot qu'elle trame lui fait horreur ; elle s'accuse et se déteste.

Tout le soir la bataille se livre dans son cœur ; quand elle se couche, à bout de force et de pensée, la lutte est encore indécise : elle attend que la nuit lui porte son conseil. Et ce conseil lui vient lorsque toute la maison est à peine endormie, le silence à peine troublé d'un peu de pluie qui tinte contre la coiffe en tuiles. Il lui vient de l'horloge, qui parle au pied du lit d'une voix essoufflée. Voix monotone et grave, voix perdue dans la nuit et que Catherine ce soir trouve si émouvante ! Car voici ce qu'elle dit au cœur de Catherine :

— Je suis une ancienne pendule du grand père Toinet. Comme toi j'habitais dans la maison des vignes. Te souviens-tu comme tu m'écoutais, heureuse et frissonnante dans ton lit à courtines ? J'ai consolé dans le silence tous tes chagrins d'enfant ; j'ai calmé tes frayeurs ; j'ai bercé tous tes songes. Te souviens-tu ?... C'était le joli temps !... Toutes

les secondes de ta vie, je les ai comptées patiemment, une à une ; toutes les heures, je les ai sonnées. Et maintenant je suis vieille et chevrotante et même un peu cassée. Je voudrais tant finir avec toi ma vie de vieille horloge !... Si tu pars, tu m'emmènes ; nous ne nous quittons plus. Si tu restes, je vais où sont allés déjà la montre de la tante Eugénie, le cachemire, et la jeannette et les flambeaux... Je suis tout ce qui te reste du passé : vas-tu donc me chasser, Catherinette ?...

Ainsi l'horloge à poids jette sa plainte sourde ; et sa requête touche Catherine hésitante : oui, Catherine partira...

La tristesse de la nuit cependant s'est accrue. Le vent fouette la pluie ; la pluie fouette les murs ; les volets et les tuiles crépitent ; les lucarnes font un bruit de sifflet ; la chatière du grenier a repris sa toux sèche de l'hiver ; la cheminée a dans sa gorge comme un râle ; les chantepleures ont des sanglots. Et la vieille maison, craquant de tous côtés dans ses membrures de bois sec, secouée par la fièvre de l'ouragan, est toute grelottante.

La voix irritée de la nuit couvre peu à peu la voix plaintive de l'horloge. Le songe monte... monte... Catherine s'endort.

A présent la maison s'éveille dans le matin qui s'ouvre ruisselant de lumière, humide et frais

comme une fleur. Les volets à grands coups battent le mur : aussi vifs, aussi brefs, c'est leur salut de tous les jours. Une gerbe de soleil aussitôt entre par la fenêtre ; et la fumée dont le filet s'élève au-dessus de la cheminée qui râlait à l'air d'une respiration tranquille. On jurerait que cette petite vieille, remise de sa secousse, va reprendre cahin-caha sa vie de tous les jours. Et pourtant sous sa coiffe, en dépit de ses allures calmes et pacifiques, se déroule un drame de la misère.

C'est le départ du père, et le père à la ronde embrasse ses petits ; sans qu'il s'en doute, chaque au revoir qu'il donne est un adieu. Puis il part souriant, et son pas qui s'éloigne sonne de marche en marche...

Quand elle ne l'entend plus, Catherine épuisée de douleur un moment s'asseyait et se lamente : son âme est envahie d'un trouble si profond ! Et dire que l'angoisse ne fait que commencer et qu'elle s'engage à peine dans le chemin de sa vie veuve et solitaire ! Aura-t-elle le courage d'aller jusqu'au bout, de supporter tout le chagrin que d'elle-même elle se prépare?... Elle s'interroge ; elle doute ; elle a peur de fléchir. Alors, pour mieux se couper la retraite, elle annonce aux enfants le départ.

— Mes petits, dit-elle, ici on est trop miséra-

ble ; on n'a plus de quoi vivre ; nous allons passer quelque temps chez la tante Antonine.

A cette nouvelle c'est à peine si les enfants s'étonnent : leur joie naît aussitôt, étouffant leur surprise ; ils acceptent donc sans autre explication ce projet de voyage qui sourit à leurs cœurs et chacun d'eux aide fiévreusement à faire les paquets. Joseph et Laurent sortent de dessous un lit une vieille malle longue, tapissée de toiles et de poussière, qui depuis bien longtemps n'a pas servi. Lucienne empressée y empile le linge et les habits. Minique met son cuir en rouleaux, range dans le tiroir de sa tablette l'alène, le ligneul et la poix, rassemble ses marteaux, ses pointes et ses formes de fer : un mois sans ses outils, il ne pourrait plus vivre. La mère contemple d'un œil navré l'agitation et la hâte joyeuse de ces préparatifs.

Mais soudain on entend, après deux chiquenaudes vaines données contre la porte, deux coups plus audacieux qui tranchent sur le bruit. Catherine va ouvrir et se trouve, interdite, en présence de monsieur le Curé ! Tout un désordre de départ règne parmi la chambre.

— Vous déménagez donc ? fait l'abbé Herluison surpris.

Et il regarde mère Mouche. Mais celle-ci est

si émue, si remuée, si confuse, qu'elle n'ose pas d'abord parler de son projet et avouer qu'elle se dispose à fuir. Elle se sent coupable de n'avoir pas consulté ce prêtre, qui a toujours été si accueillant pour elle et si plein de bonté. Elle se reproche d'avoir obéi aux seules suggestions de M^{me} Pelourde, parce qu'elles flattaient son égoïsme. Elle considère ce foyer qu'elle allait briser ; elle songe à ce malheureux Victor qu'elle allait livrer tout entier à son vice ; et la réprobation monte d'elle-même du fond généreux de son cœur ; elle l'écoute et elle se méprise. La vue seule de la robe du prêtre l'a rappelée à son devoir.

Un peu rassérénée, elle raconte comment elle a fini par céder au conseil que la présidente du bureau de charité un jour lui avait glissé et qui sur le moment l'avait tant révoltée. Elle dit les sentiments successifs de vouloir et de non-vouloir par lesquels elle a passé et comment, cette nuit, elle a fini par se résoudre.

Tandis qu'elle avouait, ses yeux, son visage, son cœur se sont à mesure éclairés. Et maintenant, sa confession finie, elle attend les paroles du prêtre.

— Ma fille, dit le curé, votre état de misère vous excuse d'avoir été prête à céder au conseil qu'on vous avait donné. Mais vous voyez vous-

même comme votre âme honnête se révolte, quand tombe l'âpreté du moment et que vous vous jugez. Si vous étiez venue me consulter, je vous eusse évité les tristesses de vos incertitudes. Non, il ne faut pas partir : ce ne serait point d'une épouse chrétienne. Fuir votre mari, parce qu'il ne gagne plus et que sa conduite augmente la misère, ce serait lâcheté. Or la lâcheté n'est jamais le devoir de la vie. Vous n'êtes que malheureuse ; vous deviendriez coupable. Ne se doit-on pas entre époux le pardon des offenses ? L'union qu'on a formée est une union indissoluble, que la mort seule doit briser. Le seul droit que vous ayez, puisque votre travail et votre dévouement assurent à présent la vie de la famille, c'est de reprendre dans la maison l'autorité que vous n'auriez jamais dû perdre. Et puis soyez sans crainte. Je saurai bien intéresser à votre sort M. Le Merchadour.

— M. Le Merchadour ? Hélas ! gémit la femme, n'avez-vous pas entendu dire comme moi que sa fabrique ne se rouvrira plus ? Dieu nous garde, les pauvres !

— Il vous gardera, dit le prêtre : il a souci des lis des champs et des oiseaux du ciel.

Il lui montre l'espoir toujours ouvert ; il lui prêche la patience inlassable ; il l'encourage à la

confiance et conclut par ces mots, à quoi tout se résume :

— Restez. Faites votre devoir. Et Dieu fera le reste.

Lorsque l'abbé Herluison repart dans le matin joyeux, où le vent de juin traîne comme un parfum de vie l'odeur des blés en fleur, on dirait, tant elle est claire et rajeunie, qu'au seuil de la vieille maison des roses ont fleuri : les vieux logis, ayant appris à regarder la vie en philosophes, ne prendraient-ils que dans la gaieté l'âme de ceux qui les habitent ?...

XIII

Un prêtre

Quæ religio aut quæ machina belli ?

VIRGILE.

La belle clarté de juin tremble sur toutes choses : les fleurs meltent des moires sur le velours lustré de la mousse des toits ; l'orme du presbytère baigne la cour d'une ombre épaisse. Les martinets, du premier au dernier sourire de lumière, décrivent à grands cris **autour** du clocher de Saint-Aventin les **cercles** de leurs jeux. Et la vieille maison des Mouche, dans ce printemps si jeune et si pimpant, qui la fait paraître en **contraste** plus sèche et plus ridée, avec ses petites fenêtres sales qui sont comme des yeux chassieux, ses murailles qui ont l'air d'être crottées et dont on aperçoit les lattes sous le crépi tombant, la vieille maison, mangée par le soleil, par les vents, par les pluies, coquette tout de même, a mis sur sa coiffe en venvole un petit plumet vert.

Mais les choses elles-mêmes sont tristes sous ce beau ciel rayonnant et joyeux. La même angoisse étreint toute la ville : chaque matin au réveil,

quand la vie recommence, la crainte de l'irréparable désastre soulève dans les cœurs la nausée de la vie. L'activité du jour écarte un peu cette inquiétude ; mais les soleils tombants bientôt ramènent les terreurs et les pressentiments.

L'usine Le Merchadour, qui ne semblait qu'endormie, paraît morte à présent que de tous côtés on annonce qu'elle ne s'ouvrira plus. Le quartier lui-même, que ne troublent plus les pas, les chants, les clameurs, les disputes dont la grève s'accompagnait les premiers temps, a l'air inanimé au milieu de ce profond silence. Deux personnes ne peuvent plus s'aborder dans la rue sans se demander confirmation de la terrible nouvelle dont tous les cœurs sont agités.

— On dit que...

— Ne m'en parlez pas ! Vous avez aussi entendu dire n'est-ce pas ?

— Mais oui... Tout de même, si c'était vrai !

Si c'était vrai ! Pauvres enfants, pauvres femmes, pauvres êtres innocents ! Hélas ! Le doute n'est plus guère possible. On sait déjà de source sûre que M. Le Merchadour a décidé de faire exécuter un inventaire complet de son usine, marchandises et matériel ; et cette sorte de testament industriel n'est pour tous qu'un présage trop assuré du désastre : cinq cents ouvriers réduits à

la famine. Alors l'affolement s'empare de ce peuple ; les plus sceptiques s'émeuvent ; les plus acharnés jugent l'ingratitude de leur révolte. Le meneur de la Confédération générale prudent et avisé, a repris le train pour porter ailleurs son geste et sa parole. C'est partout le découragement et le remords ; partout c'est la désolation et partout l'épouvante...

Le soupir de ces plaintes, l'écho de ces alarmes parviennent au presbytère. « M. Le Merchadour est revenu de Paris. M. Le Merchadour est dans la ville. M. Le Merchadour va tenir son usine fermée. » Une catastrophe se prépare : l'heure est si pleine de menaces...

L'abbé Herluison cependant sent son âme profondément touchée du malheur qui guette tant de ses paroissiens. Il ne s'épuise pas en vaines lamentations ; il ne perd pas son temps en regrets inutiles ; il se souvient qu'il est le père spirituel de tous ces fils en détresse, et qu'avec la charge des âmes il a bien aussi un peu la charge des corps ; et le sentiment de sa responsabilité au lieu de l'effrayer fouette son énergie et le porte à l'action. Il pense, il médite, il projette, il combine, il discute les résolutions à prendre, il arrête la conduite à tenir. Tout un matin il a, sous la charmille du jardin, l'esprit perdu dans ces pensées. Et quand midi

onnant secoue la joie des cloches sur la tristesse de la ville, il se lève en disant à mi-voix, sur un ton d'assurance et de simplicité :

— C'est mon devoir !

Puis il récite l'angélus et le murmure de sa prière se mêle au bruissement des fleurs penchées sous les abeilles.

Deux heures : les ombres sont courtes ; le pavon sur la cour est brûlant ; l'orme est si pâmé de chaleur que ses feuilles plissées ont l'air toutes flétries. L'abbé Herluison prend sa canne et son chapeau à bourdalou, et le voilà trottant par les vieilles rues dans le printemps près de finir ; on entend quelque cloche lointaine d'église ou de couvent, et juin mêle à sa voix tous les parfums d'herbes et de fleurs, qui s'évaporent dans l'air chaud. Chaque tilleul des cours est bourdonnant comme un essaim. Plus loin sur le canal ramagé de reflets qui tremblent, des compagnies de moucheron enivrés de soleil dansent interminablement au son de leur fanfare.

Mais le prêtre est livré tout entier au songe qui l'occupe, et le bruit de la vie, que réveille et qu'énerve l'approche de l'été, ne distrait pas son cœur. Il va dans la lumière éblouissante sans sentir la chaleur qui fait de loin au-dessus des pavés comme une vapeur indistincte et dansante vibrer l'air

embrasé. Il s'arrête de temps en temps et machinalement éponge avec son mouchoir à carreaux taché de poudre de tabac les gouttes de sueur qui coulent de son front ; puis vite, soutenu par la pensée de la démarche qu'il a résolu de tenter, l'esprit plein de tourment, le cœur tout tressaillant d'espoir, il se remet en marche.

Il sait que l'usinier, en dépit de leurs croyances opposées, le tient en grande estime, et il va le presser, au nom des innocents et de l'humanité, de reporter, s'il est bien exact qu'elle soit prise, la décision que l'opinion lui prête. C'est la cause de trois ou quatre cents familles qu'il va plaider, vie matérielle et vie morale ; et c'est de plein cœur qu'il y va, moins par devoir que par amour.

Quand il arrive, il trouve M. Le Merchadour en conférence avec son contremaître et son comptable. Et aussitôt il est frappé des changements survenus dans l'aspect de l'usine autant que dans l'âme de l'usinier depuis le jour où il s'est présenté pour la première fois dans ce bureau. Tout est si profondément modifié : nulle trépidation, nul sifflement, nul bruit ne heurte les vitrages ; les cheminées ont perdu leur haleine et l'usine la vie. Entre les pavés de la cour, sous l'œil endormi du concierge, l'herbe a déjà poussé, et il n'y a plus entre les hautes murailles, d'où montait

autrefois l'agitation féconde d'une ruche en travail, que des batailles de moineaux.

Du premier regard l'abbé Herluison constate de même combien les épreuves imprévues que l'usinier vient de subir ont creusé son masque et changé l'expression du visage. L'injustice révoltante de cette grève et l'écœurement de la récompense donnée à sa philanthropie l'ont blessé au vif dans son orgueil et son amour du peuple et déterminé un revirement absolu de ses dispositions. Que de constatations amères depuis quelques semaines ! Depuis un mois que d'illusions perdues ! Comme cette insurrection ouvrière lui a ouvert les yeux ! Et qu'il va être difficile au curé de gagner sa cause, en faisant appel à un dévouement qui est tari.

En dépit de ces remarques alarmantes, le brave ecclésiastique garde au fond de soi une confiance, une âme inaltérables : il est de ces forts qui ne doutent du succès que si l'échec est complet sous leurs yeux ; tant que le relèvement est possible, plus vaillants qu'optimistes, ils conservent l'espoir pour ne pas perdre le courage.

Voici d'ailleurs que la sympathie de l'accueil est des plus favorables.

— Ah ! mon cher monsieur le curé, s'écrie en s'avancant vers lui, les mains tendues, M. Le Mer-

chadour, comme vous aviez raison lorsque vous me disiez : « Quand on ne compte que sur l'homme on est toujours trompé ! »

L'abbé Herluison le regarde avec des yeux compatissants et d'un ton attristé :

— Combien je déplore, dit-il, que vous en ayez fait vous même et si tôt l'expérience. Je devine toutes les souffrances qui ont dû, ces derniers temps, déchirer votre cœur.

— Hélas ! dit l'usinier, aucun patron peut-être n'a souffert en pareille circonstance ce que j'ai dû souffrir. Cette lumière imprévue a été pour moi si douloureuse ! Je croyais être aimé comme j'aimais. J'avais tant d'illusions ! Cette usine représentait pour moi la maison paternelle. Mon père l'avait fondée ; la moitié des ouvriers au moins m'ayant connu tout jeune m'appelaient M. Charles. Je m'efforçais d'être pour tous indulgent, paternel, affectueux comme on l'est pour de vieux serviteurs. Je venais de créer des logements ouvriers encore insuffisants, mais que chaque année voyait s'étendre ; un projet d'agrandissement des jardins ouvriers était à l'étude ; les ruches d'alimentation fonctionnaient à merveille ; et malgré tous ces avantages le taux des salaires dépassait au moins de dix pour cent celui des fabriques voisines. Je considérais mes ouvriers comme ma

famille. Je rêvais de faire de mon usine après ma mort une propriété collective à profits communs organisée sur le type du Bon Marché. Nous avions pour toutes ces raisons, mon ingénieur, mon contremaître et moi, la plus entière confiance dans notre personnel. Aucune difficulté jamais ne s'était élevée. L'orage a éclaté dans un ciel clair : quelques jours seulement l'ont préparé ; un homme y a suffi. Et voilà comment il faut compter sur la reconnaissance et sur la sagesse du peuple !

Le député a parlé avec une vive amertume ; toute sa bonté si gravement offensée s'est tournée en rancune ; son cœur plein de tristesse apparaît inflexible. Comme il s'est modifié son jugement sur la morale, sur la vie, sur les hommes ! Le prêtre, voyant sa déception sur tout, devine ce qu'il souffre : la vérité qui éclate en plein rêve cause un réveil si brutal et si dur ! Il lui dit donc sa sympathie, et son amitié pour lui prend l'accent qui console et tâche à effacer de son esprit le souvenir de ces heures mauvaises.

Mais aussitôt après il pense aux pauvres, aux timides, qui ont subi la grève plus qu'ils ne l'ont voulue, aux petits innocents qui gémissent et qui pleurent de faim. Il pense à mère Mouche, dont la vaillante ardeur depuis un mois s'épuise à nour-

rir le ménage. Il se représente tous ces yeux suppliants tournés vers lui, tous ces cœurs désolés, qui, s'ils savaient, suivraient si anxieusement sa démarche. Venu dans l'inquiétude, il caresse l'espoir de rapporter la joie. Et si ému qu'un père qui défendrait la vie de son fils menacée, il aborde d'abord timidement, puis développe avec chaleur le véritable objet de sa visite.

— Et cependant, reprend-il, que d'excuses pour ces coupables ! Il en est tant qui n'ont péché que par faiblesse. Tous aujourd'hui en tout cas regrettent leurs erreurs, je puis vous l'assurer. Et après tout quiconque se repent mérite le pardon. Il n'est bruit dans la ville que d'un projet de lock-out que l'opinion vous prête. Pour ma part j'ai refusé d'y croire ; s'il était vrai c'est qu'alors je serais très mal éclairé sur votre amour du peuple et sur votre justice. Et je ne le crois pas.

Oubliant soudain ce que cet homme avait souffert et ne s'attachant plus qu'au sort de ces ouvriers, dont les moins coupables l'étaient de lâcheté, mais dont la misère à cette heure soulevait la pitié, l'abbé Herluison se faisait l'avocat des petits. Et son cœur s'attristait ; car déjà M. Le Merchadour, sur le ton calme des décisions irrévocables, sûres de résister à tous les assauts et qui n'ont pas besoin de se monter, confirmait

la nouvelle sans embarras et même avec une sorte d'orgueil et de satisfaction visibles.

— L'opinion, déclara-t-il simplement, est très bien informée. Vous nous voyez précisément occupés à préparer le travail d'inventaire auquel je vais faire procéder la semaine prochaine.

Un instant abattu et la tête penchée sur son rabat, le curé réfléchit, puis reprend sa défense avec d'autant plus de vigueur que la cause semble plus compromise.

— Je ne disconviens pas, s'écrie-t-il, que vos ouvriers n'aient eu de graves torts : ils ont méconnu la reconnaissance ; ils ont payé vos bienfaits d'ingratitude ; ils ont de bien des manières insulté la raison ; mais avant de punir demandez-vous si la faute est à eux tout entière. Chaque jour que Dieu fait, de loin, de près, par le journal, par l'affiche, par la brochure, par la parole, on les pétrit, on les travaille, on les fatigue, on ne cesse de leur parler d'émancipation, de revanche, de grève générale, de révolution, et toujours au nom de leurs droits méconnus, au nom de la justice, d'une justice plus équitable et plus humaine : on les énerve ; on les irrite ; on les aigrit. Comment s'étonner que ces excitations incessantes, que toutes ces théories funestes et mensongères, mais si séduisantes et belles de promesses, déforment leur jugement, les enivrent

et les égarent ! Joignez à tout cela les suggestions de la misère. Et dites-moi si, ayant passé par leurs épreuves, si, harcelés de toutes parts des mêmes aiguillons, nous ne serions pas peut-être plus mauvais, peut-être plus furieux que ces pauvres en révolte. Demandez-vous surtout s'il n'est bien que la Confédération générale et que la Bourse du travail qui soient les seules responsables de ce malaise qui plane sur la démocratie et fait aux prolétaires de France des âmes énervées dans une atmosphère orageuse. Et reconnaissez avec moi qu'une part en incombe à tous ceux qui, en combattant avec une passion sectaire les croyances chrétiennes, ont combattu du même coup la résignation qu'elles prêchaient ; à ces aveugles qui n'ont pas vu ou voulu voir qu'atteindre l'idée religieuse c'était viser en même temps l'idée morale, et qu'avant d'être sacrilège envers Dieu et de manquer au respect dû à l'homme leur campagne anticléricale se retournait contre eux-mêmes, contre l'ordre social et contre la patrie. Ah ! mon cher monsieur, que ceux-là sont coupables ! Leur faute plus cachée est plus grande à mes yeux que celle des apôtres exaltés de la Révolution.

La voix large du prêtre, vibrante d'indignation et de sincérité, emplissait le bureau. Le député, qui écoutait avec une réserve défiant et d'un esprit

mal préparé à se laisser gagner, se sentait néanmoins un peu ébranlé par tant de conviction et tant de vérité. L'attaque de la fin qui le visait l'avait touché. Et quand l'abbé Herluison s'arrêta de parler, il le regarda longuement avec ce sourire mélancolique qu'ont les désenchantés ; puis, secouant la tête, il avoua.

— Quand vous dites, monsieur le curé, que la religion est nécessaire au peuple, qu'elle possède une vertu sociale que rien, pour le moment du moins, ne saurait remplacer, que d'elle actuellement dépend la vie morale, et qu'affranchi de son action l'homme est fatalement ramené vers ses instincts d'égoïsme et de lâcheté, savez-vous que vous prêchez un converti ? Cette grève pleine d'amertume a du moins été pour moi pleine d'enseignements. Et ce n'est pas sans confusion que je repense aux belles mais insidieuses et irréalisables théories de la morale pour la morale que je soutenais devant vous à notre première rencontre. Depuis mes convictions ont bien changé : j'ai reconnu le mensonge de mon effort et j'ai payé de la perte de mes illusions cette leçon de la vie profitable et cruelle.

Une main passée dans sa ceinture, l'autre allongée contre sa soutane et tenant son chapeau, le curé, penchant sa tête vulgaire et sa taille robuste,

l'écoutait gravement. Son visage, empreint de bonté, s'ouvrait à mesure, s'illuminait de toute la joie que son cœur pastoral ressentait à cette confession. Il n'avait garde d'interrompre M. Le Merchadour faisant sa profession de foi nouvelle d'un signe d'approbation continuuel qu'il faisait de la tête, il l'engageait au contraire à poursuivre. Et M. Le Merchadour achevait sans faiblesse de renier ses erreurs.

— Oui, affirmait-il, la religion, même bâtie sur des nuées, est une nécessité sociale. Oui, il n'est pas pour la masse de conscience morale sans conscience religieuse. Oui, tout ce qui reste encore dans le peuple d'honnêteté, de loyauté, d'honneur et de vertu est une part d'héritage chrétien, qu'on n'a pu répudier, mais qui s'use et se perd. Oui, je dis que notre société ne peut se contenter des simples idées morales telles qu'on les donne actuellement dans l'enseignement superficiel et borné de nos écoles primaires ; et que nous devons considérer les idées morales telles que les Églises les donnent — et elles sont seules à les donner en dehors des écoles primaires — comme des idées nécessaires (1).

Le prêtre, tout ému, continuait de se réjouir de

1. Ces deux dernières phrases sont textuellement empruntées à un discours prononcé par M. Combes à la tribune du Sénat.

ce demi-retour de cet enfant prodigue. Mais il n'oubliait pas dans cette fête de son cœur le songe des petits, qui avait guidé ses pas. Et voulant profiter des bonnes dispositions qu'affectait M. Le Merchadour, il revint à l'assaut.

— Vous voyez bien, dit-il, que les bergers sont plus coupables que les maigres brebis, et qu'il convient d'être indulgent aux fautes qu'elles commettent. Vous pardonnerez donc à vos ouvriers, comme les idées que vous venez de m'exposer vous en font un devoir; vous oublierez tout des offenses reçues, et demain, sans rancune et sans arrière-pensée d'aucune part, tout le monde dans cette usine viendra se remettre au travail.

— Oublier ! repart l'industriel avec une vive amertume. Il y a de ces choses, monsieur le curé, qui d'une fois vous entrent au cœur si profondément qu'on ne peut plus les oublier. Il est de ces outrages plus venimeux que des flèches empoisonnées, qui tuent sûrement quand ils touchent.

Cédant à l'emportement des souvenirs tragiques, qui de tout ce qu'il a eu à subir lui ont fait la plus cruelle blessure, il poursuit :

— Oublier que ces misérables, après tout ce que j'avais fait pour eux, ont essayé d'incendier mon usine ! Oublier les cris de mort poussés sous mes fenêtres ! Oublier qu'ils m'ont un jour brûlé

en effigie devant ce portail au milieu des applaudissements ! Oublier surtout qu'après avoir assiégé ce bureau ils ont arraché de ce mur, à cette place vide, le portrait de mon père, et que là, du haut de ce perron, ils lui ont crevé les yeux, percé le cœur, au milieu de clameurs frénétiques ! Cela jamais, monsieur le curé... J'aurais trop peur que du fond de sa tombe mon père me maudisse.

— Si, monsieur Le Merchadour, je vous en prie, au nom de cette misère que vous aimiez tant secourir, au nom de ces enfants qui crient de faim, de ces femmes qui pleurent et de ces hommes eux-mêmes, dont pas un à cette heure ne refuserait de reconnaître l'étendue de sa faute, le crime de sa faiblesse et d'en implorer le pardon, je vous en prie, il faut les absoudre ; il le faut.

— Ce que vous me demandez là, monsieur le curé, est impossible. Impossible, parce que je ne me sens plus sur eux aucune autorité morale. Impossible parce qu'un patron qu'ils ont tant de fois bafoué, assassiné, brûlé en effigie ne saurait reprendre sa tranquillité d'âme et sa confiance d'autrefois ni les aimer du même cœur. Impossible parce que je tremblerais chaque jour de me retrouver à la veille d'une pareille émeute, et que toutes leurs protestations de dévouement à l'avenir ne sauraient me convaincre. Impossible parce que sitôt que ma

ensée s'en occupe je me sens écœuré et que leur
seule, quand je les croise dans la rue, remue
en moi le chagrin. Oui, le pacte qui nous liait est
rompu ; quelque chose en moi est brisé. Non, mon-
sieur le curé, s'il le faut je ne puis ; je n'ai plus le
courage, et s'ils sont misérables, qu'ils s'en pren-
nent à eux-mêmes, qui me l'ont enlevé.

— Hélas ! soupira le curé, en reprenant encore
pour mieux y insister son premier argument,
voyez-vous qu'ils s'en rendent compte ? Il est
bien certain que si on n'avait pas tant affiché de-
vant eux le dédain de la foi, que si on ne leur
avait pas appris à considérer la religion et la mo-
rale qui en découle comme des sentiments ridi-
cules et bourgeois, à secouer avec ce qu'on appelle
le joug religieux tous les devoirs qui pèsent, ils
n'auraient pas si facilement été conquis par ces
apôtres révolutionnaires, qui les attirent et les
entraînent aux luttes sanglantes par des promesses
de douceur.

Il n'alla pas jusqu'à ajouter :

— Voyez si de cela vous, qui en avez souffert,
vous n'êtes pas coupable.

Mais il s'interrompit une minute pour mieux
laisser agir les mots, il fixa sur lui un œil sévère
et son silence en dit long. Après quoi, revenant à

son plaidoyer, il ajouta d'un trait, en s'animant pour achever de l'émouvoir :

— Et qui croyez-vous après tout, monsieur, que je défends ? Des amis ? Non certes, mais bien des ennemis pour la plupart, vous le savez mieux que moi-même. Que de fois, mon vicaire et moi, n'avons-nous pas été insultés, quand nous passions par votre rue aux heures de la sortie d'usine. Pourtant je leur pardonne tout le mal qu'ils m'ont fait, parce qu'ils sont de pauvres ignorants qu'on mène, qu'on égare et qui, perdus, méritent la pitié. Et pourtant de moi-même je suis venu implorer en leur nom : ils sont malheureux, ils souffrent et leur faute est expiée. Ecoutez bien et sondez votre cœur. Je suis sûr qu'à ma voix se mêle la voix de votre père. Comment pourrait-il vous demander d'abandonner cette usine à des mains étrangères ou de la laisser fermée pour toujours ? Elle fut son œuvre ; elle fut sa vie. Elle est devenue votre œuvre ; elle doit demeurer votre vie. Et vous détruiriez de vos mains ce merveilleux outil qu'il a créé ! Et vous rendriez pour un accès de désespoir et de dépit les longs efforts de vos deux existences infécondes ! C'est là qu'est l'impossible. Ecoutez la voix du mort : elle vous dira que du véritable amour comme du vrai courage aucune ingratitude ne peut avoir raison.

M. Le Merchadour considérait au mur la place vide, d'où le portrait de son père avait continué à présider après sa mort à la vie de l'usine ; la place était marquée sur la tapisserie par une tache pâle, et sa vue ne semblait rappeler à son esprit que le souvenir le plus douloureux, que la tristesse la plus poignante de cette grève, qu'il venait d'évoquer. Sa physionomie nerveuse, contractée par l'effort de la pensée, tirée par la souffrance, ne trahissait aucun sentiment de pitié éveillée, aucune hésitation, aucune lutte. Il paraissait seulement plongé dans son chagrin et livré à sa peine.

— Alors, monsieur le curé, fit-il d'une voix froide qui glaça le silence, vous réclamez l'impunité de leur trahison au nom de la justice ?

— J'invoque, se défendit le prêtre, toute la part d'innocence qui entre dans leur cas et j'en appelle à la pitié.

A ce moment on entendit dehors un bruit de pas sur le perron, puis une main hésitante qui choquait tout timidement la porte du bureau. Aussitôt après entra un homme en bourgeron, qui, ôtant sa casquette et la tournant entre ses doigts, bégaya :

— Monsieur, je suis d'une députation de vos

ouvriers et je viens vous prier au nom des camarades de vouloir bien la recevoir.

En parlant il interrogeait du regard le visage du maître de tant de destinées. Mais M. Le Marchand se contenta de faire un signe et l'homme ressortit pour prévenir la troupe qu'il avait annoncée. Un lourd silence se fit un instant dans le bureau plein de lumière ; on entendait au dehors un monotone trainement de souliers qui traversait la cour déserte ; sa musique lente avait une sonorité lugubre dans cette usine morte. C'en était bien fini de ces pas relevés, que scandaient les chants de l'émeute, et les cris de fureur. Depuis que de désastres, que de pleurs, que de retours, que de regrets dans les pauvres logis ! Ah ! si ces mêmes hommes qui l'ont tant acclamé le tenaient à présent, ce misérable meneur envoyé de Paris pour fomenter la grève ! Car eux aussi, et plus cruelle encore peut-être, ils l'ont reçue la leçon de la vie. Et encore savent-ils tout ce qu'elle leur réserve ? Leur sort va se juger.

Cependant douze ou treize bourgeois de lustrine l'un après l'autre ont envahi la salle, la tête basse et le cœur triste. Après avoir été les âmes damnées de la grève, les plus féroces dans la haine, les plus sauvages dans l'attaque, ils sont là frappés eux-mêmes de stupeur devant leur folie qui enfin

apparaît à leurs yeux. Et ils n'ont même plus le courage de regarder en face cet homme, auquel la veille encore ils n'épargnaient aucune injure.

Renversé dans son fauteuil, ses yeux aigus et leurs fixés sur ce demi-cercle de têtes chaudes, dans lesquelles s'étaient développés les premiers ferments de discorde, M. Le Merchadour n'avait pas besoin de parler pour faire entendre le mépris qu'il ressentait pour eux parmi tout son chagrin de l'amour méconnu ; son attitude, son visage, son regard expressif parlaient si clairement ! Immobile, le front, l'œil et la bouche sévères il reprenait devant eux cette dignité du maître qui avait reçu de leur part ces derniers temps tant de graves offenses. Et sous son regard vaincus et humiliés ces chefs de la révolte sentaient entièrement défaillir leur courage.

Quand ils aperçurent l'abbé Herluison assis dans un fauteuil à côté du bureau leurs mauvais sentiments ne firent que s'accroître et leurs cœurs alarmés s'alarmèrent encore. Si cet homme qu'ils considéraient tous comme leur ennemi les avait précédés, nul doute : c'en était fait de leur tardive tentative ; il ne restait plus rien à faire. Du coup il leur sembla voir mourir leur chétive espérance. Leurs yeux chargés de haine ne quittaient pas le prêtre.

Le chef de la petite troupe finit cependant prendre la parole ; d'une voix sourde, par phrases hachées, il débita le discours préparé. Il commença par déclarer qu'il parlait au nom du syndicat, à la suite d'un referendum voté à mains levées, qui avait rallié tous les suffrages. Il dit combien ses camarades et lui déploraient les fautes, les erreurs, les excès, où les avaient entraînés des excitations étrangères ; que tous étaient disposés à reprendre le travail sans condition et qu'ils espéraient en la bienveillance habituelle de leur patron pour oublier leurs torts, en sa justice pour excuser leur folie passagère, en sa justice pour épargner les innocents, qu'il ne pourrait pas ne pas frapper en frappant les coupables. Il représenta enfin que des centaines de femmes et d'enfants se lamentaient attendant leur retour ; et il conclut sur une dernière protestation de dévouement, de remords et de fidélité pour l'avenir.

M. Le Merchadour l'avait écouté sans perdre une minute cet air de rigueur, que les ouvriers ne lui connaissaient point et qui dès l'entrée le avait effrayés. Il semblait ne pas voir l'appel pressant de ces têtes orientées vers lui et conservait au milieu de l'angoisse de tous son apparente indifférence.

L'abbé Herluison cependant partageait la douleur de ces hommes et demandait à Dieu secrètement de toucher d'indulgence et d'incliner à la pitié l'âme de l'usinier. Car l'heure était venue, l'heure des représailles ou l'heure du pardon...

En ce moment le vent promenait sur la ville au soleil les parfums de la terre fleurie. Tout demandait à vivre ; tout riait ; tout palpitait dans la lumière éblouissante et jeune de la saison féconde. L'usine au contraire paraissait plus affligée de sa mort, parce que tout renaissait. Le bruit des autres fabriques du voisinage parvenait jusqu'à elle dans cette journée calme et la faisait frémir ; on eût dit que dans son impatience elle s'éveillait déjà, qu'elle commençait à revivre et que son cœur allait battre...

Tout portait donc à fléchir M. Le Merchadour : l'attitude des délégués du syndicat, le conseil du curé et le conseil des choses. Il fallait qu'il eût été bien vivement atteint dans son orgueil et bien profondément froissé dans son amour pour qu'il ne cédât pas. Dans son découragement, dans sa révolte la grande bonté offensée ne connaît pas de mesure. L'indignation qui a les racines les plus profondes est celle de l'honnête homme loyal et généreux. C'est pourquoi M. Le Merchadour, meil-

leur qu'un autre, plus qu'un autre était difficile
toucher.

Ce fut son sentiment de la justice qui s'émut
premier. Ayant surpris la haine des regards jets
sur l'abbé Herluison, il voulut d'abord justifier ce
prêtre, que la défiance de ces hommes accusait.
Et il dit, le montrant :

— Quand tout vous condamnait autour de moi
que ces murailles nues, que ces ateliers vides
que ces cours désertes parlaient tristement à mon
cœur et le poussaient au juste châtiment, il est
venu implorer pour vous le premier. Que cela vous
apprenne à le connaître !

Plus bas, il ajouta :

— Encore un qui vous aime. Et vous ne savez
pas !

L'autre, c'était lui-même.

Bouleversés de ce qu'ils venaient d'entendre
confondus d'admiration, touchés de remords, les
pauvres ignorants ne savaient que faire, que dire
ni même que penser. Déconcertés, ils perdaient le
sens des choses ainsi que des dormeurs éveillés
brusquement. Le regard seul de ces deux hom-
mes, qu'ils avaient méconnus ou trahis et qu'ils
maintenant leur paraissaient si grands, les faisait
souffrir en les fixant. Cette souffrance d'ailleurs
était utile, car toute cette douleur n'était qu'un

couleur d'enfantement : une conscience nouvelle plus forte, plus pénétrée de ses devoirs, naissait en eux...

L'usinier, ayant répondu aux regards, répondait au présent aux paroles :

— Ma décision très nette, assurait-il, était d'abandonner mon usine. Je ne l'avais pas prise à la légère ; je la croyais irrévocable. Avant de prendre une résolution contraire il faudrait que je me refasse une âme, comprenez-vous ?... Pourrai-je changer ?... De votre côté êtes-vous bien sûrs de vous-mêmes ? Il reste entre nous, quoi qu'on fasse, des choses qu'on ne peut effacer. Un tel passé demeurera toujours un peu présent... Tout cela est grave, très grave. Je ne puis promettre qu'une chose : je réfléchirai.

Ces paroles, qui pour les ouvriers ne faisaient qu'éloigner le péril, les laissaient plongés dans le même tourment. Tranquille et plein de Dieu, le prêtre au contraire espérait : la remise d'une décision aussi arrêtée n'était-elle pas déjà un signe favorable ? Demander à réfléchir, n'était-ce pas donner le temps à la vengeance de s'apaiser, à la pitié d'agir ? Il saurait d'ailleurs revenir à la charge et y employer avec sa patience inlassable sa fermeté de cœur.

Le premier des délégués hasarda encore quel-

ques mots d'insistance en faveur du pardon ; puis, s'avancant vers l'abbé Herluison, les yeux mouillés d'émotion et de reconnaissance, il lui serra chaleureusement sans rien dire la main au nom de tous. C'était la réconciliation de ces ouvriers avec ce prêtre, dont ils étaient ennemis sans raison avec une passion que son parti pris même rendait plus difficile à vaincre. La vérité de la vie, qui éclate tôt ou tard, rapprochait enfin ces humbles de cet ami des humbles, qu'ils ne connaissaient pas ; la rencontre était émouvante et décisive. Mais quel concours de circonstances n'avait-il pas fallu pour que ce grand travail se fit dans les esprits et ramenât de la lumière parmi ces âmes emmurées ?

Ayant salué, les ouvriers sortirent l'un après l'autre en silence, lents et la tête baissée ; le bruit de leurs pas, avant de s'effacer, éveilla de nouveau un moment l'écho sonore et triste de la cour.

Le samedi suivant, en dépliant la *Croix*, le curé y lut en première page un article reproduit du *Réveil des Travailleurs*, qui, rendant compte de l'entrevue du comité du syndicat avec M. Le Merchadour et hommage à l'intervention spontanée de l'abbé Herluison, concluait en ces termes : « Il

ous a paru intéressant de faire connaître aux camarades la conduite d'un homme, qui par le costume qu'il porte devrait être comme à l'ordinaire l'ennemi des basses classes, et qui au contraire s'érige en défenseur des pauvres et des petits. La reconnaissance des travailleurs lui est acquise ; car ce prêtre est un prêtre. »

XIV

La centième brebis

« ... Car le fils de l'homme est venu sauver ce qui était perdu... Si un homme a cent brebis et qu'une d'elles s'égare, ne laisse-t-il pas les quatre vingt dix-neuf autres sur les montagnes pour aller chercher celle qui s'est égarée ? Et s'il arrive qu'il la trouve elle lui cause plus de joie que les quatre vingt-dix-neuf qui ne se sont pas égarées. »

SAINT MATHIEU. Chap. XVIII

M. Le Merchadour ayant réfléchi pardonna. Les portes rouillées de l'usine se rouvrirent en grinçant et le travail reprit. Le quartier de Saint-Aventin refit du matin au soir son bourdonnement joyeux. La fumée épaisse et noire des cheminées qui plombait le ciel emplissait de gaieté tous les yeux. Que la voix déchirante des sirènes elle-même parut douce à entendre, les premiers jours, dans le matin laiteux ! Les mains engourdies repre-

naient peu à peu leur habileté avec leur activité laborieuse ; et les cœurs, sauvés de la misère, se fleurissaient comme les fenêtres des mansardes, chantaient d'allégresse comme les canaris en cage. Chacun était content de son sort parce qu'il avait connu un sort plus misérable, au point que la vie n'avait jamais eu pour ces humbles tant de douceur souriante. Leur bonheur n'étant que de craintes irréalisées, de malheur écarté et de joie négative était pauvre ; ainsi fait il suffisait quand même à les griser, à faire se lever triomphante un peu de jeunesse en leurs âmes.

La lumière de juin, lumière si limpide où l'on sent à son feu plus ardent l'été proche, ajoutait sa douceur à la douceur de vivre. Les bras de la rivière, qui, paisibles, se promenaient dans le quartier, étaient gais, frissonnants sous le rire des feuilles penchées sur le rire de l'eau. L'orme du presbytère, devenu plus bavard, parlait dans le mystère au moindre vent qui, passant, le frôlait ; et Philomène en ravaudant à son ombre, les yeux recueillis sous ses lunettes, écoutait, l'après-midi entier, sa longue confidence. La campagne elle-même jetait la langueur chaude et parfumée de son haleine dans le jour alangui. C'était l'époque de la fleur, de la lumière souveraine ; la sai-

son des clairs enchantements ; le temps, avec la sève, de l'ivresse montante...

Quand l'abbé Herluison sortait dans la rue, tête nue, portant selon son habitude son chapeau à la main, le peuple lui marquait sa reconnaissance par des saluts et des bonjours ou même des propos échangés en passant. Et le songe de l'amitié conquise autant que du bien fait réjouissait son cœur d'apôtre. Chaque jour il demandait à Dieu de l'aider à diminuer les épreuves des pauvres, à devenir selon son vœu le plus cher le berger reconnu du troupeau rassemblé.

— Je voudrais tant, murmurait-il en sa prière, que votre règne arrive : lui seul serait un règne de justice, de concorde et de paix ; communiquez-moi votre esprit ; que ma parole soit avec la parole d'amour la parole de vie.

Et déjà parmi d'autres la famille Mouche se rapatriait peu à peu à sa voix dans le catholicisme. La mère, dont la croyance n'était qu'endormie par la négligence des pratiques, n'avait pas tardé à reprendre sa ferveur religieuse. La religion de Dominique, dont l'espérance éternelle avait changé la vie, tournait au mysticisme. De lui-même il avait demandé à suivre au patronage avec Joseph les cours du catéchisme, pour recevoir « le bon Dieu blanc ». Et le père, assuré que ce ne serait

plus de la part des camarades un sujet de querelle, heureux au demeurant de voir autour de lui des visages contents, le père laissait faire et consentait à tout. La honte que soulevait en lui le souvenir de ses ivresses diminuait d'ailleurs, avec son autorité dans la maison, son zèle à commander.

Car hélas ! quelque reproche qu'il s'adressât après, le père Mouche cédait toujours à son triste penchant ; déjà même il sentait planer sur sa santé les menaces de son alcoolisme ; un sourd bourdonnement résonnait dans sa tête, la nuit, comme la continuation du bruit de machines entendu tout le jour ; une sorte de sifflement continu agaçait ses oreilles et sa tête lourde était écrasée sans répit sous un chapeau de plomb.

Deux ou trois fois il avait gémi de ces malaises devant l'abbé Herluison, avec lequel maintenant, comme tout le monde dans le quartier, il s'arrêtait volontiers pour causer quand il le rencontrait. Il lui avait même demandé s'il ne pourrait pas lui trouver un métier en dehors de cette usine, dont le vacarme infernal, disait-il, lui causait ces affreuses migraines. Tirant de la ceinture de sa soutane sa tabatière en corne le prêtre un jour lui avait déclaré en riant :

— Je sais bien un remède, allez, monsieur Mouche !

— Un remède !... Lequel donc ? avait fait vivement le bonhomme en plongeant ses gros doigts dans la poudre.

— Mais parbleu ! ne plus boire !... Une blanche, une verte ; une verte, une blanche, voilà ce qui vous tue, mon pauvre ami. Ce n'est pas le bruit des machines, comme vous le croyez, qui perpétuellement ronfle dans votre tête ; c'est la vapeur de l'alcool qui y bourdonne et qui vous étourdit. Le mal ne vient pas de l'usine, mais du cabaret. Vous savez l'intérêt que je vous porte, monsieur Mouche. Eh bien ! il faut cesser de boire, vous m'entendez ; il est temps ! il est temps !

Le père Mouche prenait peur ; l'affection qu'il avait pour les siens autant que pour la vie se réveillait inquiète. S'il s'en allait, bon sang de sort, que deviendrait la famille ? Comment Catherine se tirerait-elle d'affaire avec ce petit monde ? Sans compter que, au lieu d'être foudroyé d'un coup, il pouvait tomber là, à demi paralysé seulement, pour traîner ensuite des mois et des mois : ça en serait alors une misère !... Victor, pénétré de ces bons sentiments et de ces craintes salutaires, prenait d'énergiques résolutions qui tenaient peu ; son satané gosier toujours sec avait toujours soif, et l'envie de boire bientôt l'emportait sur la peur de mourir.

Il devenait donc de jour en jour plus nécessaire de le soustraire à ce milieu si malsain des usines, où la tempérance a tant de peine à se sauvegarder, et qui l'ayant pris déjà contaminé l'avait mené si promptement jusqu'aux limites de son mal. L'abbé Herluison s'y employait avec sa sollicitude habituelle, et son intervention là encore était près d'aboutir.

Parmi ce mieux-être moral qui règne chez les Mouche, les habitudes d'ivresse que conserve le père ne sont pas d'ailleurs pour Catherine le seul sujet de peine. L'absence d'Amandine, dont on est toujours sans nouvelles, achève pour elle de mettre un deuil dans le rayonnement joyeux des jours d'été qui passent. Et c'est la fin de juin... La petite est partie peu après les Pâques-Alléluia, et les Pâques sont closes depuis déjà longtemps. Qu'est-elle devenue ?... A-t-elle quitté la ville ?... Où est-elle ? Pense-t-elle parfois au désespoir qu'elle a laissé ? Est-elle heureuse ?... L'amour est-il encore assez fort dans son cœur pour écarter le remords de son ingratitude ?... Mon Dieu ! si elle se repent, si la fièvre de ses sens est tombée, si la passion calmée l'a laissée triste !... Elle a l'âme légère, mais le cœur point méchant : pour consentir à fuir il a fallu, bien sûr, qu'elle ait été séduite et comme ensorcelée ; car si elle avait songé

au chagrin de la mère, comment aurait-elle consenti ?... Elle était toujours gaie, toujours rieuse... Ah ! c'était un joli rayon de soleil dans la maison !... Quand elle entraît, ces derniers temps, on aurait dit, tant elle était pomponnée, éclatante et fleurie, que le printemps entraît par bouffées avec elle. Elle était fraîche comme une fleur, vive comme un oiseau, trop fraîche même, trop vive hélas ! puisque tant de fraîcheur, tant de vivacité l'avaient perdue...

Ainsi parlaient l'amour, l'illusion, le regret dans le cœur de la mère, tandis qu'elle tricotait, cet après-midi-là, une paire de bas sous le jour clair tombant de la fenêtre. Sous l'inquiétude de ces pensées, comme elle sentait encore son affection vivante ! Comme le souvenir de sa fille chantait dans sa tête au bruit du marteau de l'infirmes assises en face d'elle !... Amandine souffrait peut-être... Peut-être pleurait-elle !... Ses illusions tombées, elle n'aimait plus peut-être et n'était plus aimée !...

Ces questions que Catherine s'était si souvent posées à elle-même comme toujours demeuraient sans réponse. Et Catherine dans la crainte tremblait de tout son cœur.

Si les rêves joyeux et orgueilleux des mères le plus souvent demeurent des fantômes, que de fois au contraire leurs songes attristés sont des pres-

sentiments ! Qu'y avait-il donc ce jour-là pour troubler mère Mouche bien plus que de coutume ?

Il y avait qu'Amandine avait été en effet depuis plus d'une semaine lâchée par son amant et que ce dernier, son caprice passé, avait un beau matin, au petit jour, filé sur la grand'route, le chien tirant à plein collier et l'homme poussant encore pour aller plus vite son établi roulant de repasseur. Il y avait qu'Amandine s'était tout à coup trouvée seule, sans famille, sans amis, sans ressources sur le pavé d'une ville voisine ; qu'elle avait gagné comme elle avait pu un peu d'argent pour payer son voyage, et que, revenue le matin, lasse et désenchantée, elle errait lamentablement sur les trottoirs comme une pauvre pécheresse publique.

Elle s'était présentée à son ancienne repasserie ; mais la honte de cette démanche n'avait servi de rien : la place était prise ; d'ailleurs, M^{lle} Hortense ne se souciait pas d'avoir de ces ouvrières qui au moment où la besogne presse jettent leur ouvrage sur une chaise pour suivre leur plaisir. Comme si on ne pouvait pas s'amuser suffisamment en dehors des heures d'atelier !... Et puis la mère avait été si insolente, quand elle était venue réclamer sa fille le jour de son départ !

— Jusqu'à m'accuser d'être cause de tout !
Croyez-vous ça ?

Et M^{lle} Hortense avait fermé sa porte.

Ailleurs c'était son mauvais air qui avait empêché qu'on l'embauche. Et ma foi ! comme le soir tombait, qu'il fallait trouver un abri pour la nuit, et qu'elle n'osait aller le demander à sa famille ; comme elle sentait son estomac chagrin sous les baleines du corset, elle attendait le premier mot d'invitation venu, prête à donner au passant pour l'aumône du gîte et l'aumône du pain une aumône d'amour. Prise de pudeur pourtant, parfois elle rougissait et brusquement se dérobaît à l'oeillade insolente qu'elle-même avait sollicitée. Mais les défaillances de la faim qui de temps en temps lui donnaient le vertige lui enlevaient bientôt sa volonté de résister, et sa force morale s'évanouissait à son tour dans une défaillance.

Tout autour d'elle la ville menait son bruit d'enfer, qui s'ajoutait encore à sa fatigue pour achever de l'élourdir. C'était l'heure où l'on goûte dans la tiédeur plus faible du soleil nonchalant, au flottement de l'ombre commençante, au sourire d'adieu que prend le jour en fuite, l'impression légère et douce du soir avant le crépuscule.

Les usines lâchaient l'un après l'autre leurs bataillons d'armée ouvrière, et le courant des rues à

mesure devenait plus rapide et plus noir. Le bruit des conversations se perdait au milieu du fracas des camions vides, qui rentraient au garage en dansant sur les pierres au trot endormi et pesant de leurs gros percherons. Les vendeuses des quatre-saisons, poussant devant elles leurs bagnoles de plein vent, mêlaient la fureur de leurs derniers appels ; et les martinets au-dessus, dans le bleu, menaient d'une aile plus rapide, avec des cris plus vifs leur chasse plus ardente. Tout ce tumulte engourdissait le songe d'Amandine et brouillait ses idées, sans parvenir toutefois à couvrir la voix qui s'élevait en elle de la détresse et de la faim. Bruits coutumiers, qu'elle retrouvait après si peu de jours, mais d'une âme si faible et si changée ! Comme elle se sentait perdue au milieu d'eux, et si humble et si pauvre ! A leur musique évocatrice elle revivait ses souvenirs : voici la chaussée sur laquelle elle passait tous les soirs ; le coin noir sous le porche où, à leur première rencontre ; il l'avait attirée ; le pont du haut duquel ils s'étaient penchés si souvent côte à côte pour contempler dans l'eau, au reflet de la lune, leurs deux têtes unies. C'est là, sur ce terre-plein de carrefour, qu'un soir, de lui-même, il avait déclaré :

— Je t'aimerai toute ma vie, Amandine. Tu

peux avoir confiance en moi ; avec ma jeunesse c'est toute ma vie que je veux te donner.

Toute sa vie à lui, pourquoi pas ? Elle comptait bien lui donner sa vie à elle !... Alors, naïve, elle avait cru ; naïve, elle avait eu confiance, elle était partie, acceptant ses projets, lui livrant sa jeunesse et son honnêteté et tout son avenir.

Et maintenant !... maintenant elle repassait par ces mêmes lieux, le cœur brisé... Maintenant elle était là sans conseil, sans soutien, l'œil hagard devant l'avenir vide, toute la pensée souffrante, toute l'âme perdue... Et comme la douleur nous rend à la vie, dont la joie nous détourne, elle s'attendrissait pour la première fois en pensant au chagrin de la mère, à la peine que la pauvre vieille avait eue pour amasser les trois écus volés, au bouleversement que sa fuite avait dû provoquer dans la maison. Pauvre mère si effacée, si simple, si mal récompensée de sa bonté, de son dévouement silencieux, que faisait-elle ?... Elle était si sensible, et c'est vrai qu'elle aimait tant son Amandine !... Et les frères, que devaient-ils penser de leur grande sœur ?... Quel exemple pour Lucienne !... Comme le père avait dû s'emporter !... Sur le moment, ou seulement quelques jours après le jour fatal, peut-être aurait-il pardonné. Mais à présent, passé cinquante jours,

comme les colères, comme les rancunes avaient dû grandir durant une si longue absence !... Pou-
vait-elle parler de repentir ? Il serait trop visible qu'elle revient parce qu'elle est malheureuse, et ce n'est pas son malheur qui exciterait la pitié du père et lui vaudrait son pardon.

— Ah ! folle !... folle que j'ai été ! gémit-elle, reconnaissant enfin sa faute, quand l'heure est venue de l'expier.

Ainsi se lamente et s'inquiète Amandine, tandis que dans la rue de l'Eau Bénite, où le hasard de ses pas l'a conduite, la foule passe et la nuit monte. Dans ce flot humain qui déferle et qui bruit, elle est comme une épave : elle flotte... Elle fait dix mètres en avant, puis s'arrête, puis reprend, puis revient sur ses pas, ignorant où aller et ne sachant quel parti prendre... Finalement, comme l'envie de manger la tenaille plus fort et que la peur de la nuit la saisit, elle se raidit contre elle-même et recommence sa distribution de sourires aux passants. Pauvres sourires d'ailleurs, où les lèvres se forcent et qui ne tentent guère !... Ils errent comme les clartés du soir qui ne savent où se poser : que de fois ils s'égarent et se trompent d'adresse ! Des femmes, des enfants, un prêtre même reçoivent leur appel éhonté. Les femmes ricanent, moins indulgentes que les hommes ; les

enfants répondent au sourire pervers par des sourires ingénus ; le prêtre, lui, s'arrête.

Car ce prêtre est l'abbé Herluison, et il a reconnu dans Amandine avec tristesse une Madeleine avant le repentir, une misérable fille corrompue qui donne le scandale et cherche le péché. Ses premiers mots, son premier geste expriment sa surprise :

— Comment ! C'est vous, Amandine !...

Quelques passants s'arrêtent, intrigués. Mais le curé n'y prend garde et poursuit :

— Vous, Amandine !... Vous qu'on croyait une fille si sage !... Vous qu'on a tant pleuré rue du Petit-Denier !... Songeant à la misère que vous laissiez, à toutes les peines de votre mère que votre départ devait encore accroître, comment avez-vous eu le triste courage et la force de fuir ?... Vous avez follement sacrifié votre vertu qui était votre seule richesse. Et tout cela, ingratitude, légèreté, manque de cœur, faiblesse si coupable des sens ne peut guère attirer le bonheur. Amandine, Amandine, comme il va falloir vous appliquer au bien pour réparer vos fautes !...

Honteuse, Amandine écoute et baisse la tête. La réprimande du curé prononcée d'un ton calme et d'une voix sévère aggrave encore son remords et sa peine et l'émeut jusqu'au cœur. Des larmes

âcres et brûlantes débordent de ses yeux et coulent sur ses joues. Elle pleure sa déchéance, son orgueil et sa vie.

Et l'abbé Herluison, la voyant affligée, juge éprouvés son repentir et sa détresse.

— Depuis que vous êtes partie, reprend-il d'une voix adoucie, j'ai demandé bien souvent à Dieu votre retour. Vous voici. Celui, qui ce soir m'a mis sur votre route, m'impose le devoir de m'occuper de vous. Dites-moi, mon enfant, vous êtes-vous déjà présentée rue du Petit-Denier ?

La fille le regarde de ses yeux éperdus, et hochant la tête, elle soupire sentant sa misère infinie :

— Ils ne voudront jamais après cinquante jours.

— Venez, dit simplement le prêtre, et nous les fléchirons.

La foule de plus en plus curieuse les observe. Quand elle les voit partir, le curé précédant et la fille suivant, d'une personne à l'autre elle glose, elle s'interroge. Quelques rires même éclatent çà et là. Mais l'abbé Herluison les entend à peine et ne s'en trouble pas. Il ramène au bercail la brebis égarée : la joie du bon pasteur le pénètre et lui emplit toute l'âme.

Amandine de son côté, sa tristesse mêlée de douceur, et son espoir luttant contre le désespoir, se sent renaitre un peu et déjà se retrouve.

Par malheur M^{me} Pelourde a de loin assisté à la scène et le sentiment d'une vive réprobation tout de suite s'est élevé dans son esprit étroit et son cœur puritain ; la rancune sourde qu'elle nourrit contre ce prêtre lui fait prendre le masque d'une très pieuse indignation et, enflée d'apparence d'un pur courroux chrétien, elle gronde en elle-même :

— Peut-on, quand on porte soutane, se compromettre ainsi publiquement, à l'heure même où la rue est le plus animée ? Faut-il avoir perdu le sentiment de la décence et de la dignité ?... Et pour qui ? Pour une fille de rien, pour une gourgandine qui revient, le jour où son amant s'est lassé d'elle et l'a lâchée ! Elle est si intéressante en effet cette fille des Mouche !

Elle bougonne en marchant et fronce le sourcil : c'est toujours la même vue courte jetée sur l'horizon borné d'un petit caractère.

Cependant une ancienne camarade d'atelier qui travaille chez M^{lle} Hortense, ayant reconnu Amandine, explique dans un groupe et commente la scène qui vient de se passer : c'est une fille qui a fui avec son amant, que le curé exhorte et ramène. Aussitôt dans la foule, comme un vent sur les blés, la version se propage ; les rires tombent ; on ne s'étonne plus ; on approuve ; on admire. Seule

la colère de M^{me} Pelourde continue à suivre sa pente et gronde et bouillonne plus fort. Demain elle colportera la nouvelle chez toutes les bonnes âmes de la ville, et son indignation encore tout échauffée, dans l'excessive ardeur qu'elle saura mettre à la répandre, fera naître un scandale.

Comme elle est émouvante la joie de Catherine en retrouvant sa fille ! Vraiment Amandine a pu croire que la mère lui ferait des reproches et refusant de la recevoir lui fermerait ses bras ! Elle ne la connaît guère. Des reproches ? Catherine n'y songe même pas. Le temps viendra peut-être un jour de les faire avec toutes sortes de précautions et de détours. Mais aujourd'hui, mais ce soir troubler la joie de cette heure qui les rapproche, ne pas célébrer dans la seule tendresse émue ce retour ! Au lieu de le contraindre à se fâcher mère Mouche laisse parler son cœur.

Quant elle aperçoit derrière la soutane du prêtre la robe d'Amandine, elle jette comme un cri qui remplit toute la chambre et fait tressaillir Dominique :

— Ma fille !

Et courant à elle, prête à défaillir, elle l'enveloppe de ses bras. L'étreinte finie, elle s'éloigne et pleure et la regarde.

— « C'est toi... C'est Elle ! »

Longtemps ainsi elle s'étonne, elle s'assure et d'un plaisir très doux se livre à sa surprise.

C'est Elle en effet, c'est bien Elle. Mais comme elle est changée ! Oh ! ces pommettes saillantes, ces yeux creux, ces paupières battues, ce teint pâle et cette face triste ! On devine combien elle a souffert et que la réalité de l'amour a été loin des fantaisies du rêve. Catherine a pitié ; mais du moins l'avenir lui apparaît maintenant plein de sécurité et, tranquille, elle bénit les épreuves qui ont valu ce retour.

Le repentir de la petite est écrit sur son visage douloureux, avant même qu'il se soit exprimé. Il ne reste plus qu'une inquiétude, qui s'accroît de minute en minute, à mesure qu'approche l'heure où doit rentrer le père. Voudra-t-il oublier ? Il montrait tant d'irritation chaque fois qu'il parlait de sa fille ! Il a affirmé si souvent qu'il tiendrait sa vengeance ! Hier encore il ne trouvait pas de mots assez grossiers pour l'injurier. Et Catherine, le cœur glacé, ne fait qu'en remuer le souvenir.

Quel froid plus mortel encore l'envahit, lorsqu'on entend dans le silence le pas de Victor Mouché qui monte l'escalier ! La mère tremble, Amandine est plus morte que vive : tout l'avenir va se juger. Le prêtre une minute se recueille et se trouve plus fort.

L'homme entre. Stupéfait de retrouver sa fille dans cette maison qu'elle a quittée et où la misère de l'exil aujourd'hui la ramène, une seconde sur le seuil il s'arrête interdit. Mais bientôt, sa surprise passée, la fureur lui remonte ; il donne pour l'enfoncer un violent coup de poing à son chapeau, et penché en avant, prêt à bondir sur elle, il fait de son bras tendu vers la porte le geste qui la chasse.

C'est alors que le prêtre intervient, fort ému.

— Monsieur Mouche, dit-il, lorsque la faute est commise, à quoi sert de maudire ? Et devez-vous punir, quand la faute est expiée ? Monsieur Mouche, votre fille n'est qu'à moitié coupable ; votre fille a lutté ; elle n'est tombée que parce que rien n'est venu la défendre. Que lui aviez-vous donné, qu'avez-vous fait pour la garder contre le mal ? Elle ne portait en elle que le conseil de sa jeunesse, et ce conseil devait fatalement la livrer au plaisir. Elle revient au devoir, contrite et suppliante. Allez-vous la chasser ? Sous votre colère secrètement vous regrettiez et vous pleuriez l'absente, comme tous ces yeux autour de vous la pleurent et la regrettent. Il faut la leur rendre et vous la rendre ; car je ne sais pas de plus grande pitié que de voir des familles désunies et des foyers autour desquels une des places reste vide. Sachez

pardonner, monsieur Mouche... Mon ami, mon ami, écoutez qui vous aime ; ouvrez votre porte : c'est votre enfant qui rentre ; ouvrez votre cœur : c'est la joie qui revient.

Ces paroles prononcées d'un ton persuasif ont pénétré Victor. Le sentiment de ce qui a manqué à sa fille, des forces obscures et combinées, qui plus que l'amour l'ont perdue, la certitude de sa responsabilité le saisissent. Si la petite en effet avait été plus surveillée et mieux gardée contre elle-même et contre le danger ; si, moins négligent de ses devoirs, lui, le père, s'était préoccupé de son éducation morale, Amandine se serait-elle abandonnée au premier désir qui avait soufflé comme une fille sans vertu ?...

Ainsi, tandis qu'il restait silencieux, un travail caché s'accomplissait en lui et l'inclinait vers la clémence. Le prêtre, qui étudiait tous les mouvements de sa figure grave, sentait à mesure vivre moins sourdement en lui l'espoir qu'il avait mis dans son appel.

Amandine pendant ce temps s'était jetée aux genoux de son père ; Catherine, brisée, suffoquait, la tête dans ses mains ; Minique suppliait du regard. Le cœur rude de l'homme parmi cette attente angoissée s'attendrissait peu à peu. Son bras, qui

s'était levé vers la porte une seconde fois, s'abaissa lentement, tandis que, donnant son pardon, il dit tout bas, d'une voix qui tremblait :

— Reste, ma fille.

XV

Au scandale !

« Laissons cet aveugle ; qu'il crie
tant qu'il voudra, comme un
chat-huant, pour inquiéter les
oiseaux du jour. »

SAINT FRANÇOIS DE SALES

M^{me} Pelourde, sœur du baron Pommeret, n'entretenait guère de relations avec M^{lle} Rosempot, simple épicière-mercière sur la place de Saint-Aventin. Ces dames se saluaient quand elles se rencontraient chaque semaine à leur bureau de charité, M^{lle} Rosempot cérémonieusement, avec des regards coulés et un plongeon plein de respect, M^{me} Pelourde de la tête seulement, avec un air de hauteur et de condescendance, le cou roide et les lèvres pincées.

Il lui souvint pourtant ce jour-là, surlendemain de la rentrée d'Amandine au bercail, que M^{lle} Rosempot était, en même temps que mercièrre-épicière, la tante maternelle de l'abbé Fleurot. Et comme elle avait déjà colporté chez toutes les bonnes âmes impressionnables et pieuses de la ville

qu'elle appelait en joignant les mains et baisant les yeux « le scandale public donné en pleine rue, au moment de la sortie des usines, par l'abbé Merluison », elle se dit qu'il ne lui restait plus qu'à aller déballer son indignation chez M^{lle} Rosempot.

La débonnaire vieille fille, toujours prête à ouvrir son âme à quiconque venait y frapper au nom de Dieu, serait facile à convaincre ; puis l'action se propageant naturellement de la tante au neveu, il était à prévoir que l'abbé Fleurot, toujours timide, inquiet, hésitant sur la route à suivre, à son tour se laisserait gagner. Et peut-être Monseigneur lui-même, devant cette réprobation générale fort habilement suscitée, finirait par s'émouvoir et débarrasser la paroisse d'un pasteur, qui, de l'avis de M^{me} Pelourde, et grand Dieu ! pour son amertume, compromettait gravement avec sa dignité sacerdotale les intérêts de l'Eglise.

Ayant ainsi dessiné dans sa tête le plan de cette cabale habile, la sœur du baron Pommeret, séduite par la hardiesse de la combinaison et par l'espoir d'y réussir, s'en vint un soir à nuit tombée toquer tout doucement à la porte vitrée de M^{lle} Rosempot.

La vieille fille que les pratiques ne dérangent guère, sommeillait paisiblement, assise sur une chaise basse, tandis que son chat, blotti au chaud

dans son tablier, menait, la patte étendue et l'œil clos, sa chanson de rouet. Un pois fulminant lancé dans la boutique par quelque polisson du quartier ou même une bombe éclatant sur le seuil n'aurait pas produit plus d'effet. Agathe sursauta et Fadet envoyé par terre et surpris lui aussi, mais vigilant à la défense, mit d'instinct le dos en arche de pont puis, tourné vers le danger, les yeux, la gueule et le poil irrités, cracha vivement sa colère.

— Qui va là ? fit la mercièrre, laquelle s'étant mise debout dans la boutique étroite se trouva tout à coup face à face avec M^{me} Pelourde.

Une rencontre aussi imprévue la jeta dans l'alarme, tandis que confuse d'avoir été surprise somnolant sur sa chaise, et par là encore fort troublée elle ne trouvait pas assez de paroles pour s'excuser :

— Mille pardons, madame... J'étais seule. Il faisait plus nuit que jour dans ma boutique. Je crois bien, sur ma foi, que je m'étais un peu assoupie.

Et ce disant, elle bousculait les chaises et les offrait les unes après les autres à M^{me} Pelourde d'un air tout effaré.

— C'est moi qui m'excuse au contraire, mademoiselle, de vous surprendre ainsi à l'improviste, protestait celle-ci, du ton le plus sucré, dans le même temps qu'Agathe empressée :

— Je vous en prie, madame. Entrez donc...

mais veuillez vous asseoir... C'est moi qui suis tout à fait honteuse...

Quand les politesses d'arrivée eurent ainsi de part et d'autre été faites et refaites et refaites encore à reprises diverses, la visiteuse se hasarda enfin à aborder le grand sujet.

— Je sais, chère mademoiselle, commença-t-elle en la flattant pour la mieux préparer, de quelle fidélité à Dieu et de quel dévouement à son Eglise votre pieuse et sainte âme est pétrie. Et je ne doute point qu'elle n'ait été, à l'exemple de tant d'autres, affligée du scandale dont toute la ville...

— Vous dites, madame, un scandale ? interrompit M^{lle} Rosempot déjà épouvantée.

— Un scandale, mademoiselle, parfaitement, un scandale incroyable... Comment, vous ne savez donc pas ?

Et changeant aussitôt sa voix mielleuse, dont le ton affecté et mignard sonnait faux, contre le filet de voix aigret qui lui était naturel, elle débita sans plus son récit d'une haleine.

— Figurez-vous, ma bonne demoiselle, qu'on a pu voir l'autre soir, à l'heure de la sortie des usines, dans la rue de l'Eau-Bénite et même, je précise, en face du numéro 15, proche le presbytère, un prêtre en soutane aborder une fille en cheveux, qui avait tout l'air d'une fille publique, lui parler longuement et finalement se faire accompagner par elle. Notez que je n'incrimine pas ses intentions et que je les

crois parfaitement louables. Mais enfin vous devinez quel scandale ! Tant de gens ne jugent ou même ne demandent à juger que sur les apparences ! Combien un tel manque de dignité est funeste en particulier au temps où nous vivons, alors que tant de malice entoure les prêtres et les guette, je vous le donne à supposer ! C'est inouï, n'est-ce pas ? Eh bien ! mademoiselle, pour si incroyable que cela paraisse, je vous l'affirme ; car on ne me l'a pas raconté, je l'ai vu de mes yeux. Je passais par hasard, assez distraite à ma coutume, lorsque les rires et les nasardes de la foule, que ce spectacle divertissait assez fort, comme vous pensez, ont attiré mon attention. Ma surprise sur le moment même a été pénible et ma tristesse profonde. Depuis les commentaires dont, à mesure qu'elle circule, va se grossissant et s'enrichissant l'histoire, n'ont fait que de nourrir mon inquiétude catholique. Et votre excellente piété, quand elle apprendra surtout de quel prêtre il s'agit, ne peut manquer de vous faire une âme aussi affligée que la mienne.

Mlle Rosempot, ne doutant pas à cet air d'assurance et de mystère qu'il ne s'agit de l'abbé Fleurot, fut prête à suffoquer et s'écria, se laissant choir subitement sur une chaise :

— Mon neveu !... Est-il Dieu possible ?

M^{me} Pelourde, inquiète tout à coup que pour vouloir être trop habile elle n'eût au contraire

gâté tous ses effets et craignant que, rassurée sur le compte de son parent, la vieille fille fût moins portée et prompte à s'indigner de la conduite du curé, se hâta de la tranquilliser :

— Votre neveu ? fit-elle. Vous n'y pensez pas, chère mademoiselle, il est bien trop prudent, trop avisé, trop soucieux du respect de la foi et à tout dire trop saint et digne prêtre, M. l'abbé Fleurot, pour jamais se laisser entraîner à un pareil égarement.

Afin de mieux plaire à la tante et aussi pour mieux abaisser le curé par l'éclat du contraste, elle ne savait jusqu'à quelle hauteur élever le vicaire.

— Non certes, poursuivait-elle, ce n'est point votre neveu. Et nul ne penserait à le soupçonner de ceux qui le connaissent. Votre douleur néanmoins sera grande quand vous apprendrez qu'il s'agit de celui-là même de qui on avait accoutumé jusqu'alors de tenir le bon et salutaire exemple, du curé de notre paroisse, mademoiselle, de M. Herluison.

— M. le curé ?... notre curé ?... fit Agathe incrédule.

— Lui-même, chère mademoiselle. Je ne suis pas étonnée que cela vous surprenne. Ce sont de tels prêtres, irréfléchis et maladroits, qui par le

désordre de leurs esprits, par leurs manières libres et excessives, font se perdre la religion. Vous ne pouvez pas vous faire une idée de toutes les abominations que j'ai entendues, et auxquelles prêtait ce spectacle équivoque. C'est une honte : j'en avais en passant le cœur soulevé de dégoût.

Elle jouait la piété révoltée et graduait savamment le ton de son indignation. M^{lle} Rosempot, atterrée par cette nouvelle alarmante jetée brusquement dans sa vie paisible, laissait prendre à ce jeu son âme simple et douce. Elle ne sortit du silence douloureux où tant de surprise l'avait plongée que pour gémir :

— Ah ! Madame !... serait-il vrai ? Si je ne le tenais de vous jamais je ne le voudrais croire... Comment ! M. Herluison... notre curé... un si saint homme... d'ordinaire si bien inspiré... si prudent... si dévoué ! mais, bonne Vierge ! où avait-il donc l'esprit ce jour-là ?

M^{me} Pelourde se mordillait les lèvres d'entendre ainsi faire l'éloge de ce curé qu'elle détestait. Coupant court aux exclamations de la vieille mercièrre, elle s'arma de colère et se remit à charger de plus belle. Et sur un ton plein d'humeur et de vivacité, feignant de ne plus s'étonner au risque de se contredire elle-même :

— Mon Dieu, mademoiselle, fit-elle avec une

amère ironie, permettez-moi de vous dire qu'il avait ce jour-là l'esprit où il l'a d'habitude. Ce n'est pas la première de ses inconséquences. Et il ne convient peut-être pas de se laisser aller après tout à autant de surprise. Un saint homme, c'est possible... rempli de bonnes intentions, je n'y contredis pas : l'enfer, dit-on, en est pavé... Mais dévoué ? Qu'il veuille l'être, passe encore. Qu'il le soit, c'est discutable... Etrange dévouement en tous cas que le sien, qui ne va jamais qu'aux plus indignes... Sa popularité, fort peu enviable pour un prêtre, d'où lui vient-elle ? De la lie de la paroisse, de ces gens qui ne mettent jamais les pieds à l'église, et que ni vous, ni moi, n'est-ce pas, n'estimons guère... Pendant ce temps d'ailleurs il mécontente les amis sûrs et fidèles de l'Eglise... si bien que dans tout cela je ne vois pas vraiment ce que sa conduite, qu'on loue communément, a de si admirable.

Elle s'arrêta une minute, puis conclut en ricanant :

— Pour moi, qui ne suis pas de celles qui s'apprêtent à le canoniser, je place ailleurs et tout différemment l'intelligence du dévouement, la prudence et la sainteté véritables.

Elle avait parlé d'un ton sec et d'un air d'autorité vexée. M^{lle} Rosempot, incomplètement reve-

nue de sa surprise, restait tout étourdie. Et voilà que son état d'âme difficile, dans la cruelle alternative où la jetaient tour à tour sa crainte de déplaire à M^{me} Pelourde et le sentiment de respect naturel qu'elle professait pour son curé, se compliquait encore d'un embarras. Elle balbutia quelques phrases, se retrancha derrière l'isolement où elle vivait, affirma pourtant que l'église lui semblait plus fréquentée, que les enfants du catéchisme devaient être plus nombreux à en juger par le bruit qu'ils faisaient, mais avoua pourtant qu'il lui était peut-être malaisé de s'en rendre un compte suffisamment exact à cause de ses oreilles bourdonnantes et de ses pauvres yeux qui baissaient ; bref elle se reprit, se dédit, fit des concessions, des réserves et finalement s'en tira comme elle put.

Quand elle eut péniblement achevé sa réponse, M^{me} Pelourde, à l'encontre de ce que l'autre venait de dire, assura d'un esprit résolu :

— Mademoiselle, la foi faiblit de jour en jour. Et pour peu qu'il reste encore à la tête de la paroisse, M. Herluison, vous m'entendez bien, la perdra tout à fait.

Cette sentence, lancée brutalement, un moment provoqua le silence dans l'étroite salle basse tout envahie du soir. Car la stupeur cloua les lèvres

de M^{lle} Rosempot. On entendit le gloussement de la borne-fontaine de la place, coupé du sanglot que jetait parfois en venant se briser sur les pierres le rire frais de l'eau. Sous la mélancolie de l'ombre montante l'heure était engourdie... Les premières notes espacées de l'angélus tombèrent du clocher, puis les volées lancèrent leur bourdonnement grave...

M^{me} Pelourde et M^{lle} Rosempot, s'étant signées, récitaient ensemble à lèvres bruisantes leur « Ange du Seigneur », tandis que Fadet, pour qui la cloche sonnait l'heure si attendue de sa jatte de lait, se promenait sur le comptoir et se frottait aux balances en miaulant.

Elles venaient d'achever, le chat criant toujours d'une voix de carême, lorsque l'on vit entrer, drapé de nuit dans sa soutane, M. l'abbé Fleurot. M^{me} Pelourde, enchantée du hasard qui lui faisait rencontrer le vicaire, fut pour lui d'un accueil souriant. A peine lui eut-elle, en retour de son salut, souhaité le bonsoir qu'elle s'empressa à le mettre au courant de la conversation.

— Nous disions avec mademoiselle votre tante, dit-elle, que nous avions à la tête de la paroisse un pasteur qui compromet bien imprudemment et pour un bénéfice certainement tout illusoire l'avenir religieux.

— S'il était vrai, fit non sans étonnement et avec embarras le vicaire, il serait évidemment très fâcheux... Mais croyez-vous vraiment, madame?...

— Comment ! mais vous non plus vous ne savez donc pas ?

— Mon Dieu ! Madame... J'ignore peut-être en effet... De quoi s'agit-il ?

— Vous n'avez donc pas ouï parler du scandale qu'il a causé avant-hier soir, à l'heure de la sortie des usines, dans la rue de l'Eau-Bénite et même, je précise, en face du numéro 15, proche le presbytère, en abordant en plein trottoir et en soutane une fille en cheveux...

Elle avait si souvent depuis deux jours répété la tirade qu'elle la savait par cœur. L'abbé Fleurot charitablement, voulant de bonne foi rassurer l'alarme de M^{me} Pelourde, l'interrompt pour dire :

— En vérité, madame, voilà beaucoup de bruit pour peu de chose. Tranquillisez-vous : je suis parfaitement au courant de l'affaire ; j'en tiens même le récit de la bouche de M. le curé ; vous m'en voyez peu affligé. Il s'agissait de la fille des Mouche...

— Je sais !... Je sais ! fit M^{me} Pelourde d'un ton pincé, ce qui n'empêcha pas l'abbé de poursuivre.

— Elle était revenue ce jour-là après la fuite

que vous savez ; elle n'osait rentrer dans sa famille où elle avait quelque raison de croire qu'elle serait mal reçue. Errante et lamentable, M. le curé la vit qui traînait le pavé. Il prit pitié ; il l'exhorta et l'accompagnant jusqu'à la rue du Petit-Denier, où ses parents habitent, il intervint en sa faveur et tâcha d'adoucir entre le père et la fille l'éclat de la rencontre, à quoi d'ailleurs il aboutit. Tout est là : ainsi, madame, vous le voyez vous-même, l'opinion a tort de s'alarmer et rien ne saurait, s'il existe, expliquer le scandale.

Le malheureux vicaire en redressant l'histoire avec cette énergie ne se doutait guère qu'il mettait, avec une belle audace mais qui était inconsciente, le doigt dans un guépier. La vivacité d'humeur persistante que M^{me} Pelourde mit à lui répondre, son acharnement à faire le procès de l'abbé Herluison lui donnèrent bientôt d'ailleurs un avertissement et le rendirent par la suite tout à fait circonspect.

— Il est possible, monsieur l'abbé, répliqua-t-elle. Ma pensée n'était pas, loin de là, d'incriminer ni même de suspecter les intentions de M. Herluison. Mais en ce qui regarde l'effet produit — et c'est après tout ce qui importe — je maintiens qu'il est des plus fâcheux. La foule qui passait ne savait pas malheureusement qu'il agissait à ce dessein ; son

cœur grossier et son esprit toujours mal intentionné contre le prêtre n'y voyaient qu'un déduit. Et je dis que quand on a le souci profond de sa dignité et le respect de sa soutane, on ne manque pas aussi légèrement à la décence. J'assistais à la scène, monsieur le vicaire. Eh bien ! Je suis convaincue que si vous aviez vu comme j'ai eu la douleur de le voir toute la rue montrer du doigt le couple qu'ils faisaient, se divertir et se gausser, si vous aviez entendu comme je l'ai entendu toutes les insultes au clergé, dont ce spectacle déplorable leur fournissait trop facilement le prétexte, vous auriez été indigné comme moi ! Scandaliser même sans raison son prochain, croyez-vous que ce soit donner l'exemple de la piété la plus parfaite ?

Elle se tut une seconde pour mieux troubler le vicaire en lui donnant tout le temps de réfléchir sur la question ; après quoi, se révélant enfin dans sa rancune et manifestant son âme tout entière, elle s'écria comme par manière de déduction.

— Voilà jusqu'où peut conduire cet amour insensé de la démocratie, ce catholicisme social qui sévit dans le clergé de la Séparation et achèvera, s'il persiste, de consommer la ruine de l'Église.

En même temps elle regardait bien en face et d'un air de défi M. l'abbé Fleurot ; et ses yeux qui

brillaient dans les demi-ténèbres ne laissaient pas d'impressionner étrangement le timide vicaire. Déjà ce dernier ne se sentait plus aussi sûr de la paix de son âme. Sa pusillanimité se trouvant à l'aise et son inquiétude d'esprit au repos dans une aveugle obéissance il subissait avec une sorte de dévotion la direction de son curé, il n'empruntait des conseils qu'à lui seul, il marchait dans ses pas. Or les tendances démocratiques de ce guide n'étaient-elles pas, comme l'affirmait M^{me} Pelourde avec autant de sûreté, peut-être exagérées, peut-être regrettables, peut-être un peu suspectes?... N'allait-il pas trop loin par exemple dans les concessions qu'il conseillait de faire au siècle?... Et l'abbé Fleurot qui le suivait aveuglément sans discussion et sans hésitation depuis des mois, qui partageait sa vie sacerdotale, n'avait-il pas fait fausse route avec lui?...

Les résultats obtenus indiscutablement étaient très beaux : le nombre des enfants du cours de catéchisme avait presque doublé ; de même à chaque grande fête religieuse le nombre des hosties consacrées... Pourtant si les moyens dont on avait usé souffraient répréhension!... si on versait trop dans l'action sociale!... si on ne donnait pas assez de temps et d'efforts aux choses de piété!... si, au lieu de réparer le trouble des temps,

on ne faisait que céder mollement à leur rigueur !... si... Que savait-il ? Et comment en juger ?...

Soudainement à l'appel de M^{me} Pelourde une nuée de scrupules se levaient dans son âme comme autrefois et la plongeaient plus que jamais dans l'amertume et la tribulation. Son esprit, inconsistant et mobile comme le sable d'une dune, se laissait porter d'un côté et d'autre et flottait à tous vents. Infortuné vicaire !...

Et cette acharnée de M^{me} Pelourde qui, âpre à satisfaire sa rancune et sans égards pour cette affliction, en insistant l'exaspérait encore :

— Parfaitement, monsieur l'abbé, la ruine de l'Eglise. Il n'est pour s'en convaincre qu'à considérer quelle règle invariable M. Herluison, depuis qu'il est dans la paroisse, semble s'être imposée : mécontenter les bons chrétiens, garder tous ses sourires aux mécréants ; dédaigner les plus riches pour courir aux plus pauvres. A sa guise !... Mais alors même qu'il se serait assuré quelque profit momentané à ce jeu périlleux ne vous hâtez pas trop d'en tirer d'heureuses conclusions. Qu'est-ce qui vous garantit que ces néo-chrétiens qui viennent à vous, ne vous y trompez pas, plus préoccupés du temporel qu'ils en retirent que du spirituel, seront de bonne teinte et ne passeront pas ?... En attendant vous aurez de vous-mêmes, de vos propres mains et de gaité

Le cœur descellé et brisé le bloc des catholiques
l'âme et de tradition dont la fidélité trempée par le
temps et les épreuves vous était inviolable. Telle
est l'œuvre que ce prêtre accomplit chaque jour.
Et moi je dis qu'elle est mauvaise et qu'elle trahit
sa foi.

Elle parlait d'un tel feu, d'une voix si cassante
qu'elle avait l'air positivement de prendre à parti
le vicaire. Et le vicaire, de plus en plus gagné
par l'incertitude et l'effroi, la regardait, penaud.
Quant à M^{lle} Rosempot, qui tout à l'heure encore
vivait l'âme endormie dans une assurance tran-
quille à l'endroit du curé, elle ne parvenait pas,
elle non plus, à voir clair au milieu de ses hésita-
tions, à retrouver, avec le calme mort et doux de
son songe habituel, l'aplomb de ses pensées : son
cœur, asile de confiance et de paix, était glacé de
doute. Comment, simple, naïf et pur comme il
était, aurait-il pu imaginer qu'il n'y avait dans
tout cela que malice et qu'intrigue?...

Fadet lui-même expia ce jour-là par le jeûne le
crime de l'abbé Herluison, qui consistait à avoir
déplu à M^{mo} Pelourde. Il eut beau continuer à
miauler tout le soir d'une voix de plus en plus
faible et plus désespérée : Agathe était si troublée
qu'elle en oublia, malgré ses appels suppliants, de
remplir de lait son écuelle.

Et ainsi, en attendant qu'elle pût enfin le punir en lui-même, il se trouva que M^{me} Pelourde, pour satisfaire sa vengeance, avait poursuivi de sa haine cet infâme démocrate d'abbé Herluison dans la personne de son vicaire, dans celle d'une vieille fille, qu'elle soupçonnait à raison de lui être attachée, et jusque dans le corps maigre et usé d'un vieux chat, qui de tous ces innocents était certainement le moins coupable et de toutes ces punitions recevait à coup sûr la plus inattendue.

XVI

Chez Monseigneur Cirette

« Ils seront victorieux parce qu'ils
auront cherché la conquête dura-
ble de l'âme populaire. »

A. DE MUN

— Monseigneur, avait formellement déclaré à l'évêque M. le baron Pommeret, comme conclusion du long entretien qu'il venait d'avoir avec lui, que M. l'abbé Herluison demeure à la tête de la paroisse de Saint-Aventin, et dans moins d'un lustre vous aurez là, à la porte de votre évêché, au centre d'un diocèse, où Votre Grandeur saura si merveilleusement entretenir dans les âmes, j'en ai l'humble assurance, le si haut degré de culture religieuse où les avait portées votre prédécesseur, tout un terrain en friche.

Ainsi avait parlé, plein de sollicitude royaliste plutôt que d'inquiétude catholique, au demeurant sincère et plein d'honnêteté, M. le baron Pommeret. C'était sa sœur, M^{me} Pelourde, qui l'avait convaincu de l'opportunité de cette intervention. Et ce brave Gonzague était là, depuis plus d'une

demi-heure, accomplissant aveuglément, dans la forme même qu'elle lui avait tracée, cette démarche pénible, qui dans le fond lui répugnait.

Monseigneur Cirette, enfoncé dans son fauteuil, l'œil à demi clos, les mains croisées sur sa soutane à boutons violets, l'avait écouté gravement avec un air de froide politesse, qui contrastait singulièrement avec la chaleur étudiée dont le président du cercle royaliste récitait le réquisitoire de M^{me} Pe-lourde. Peu sensible à la louange, il avait même manifesté d'un mot d'interruption ou seulement d'un geste d'impatience, à deux ou trois reprises, qu'il n'appréciait pas beaucoup cette intrusion d'un laïque dans le règlement intérieur et le gouvernement des affaires d'église, non plus que cette fougue indiscrete et cette ardeur venimeuse, que d'un zèle dévot un catholique apportait à se faire le délateur d'un prêtre auprès de son évêque. Il avait même éprouvé à dire vrai un chagrin véritable dans son cœur paternel. Et ce sentiment de tristesse était d'autant plus vif que, nouveau venu dans le diocèse, il sentait très nettement qu'on cherchait à le circonvenir à la faveur de l'ignorance où il était encore de son clergé. Aussi, pénétrant l'intrigue et fatigué de ces entreprises, résolut-il de couper court désormais à toute tentative :

— Mon grand défaut, cher monsieur, dit-il en

souriant mais d'un accent plein de tranquille fermeté, est de vouloir juger de toutes choses par moi-même. Je me suis entêté de longtemps dans cette manière d'entendre et de pratiquer le devoir pastoral. C'est ainsi que j'ai toujours procédé, étant simple curé. J'entends faire de même, étant évêque. Il faut juger avant de condamner. Je vous demande donc de me laisser le temps nécessaire à juger. Installé dans cet évêché par la grâce du Souverain Pontife depuis à peine quelques mois, je me sens encore trop mal informé pour pouvoir vous répondre au sujet des faits ou des états d'esprit fâcheux que vous me signalez. S'ils étaient d'ailleurs aussi éclatants que le veut l'opinion dont vous venez de vous faire l'écho, il est à présumer que j'en aurais été de toutes parts et déjà et de suite informé. Auquel cas veuillez croire que de moi-même et promptement j'y aurais mis bon ordre.

Lui tendant là-dessus son anneau à baiser, il ajouta du même ton énergique et souriant :

— Allez donc tranquille, cher monsieur. Rassurez de ma part l'opinion si peu sage de s'être tant émue. Et comptez sur la vigilance de votre évêque, que je prie chaque jour le Seigneur d'éclairer.

M. Pommeret, connaissant à ces paroles quoique tardivement qu'il s'était laissé mal conseiller par

la passion, sortit de l'évêché tout grimaud, peu glorieux du succès qu'il avait remporté, fâché contre sa sœur qui avait monté cette cabale méprisable et l'y avait à son tour sottement engagé. Il n'osa pourtant pas trop fort récriminer. Il se plaignit seulement, si doucement qu'il put, du rôle odieux de délateur qu'on lui avait fait tenir. Mais M^{me} Pelourde, tirant avec aplomb ses avantages de l'insuccès de son intrigue et de l'avortement piteux de ses projets, l'accusa sur-le-champ de n'avoir pas rempli avec assez d'intelligence l'importante ambassade qu'elle lui avait confiée, et le rebutant avec rudesse fit retomber sur lui la faute entière de l'échec. En sorte que M. Pommeret, devint, après M^{lle} Rosempot et son chat et après le vicaire, la quatrième victime immolée par M^{me} Pelourde au grand ressentiment qui l'animait contre le curé Herluison.

Du même coup étaient tombées les trames si minutieusement ourdies par elle dans l'espoir de servir sa rancune. Mgr Cirette, il est vrai, était plus qu'un autre désigné pour faire échouer cette conspiration, lui qui avait eu tant à souffrir, étant prêtre, de ses ardeurs d'apôtre.

Cependant, comme c'était un esprit droit, épris de justice et de lumière, il entendit savoir, quelque peu de créance qu'il leur donnât, ce qu'il repo-

sait de vérité travestie au fond de ces accusations. Ne laissant qu'à lui-même le soin de son enquête, il sortit donc un matin à pied de son hôtel avec son secrétaire et s'en vint surprendre à l'église Saint-Aventin, dans le moment qu'il savait l'y trouver faisant son catéchisme, M. l'abbé Fleurot. Il fut ravi de la tenue des enfants, édifié de leur science et plus encore stupéfait de leur nombre pour une paroisse, où certains s'en allaient se plaignant si amèrement que la foi se perdait.

Le lendemain, il visita de même le patronage à l'improviste ; et bien que sa conscience fût suffisamment éclairée après ces deux démarches, il poussa le scrupule jusqu'à sonder discrètement l'opinion.

Un jour enfin le curé de Saint-Aventin reçut de Monseigneur, scellée à la cire violette d'un sceau aux armes épiscopales, une lettre qui l'invitait à se présenter à l'évêché. Comme il avait eu quelque vent, dans le temps même qu'elle s'y employait activement de tous côtés, de l'indigne cabale montée contre lui par M^{me} Pelourde, l'abbé Herluison n'eut pas à s'étonner. Il ne s'émut même point ; la conscience tranquille, il se demanda au contraire presque joyeusement :

— La voie commencerait-elle à devenir douloureuse ? Ma confiance et mon espoir se confir-

meraient ils d'avoir marché dans la vérité vers la vie ?

Pourtant, à mesure que l'heure approchait, une inquiétude commençait par s'emparer de lui. On avait encore si peu d'indices sur le caractère véritable de Monseigneur, sur sa manière d'entendre l'exercice du sacerdoce. Comprendrait-il l'effort social de l'abbé Herluison et le défendrait-il ? Ce n'était certes pas pour lui que ce dernier craignait. Mais ses œuvres, mais sa bibliothèque populaire, mais son secrétariat du peuple en projet, mais sa société de gymnastique, mais ses patronages, toute cette action sur la masse qui était si féconde, que deviendrait-elle s'il l'arrêtait dans son élan ? Sans doute sa défense était simple ; il n'avait qu'à dire : « Ecoutez la voix du peuple et vous entendrez la voix de Dieu. » Les faits pareillement n'étaient-ils pas là pour plaider avec leur éloquence sa cause ?... Tout de même, comment Monseigneur allait-il accueillir tout ce bruit d'une vaine querelle ?... N'allait-il pas s'irriter du désordre que cela pouvait jeter dans les esprits, se plaindre qu'on occupât malencontreusement l'opinion de discordes nées entre catholiques ?... Et à cela, bien qu'il n'y eût entièrement que de la faute de M^{me} Pelourde, que pourrait il répondre, lui, l'abbé Herluison ?... Qu'importait

en effet pour le prestige du clergé en général et du curé de Saint-Aventin en particulier, qu'importait pour l'honneur si sacré de l'Eglise que le scandale fût bien réellement fondé, s'il y avait seulement une apparence de vérité à la calomnie et si, trompé, le peuple y ajoutait foi ?...

Ainsi parfois le prêtre, en attendant de comparaître devant son juge, se désolait l'esprit ; tandis qu'à d'autres moments, pour raffermir son cœur et son espoir, il composait assidûment le caractère de l'évêque d'après les traits de lui que l'on citait et qui, courant la ville, commençaient d'établir vaguement le dessin de sa réputation.

Tout le monde par exemple savait qu'un soir, passant devant la pauvre échoppe d'un marchand de marrons, Mgr Cirette s'était arrêté pour s'enquérir avec bonhomie auprès de l'Auvergnat si son commerce était prospère.

— Bonjour, mon brave homme ! ça va-t-il ?

Et l'autre, ne prêtant attention ni aux glands du chapeau ni aux boutons de la soutane, de répondre aussitôt sans être intimidé :

— Heu ! Heu ! pas trop, monsieur le curé ! Vous devriez bien dire au bon Dieu d'envoyer plus de froid.

Sur quoi Monseigneur en riant :

— Mais, mon ami, est-ce que vous le lui avez

seulement demandé ?... Non, n'est-ce pas ?... Eh bien ! le bon Dieu a tout de même pensé à vous : c'est sa bénédiction que je viens vous porter.

Et sa main gantée de violet jetant de tous côtés comme de petites étoiles filantes les feux des brillants de l'anneau pastoral, il traça en l'air devant l'échoppe un grand signe de croix. Puis, ayant rassemblé autour de lui la troupe des enfants qui jouaient sur la place, il vida tout entier entre leurs mains le sac de l'Auvergnat, prit pour lui la dernière poignée de marrons et, payant là-dessus le bonhomme étonné, dit en s'éloignant et souriant toujours :

— Remerciez Dieu, mon ami. Ce n'est que le commencement de la bénédiction.

Ce n'était d'ailleurs là, saisi à l'aventure, que l'un des jolis traits que l'on citait de lui ; combien d'autres s'y ajoutaient, qui lui composaient déjà dans l'imagination populaire une figure de légende. On savait qu'étant allé un jour visiter l'hôpital, il avait prodigué sa parole et son aumône à toutes les femmes de la Maternité sans distinction, donnant en cela une leçon salutaire et discrète à ces dames de l'œuvre, dont M^{me} Pelourde était la présidente, lesquelles n'avaient, quand elles passaient, que du mépris blessant pour les filles séduites. On le rencontrait tous les

jours, courant à pied, suivi d'un secrétaire, les quartiers les plus populeux de la ville pour visiter et secourir chez eux, simple et familier comme le dernier des vicaires, les pauvres et les malades. Une fois même, disait-on, il avait de la sorte repêché en eau trouble et au dernier moment l'âme d'un misérable mécréant, qui, n'ayant jamais vu durant sa triste vie la robe d'un évêque de si près, s'était laissé convertir et confesser sans peine.

Et tout apparemment portait à croire que ce pasteur des pasteurs, qui conservait sous la robe violette cette simplicité de manières, d'indulgence et de cœur, qu'on a souvent accoutumé de ne trouver que sous la robe noire, saurait avoir pour toutes ses brebis, et plus encore pour les chiens vigilants qui l'aidaient à garder le troupeau, la douceur du berger. Il ne voulait que pour mieux voir avoir été placé plus haut que tous. Ce n'était point l'évêque-gentilhomme, plein de majesté et d'onction, mais l'évêque humble et doux, qui porte toute sa noblesse dans l'âme. Il recevait de ses ornements, de son bâton pastoral, de son anneau, de sa mitre plus d'éclat extérieur qu'il ne leur en donnait ; et cela avait fait, dès son entrée solennelle dans la ville, le désespoir de M^{me} Pelourde.

Mais de la sorte combien il devait plaire à l'abbé Herluison qui pourtant, se l'imaginant tel et toujours y pensant, craignait son jugement et sa réprobation. Brave curé de Saint-Aventin ! Il était comme le vigneron qui près de récolter enfin le premier fruit de son labeur, quand la vendange approche, matin et soir, inquiet, interroge le ciel et s'effraie dès qu'un léger nuage se montre à l'horizon.

Or l'heure arriva ; et c'est d'un cœur craintif et d'un pas hésitant qu'il se rendit à l'évêché. Ah ! son œuvre !... son œuvre !... S'il tremblait malgré son caractère ferme c'est qu'elle était en cause, et que, si Monseigneur le voulait, d'un coup toute son action pouvait être compromise et son effort perdu.

Il tira donc, par un soir or et violet de juillet, la sonnette de l'évêché. La vieille servante, que l'évêque avait depuis le temps où il était curé, vint lui ouvrir et l'introduisit avec force sourires et politesses dans le bureau de Monseigneur. Ce dernier le reçut avec une bienveillance et une affection sans apprêt.

— Monsieur le curé, lui dit-il sans détours, je vous ai convoqué, parce que vous n'êtes pas arrivé dans votre paroisse à contenter tout le monde. Consolez-vous : c'est à l'exemple de beaucoup,

puisque le Maître lui-même dans sa vie d'homme
a voulu le donner.

Dans sa voix se mêlaient à la fois une note de tristesse et une note de douceur.

— Quand les cigales chantent au-dessus des sillons, continua-t-il, c'est qu'on est près de la moisson.

Le prêtre, heureux et rougissant, cherchait en vain dans sa tête un remerciement digne d'une telle indulgence. Son cœur le lui souffla.

— Je suis confus, Monseigneur, dit-il, que vous me donniez de vous-même et avec tant de bonté votre bénédiction paternelle. Quel encouragement précieux pour votre serviteur que cette joie d'être compris!... Puis-je cependant me permettre de demander à Votre Grandeur de quels crimes on m'accuse ?

Monseigneur, levant à cette question ses yeux et ses bras vers le ciel, Monseigneur avec un soupir s'écria :

— De quels crimes, mon cher enfant ? Mais de tous. Vous laisseriez se perdre et de mille manières le bel esprit de foi, qui à votre arrivée faisait l'honneur de la paroisse. Vos audaces, vos manques de décence et de dignité, indéfiniment répétées, seraient à la veille de lasser la bonne volonté des catholiques les plus fidèles et les plus éprou-

vés. Parce que, à l'imitation du père de famille de l'Evangile, vous avez accordé aux ouvriers venus la onzième heure le même denier qu'aux ouvriers qui avaient travaillé tout le jour la vigne du Seigneur, vous auriez failli à la justice et les ouvriers de la première heure indignés laisseraient là l'outil. Parce que les bons n'ont pas plus que leur part, tous vos sourires seraient pour les mauvais. Parce que pour vous tous les pauvres sont pauvres et méritent qu'on ait pour chacun d'eux le même cœur, votre manière de pratiquer l'aumône prêterait au scandale. Par dessus tout vous auriez compromis votre soutane en ramenant un soir chez ses parents qu'elle avait fuis une fille perdue. Au fond, monsieur Herluison, ne vous y trompez pas, ce sont vos sentiments démocratiques qu'on incrimine : des morts, las de toujours ensevelir leurs morts, voudraient enterrer des vivants.

L'abbé Herluison regardait son évêque avec un attendrissement mêlé de stupeur. Nul jamais ne l'avait si parfaitement compris dans son action ; personne n'avait partagé si profondément son sens du sacerdoce et sa manière de juger du devoir pastoral. Il s'attendait à rencontrer un juge qu'il lui faudrait convaincre et il trouvait un défenseur déjà tout éclairé. L'acte d'accusation tournait en plaidoyer. Il ignorait que ses œuvres vi-

vantes avaient parlé pour lui, ou la reconnaissance émue d'un pauvre consulté, ou celle d'un ouvrier ou celle d'un malade. L'opinion de Mgr Cirette à son sujet en tous cas était faite : son œuvre était sauvée !

Et à cette pensée il y avait dans son visage et dans son cœur autant de joie que son visage et son cœur en pouvaient contenir. Il la manifestait d'ailleurs à présent sans crainte et non sans abondance.

Monseigneur ravi l'écoutait en pensant :

« Je lui témoigne l'intérêt que j'aurais tant voulu naguère trouver chez mon évêque. »

Et sa bienveillance attentive s'en augmentait encore.

A mesure que le prêtre développait le principe d'amour d'où coulait comme un fleuve fécond sa vaste bienfaisance, Mgr Cirette pénétrait librement l'âme de cet apôtre et se retrouvait en elle, dans ses ardeurs, dans sa confiance, dans sa foi, tel qu'il était jadis. Toute sa vie passée renaissait sous ses yeux ; il refaisait avec émotion le chemin parcouru.

Aussi quand l'abbé Herluison s'arrêta, avec quelle chaleur de conviction reprit-il à son tour les préceptes d'action que ce dernier avait librement exposés pour les charger encore du poids de

son autorité et les donner comme le signe même par lequel on doit vaincre ! Après quoi il conclut :

— *Quam sordet tellus, dum cælum aspicio.*

Le règne des méchants, monsieur le curé, a été de tous les temps : j'ai souffert d'eux comme vous en souffrez ; c'est pourquoi aujourd'hui je me complais en vous. Surtout ne vous en troublez pas. Continuez à secourir partout les âmes en détresse, à les prêcher à chaque occasion et partout. Toutes indistinctement doivent être tenues pour capables de recevoir, de comprendre et de garder la sainte vérité. Allez à toutes, un prêtre porte avec sa soutane les dix commandements de Dieu. Ce n'est qu'à force de semer que la terre longtemps demeurée inféconde se couvre ; donnez sans vous lasser la graine à tous les vents. Continuez à cultiver en vous cette admirable charité universelle. Et laissez ceux qui n'ont pas même su entretenir dans les âmes une culture acquise, jeter leurs anathèmes contre les défricheurs que leur initiative indigente a rendus nécessaires. Allez, mon fils, vous avez fait ce que le maître du champ a commandé : l'Esprit de Dieu est avec vous.

Mgr Cirette étendu dans son fauteuil jouait tout en parlant avec la chaîne d'or de sa croix pectorale. Ayant fini de dire, il se leva d'un bond avec sa vivacité coutumière, et d'un élan affec-

tueux tendit à l'abbé Herluison son anneau à baisser.

Ce dernier ayant mis un genou en terre se releva en murmurant :

— Je n'oublierai jamais, Monseigneur...

... En sortant du palais épiscopal, que parfumait, entre ses murailles plus hautes que des remparts, un jardin plein de roses, d'œILLETS et de jasmîns, le curé Herluison, absous, content et apaisé, goûta d'un cœur léger cette heure exquise des soirs calmes d'été, qui entraîne à la fois sous la douceur de sa bénédiction et les âmes des hommes et les têtes des fleurs...

Quand la rumeur répandue de leur échec parvint à leurs oreilles, M^{me} Pelourde et M. Pommeret dissimulèrent comme ils purent l'humiliation de la défaite.

— Ils ne sont pas tout le clergé ! fit M^{me} Pelourde d'un ton sec et pointu. Ils, c'étaient M. Herluison et Mgr Cirette.

— Vienne le Roy sauver la France ! s'écria le baron Pommeret.

Et il n'y prit prétexte que pour se plonger une fois de plus dans la douceur enchantée de son rêve, cependant que sa sœur, boudeuse et opiniâtre, ne se résignait pas.

XVII

L'apaisement

« Pour ce qui est du passé
je me suis incliné sans
juger devant tous ceux qui
avaient souffert ».

GABRIEL AUBRAY

L'été avait passé ; l'automne faisait entendre dans les tilleuls du mail sa plainte monotone. Les poiriers en quenouille emplissaient le jardin du presbytère d'une odeur de fruitier, tandis que, mis en croix sur la muraille blanche, un pied de vigne s'empourprait d'un sang joyeux et vif et que les dernières roses de l'année mettaient des pompons clairs aux rosiers remontants. L'air était lumineux, transparent et doré, jusqu'à l'heure où les vapeurs qui s'élevaient de la terre humide ou fumaient sur les eaux, estompant l'horizon, enveloppaient la nuit commençante d'un mystère confus.

On respirait partout la douceur de septembre. Philomène, assise sur une chaise basse, ses bési-

cles aux yeux, travaillait à l'aiguille tous les après-midi sous l'orme de la cour. Costesèque considérait avec tristesse la fuite de l'été : déjà, quand il sortait pour sonner l'angélus, son sang du midi frissonnait à la fraîcheur plus vive des matins et des soirs, de même que les herbes folles piquées dans les vieux murs de sa logette par un vent capricieux. L'humeur de M^{me} Pelourde devenait de jour en jour plus aigre et plus chagrine ainsi que la saison : sa campagne contre le curé par un juste retour s'était entièrement tournée contre elle-même. Le bruit n'avait pas tardé à se répandre que la démarche de son frère n'avait fait qu'attirer sur l'abbé Herluison la bienveillance de l'évêque : c'était à quoi avait abouti tout un si grand éclat ! Dès lors les moins avertis suspectèrent la malice de son acharnement. On jugea sévèrement et tout haut sa conduite ; on rit sans égards de sa déconvenue. Et les pauvres subirent les ricochets de son dépit.

Et voilà pour comble d'infortune que le baron Pommeret, saisi par les premiers froids de l'automne, s'alita un soir de la fin de septembre, pris d'une pleurésie. Il délira huit jours, ne parlant dans sa fièvre que de drapeau blanc, de chevauchées, de sacre, de triomphe, de lis, de roi, de cour, de monarchie. M^{me} Pelourde, en le gardant

la nuit en compagnie d'une sœur augustine, était effrayée de la violence des hallucinations qui hantaient la pauvre tête du malade. Le neuvième jour, il parut se faire un peu d'apaisement : c'était la fin qui s'annonçait.

Le baron Pommeret, président du cercle royaliste, voyant la mort venir, voulut partir en vieux chouan, fidèle jusqu'au bout et plein d'espoir quand même... Il ouvrit la bouche pour crier :

— Vive le Roy !

Mais à moitié lancé le cri se brisa dans sa gorge dans le hoquet qui l'emporta...

La ville comptait un esprit distingué, un noble cœur, une âme haute de moins. M^{me} Pelourde perdait un frère admirable, qui souffrait sans se plaindre toutes ses rebuffades, toutes les amertumes et les aigreurs qu'elle rejetait sur lui. Aussi, le matin de l'enterrement, se jugeant la plus malheureuse, elle ne fit que pleurer sur elle-même...

Chaque jour devait en effet accroître l'isolement, élargir le vide autour d'elle : pour ne pas sortir en sa compagnie, pour ne plus la saluer la première, il y eut désormais à chaque séance de charité une dispute silencieuse entre ces dames du bureau. Elle était à chaque instant combattue dans ses propositions, contrariée dans son orgueil ; toute l'autorité qu'elle avait si longtemps accapa-

rée, et dont elle restait si jalouse, passait en d'autres mains et, ce qui était encore la pire humiliation, entre les mains du curé Herluison. M^{lle} Rossempot elle-même ne lui pardonnait pas d'avoir troublé sa paix durant quelques mauvaises nuits et quelques mauvais jours.

Tout cela causait beaucoup de soucis, d'ennuis et de tracas à cette pauvre M^{me} Pelourde, qui les méritait fort. Dans un corps sec, osseux et vif, fait pour vivre d'autant plus longtemps que, selon le mot cruel d'une de ses amies, le vinaigre conserve, elle ne possédait plus qu'un cœur trempé de fiel, las de vivre et désenchanté...

Il n'était pas jusqu'à l'abbé Fleurot qui n'eût contre elle quelque grief : du plus loin qu'il l'apercevait, il la fuyait. Comment aurait-il pu si vite oublier la crise douloureuse que sa foi venait de traverser ? Il s'était tourné tout entier vers l'abbé Herluison, qui l'avait entraîné et séduit. Vicaire et curé avaient d'une même âme semé à pleines mains dans le sillon nouveau. Le blé levait déjà...

Et voilà que les catholiques, qu'ils pouvaient croire les meilleurs et les plus clairvoyants, se soulevaient contre eux !... Voilà qu'on les menaçait d'un désaveu sanglant ! Voilà que toute l'œuvre de M. Herluison était tenue pour suspecte, ses théories pour subversives, sa foi pour de l'hérésie,

son école pour le suppôt de la révolution !... Hélas ! au milieu de ces doutes, de cette nuit et de cette fumée, où puiser la sûreté d'âme nécessaire à juger, où trouver assez de lumière pour y voir clair et se guider, comment gagner la paix du cœur ?... On ne parlait de toutes parts que des erreurs du modernisme et du prêtre mis hors de l'Eglise qui s'était révolté !... Où d'autres s'étaient perdus, l'abbé Fleurot allait-il se sauver ?...

Un désarroi complet avait ainsi durant quelques jours envahi l'âme de ce prêtre toujours prêt à douter de lui-même et qui, ne connaissant ni sa force ni sa faiblesse, n'arrivait pas à prendre parti au milieu de ses incertitudes.

Enfin l'évêque avait absous, les doutes s'étaient éclairés ; la fumée et la nuit s'étaient évanouies. Ils vivaient de la vie qu'un pape lui-même avait réveillée dans l'Église ; ils obéissaient à l'éternel génie du christianisme ; ils ne s'aidaient que du vieux glaive de la foi à peine redressé, qui avait toujours vaincu. Pour avoir fait du catholicisme une loi d'amour, ils n'étaient point des esprits insurgés, mais de simples disciples. Ils étaient des apôtres !...

— Prenez de votre doyen le mot d'ordre et l'exemple, avait un jour ordonné Mgr Cirette à l'abbé Fleurot. Depuis, plein de l'assurance de

son devoir, son esprit mouvant semblait fixé, et ce repos valait avec une joie d'âme une énergie insoupçonnée à ce craintif abbé, dont la faiblesse de caractère venait surtout de sa mobilité.

L'exemple saisissant des Mouche n'était-il pas là aussi avec la parole de son évêque pour lui donner cette confiance. Voilà une famille, qui grâce à l'intervention de l'abbé Herluison avait été sauvée, régénérée, refaite... ou presque, car il restait encore un pas à faire, un effort à tenter, mais dont le jour était presque venu, puisqu'on se trouvait à la veille.

Il sortait de la vieille maison, qui faisait l'angle des rues de l'Eau-Bénite et du Petit-Denier, un vacarme assourdissant de chants, de pas, de cris, d'appels, de marteaux, de meubles remués, de vaisselle heurtée ; et tout ce bruit s'accompagnait par les fenêtres ouvertes de flocons de poussière tourbillonnant dans le soleil.

— Qu'est-ce qui se passe donc chez les voisins ? demande la Chosette à la Picasse en cognant aux petits carreaux verts de la croisée qui donne sur la cour.

La chanson de Zélie s'interrompt : le couperet remonte dans la fenêtre à guillotine.

— Vous ne savez donc pas ?

— Mais non ! on n'a fait tous ces jours que livrer des chiffons.

— Eh bien ! les Mouche déménagent !

— Les Mouche déménagent ?

La Chosette s'étonne ; ses yeux s'allument de curiosité dans la figure grise ; ils font comme deux gouttes de rosée dans une toile d'araignée couverte de poussière. Et comme Zélie reprend tranquillement sans plus d'explications :

— « Les Mouche déménagent » la mère Chose n'y tient plus ; elle questionne, elle questionne :

— Mais alors c'est-il que le propriétaire les chasse ?... C'est-il qu'ils étaient en retard dans le loyer ?... Parbleu ! le mari buvait tant ! Ça ne pouvait pas toujours durer !... Des fois, ce ne serait pas qu'on l'ait mis à la porte de la fabrique ?...

Et Zélie pour toute réponse :

— « Ils ne quittent pas seulement la maison ; ils s'en vont de la ville. »

Mais comme la Chosette prend un air de catastrophe, elle s'arrête de la faire languir et vite la rassure :

— Tranquillisez-vous, mère Chose : c'est pour leur bien qu'ils partent. Vous savez que le père Mouche filait un mauvais coton depuis quelque temps. C'était une calotte de plomb qui lui pesait

sur la tête ; c'était un vilebrequin qui lui perçait l'oreille ; c'était un brouillard qui dansait devant ses yeux. Pour lui, ce bruit infernal de l'usine qui finissait par l'assommer en était cause. Pour le curé, c'était d'entrer quatre fois par jour chez le père Punch. Et le médecin le disait bien aussi ; il ajoutait même que si Mouche continuait ainsi, pfuitt !... au revoir, Catherine !... mon Victor dans quelques mois allait s'en aller les pieds devant... Ça le faisait tout de même réfléchir à certaines heures, le bonhomme, vous pensez !... Mais tous les jours il passait devant le cabaret ; et tous les jours l'alcool était le plus fort. Chaque fois il se tuait un peu ; et plus on allait plus ça allait vite. Alors le curé, qui y perdait son latin, s'est avisé de lui faire payer par M. Le Merchadour un petit métier de bonneterie ; il l'envoie avec à la campagne dans son ancienne paroisse de Lirey, qui est d'ailleurs le pays de Catherine. Avec une machine à tricoter dans sa chambre, un bout de jardin à travailler autour de la maison, un bol d'air frais aussitôt qu'on ouvre la fenêtre, plus de bruit, plus de camarades, plus de père Punch, plus de cabaret, qui sait ?... il s'en tirera peut-être, le vieux Mouche !

La Chosette peu crédule hoche la tête :

— C'est selon ! fait-elle... Il aura du mal... En . . .

tous cas c'était le meilleur, c'est tout ce qu'on peut dire.

Ayant réfléchi une minute :

— Et lui comment a-t-il accepté ça ?

— Bah ! il a commencé par grogner comme vous pouvez croire. C'était un affront qu'on lui faisait ; avec une machine à bras il pourrait jamais gagner sa vie ; puis il ne voulait pas quitter la ville. Que sais-je encore ? Mais le curé lui a fait dire par le médecin : mon bon ami, aussi vrai que je vous parle, si vous restez ici, dans trois mois vous êtes f... En même temps il lui a montré que Catherine pourrait travailler avec lui comme remmailleuse, que Minique s'établirait bottier dans le pays, que les derniers, quand ils seraient un peu plus grands, se loueraient comme vachers dans les fermes aux entours. Et justement il se trouvait que leur ancienne maison de famille était à vendre ; il leur a fait avancer l'argent pour l'acheter ; ils le rendront quand ils pourront. Enfin Lirey, c'était leur jeunesse, l'ancien temps !... Ils y avaient été heureux ! Ça leur chantait. Le plaisir, si vous voulez, s'ajoutait un brin à la sagesse ; la sagesse a eu le dessus...

Ainsi les Mouche appareillaient joyeusement vers une vie nouvelle. Il n'était qu'Amandine qui, ne devant pas être du voyage, fut quelque peu

mélancolique ; le cœur de la mère, miroir de tous les cœurs de ses enfants, souffrait aussi de la laisser. Mélancolie très douce d'ailleurs et qui ne les touchait que dans leur affection, puisque la jeune fille restait pour son bonheur.

Désormais, en effet, l'avenir de la petite était sans inquiétude. Sa vie était faite : sur sa jeunesse un instant agitée planait une atmosphère de calme et de repos. Le regret d'une faute, qui ne lui avait laissé que tristesse et que honte, lui avait donné une grâce imprévue, réservée et timide, qu'elle n'avait jamais eue. La franchise luisait au fond de ses yeux bruns ; et le souvenir de sa fuite amoureuse ne s'accompagnait, avec la terreur de se perdre, que du désir de l'effacer. Son escapade n'était donc, payée très cher, qu'une assurance future sur la vertu.

L'abbé Herluison, pour mettre à l'abri sa faiblesse et achever de la sauver, l'avait placée demoiselle de magasin chez M^{lle} Rosempot. Ce n'était point que la clientèle y prêtât et que, malgré ses deux comptoirs d'épicerie et de mercerie, le magasin fût très achalandé. Mais Agathe se faisait vieille ; la compagnie de Fadet ne lui suffisait plus. Possédant d'ailleurs quelques petites rentes, et certaine par là, avec ses goûts modestes, d'une vieillesse heureuse et sans péril, il lui répugnait sur le tard d'être toute la journée

esclave de sa faible pratique ; elle désirait pouvoir à sa guise faire ses dévotions, rendre quelques visites, promener au soleil sur le mail ses soixantedix ans, qui venaient de sonner. Elle avait enfin l'orgueil de vouloir assurer, après sa mort, la vie de sa boutique.

La proposition de l'abbé Herluison ; à vrai dire, l'avait bien tout d'abord un peu scandalisée : prendre avec elle *Au Fil de la Vierge*, sous une aussi sainte enseigne une fille tant criée par les rues !... Comment M. le curé pouvait-il lui conseiller une chose pareille ?... Elle en avait rougi et s'était contentée, la première fois, de baisser les yeux sans rien dire et de regarder ses mitaines. Puis, comme il avait insisté, elle avait fini un beau jour par s'ouvrir franchement à lui de son étonnement et de ses pieux scrupules. Mais le prêtre avait tenu bon et, souriant de ses craintes, avait levé ses dernières hésitations en lui rappelant le souvenir de Marie-Madeleine pardonnée et relevée par le Christ après qu'elle eut jeté tant de fois dans Jérusalem le scandale éclatant de ses péchés. Sœur de Marie-Madeleine dans la faute et dans le repentir, la fille des Mouche avait finalement été acceptée chez M^{lle} Rosempot.

C'était une « place douce et facile, surtout avec une demoiselle si bonne et si aisée à contenter », comme disait avec attendrissement Catherine. Agathe n'avait pas tardé à s'attacher à Amandine

et elle avait pour elle à présent le cœur inquiet et tendre d'une mère. Elle lui avait même déclaré un jour :

— Je te laisserai, Amandine, mon fonds d'épicerie et ma boutique achalandée quand je partirai. Et vois-tu, ma fille, ça ne saurait tarder ; car j'ai un cœur qui a mon âge, et les vieux cœurs, hélas ! ça ne va plus !

Avec cela la petite épouserait quelque brave garçon du voisinage et elle serait tranquille pour la vie.

Mère Mouche quand elle songeait à cela — c'était souvent — avait toujours naturellement son rêve fixé sur Cyprien, le grand fils des Picard. Mais la petite avait fauté, et la faute était grave et tout le monde l'avait sue. Les voisins du bas étaient « du brave monde » fort estimés dans le quartier. Le fils était un bon ouvrier, qui tout le jour à présent sciait, menuisait, varlopaît à son compte, et qui pouvait prétendre, sage comme il était, à une fille non seulement honnête et neuve mais possédant en dot quelques piles d'écus. Voudrait-il, le Cyprien ?... Voudrait-il le père Picard ?... Voudrait-elle, la Zélie ?... Ils étaient pauvres ; mais la race était demeurée forte et intacte dans son honneur.

Et ma foi, ils avaient leur fierté : l'honneur, c'est la noblesse des pauvres.

Si bien que le rêve de Catherine n'était, selon

toute apparence, qu'un beau rêve irréalisable vainement caressé par un cœur maternel...

La petite avait donc, malgré la douceur de la vie qu'elle menait chez M^{lle} Rosempot, quelque tristesse de rester toute seule à la ville. Ce qui la consolait un peu, c'était la pensée d'aller de temps en temps passer la journée du dimanche à Lirey, dans le joli bourg de Lirey perché sur le coteau, qu'elle avait si souvent visité, étant petite, du temps que les grands vieux parents vivaient, dans cette même maison de Lirey noyée parmi les pampres des vignes, qui gardait tous les souvenirs de jeunesse de maman Catherine...

... L'après-midi où la famille Mouche partit de la ville, derrière la carriole où son pauvre mobilier dansait en gémissant à chacun des cahots, Amandine voulut accompagner les siens un moment sur la route.

C'était à l'avant-dernier soleil de septembre, le jour de Saint-Michel. Il faisait un grand vent et les feuilles tombaient. La lumière était froide; les horizons dormaient sous l'air triste et bleuâtre. La terre avait perdu sa fourrure d'été et l'herbe déjà sèche et morte frissonnait sur l'étendue terne des champs, sur les bords des fossés, sur le talus des routes. Quelques pinsons d'Ardenne, quelques mésanges charbonnières, quelques autres petits

oiseaux, de ceux qui affrontent l'hiver, de ci de là jetaient leurs cris plaintifs, que la crainte éveillait des tourmentes prochaines. Dans l'air glacé, poli et doux, où paresseusement et comme à moitié endormi se jouait le soleil, flottaient ces fils légers et blancs, faits du duvet que filent entre leurs pattes, les araignées d'automne. Le vent, quand il passait, les soulevait, les emportait et les entortillait aux bords de la Seine voisine sur la quenouille des peupliers. Parfois aussi flottait l'odeur âcre et prenante de la fumée épaisse, qui montait des brûlots. Et tout cela, presque muet et recueilli, avait on ne savait quoi d'alangui, d'épuisé et de majestueux, qui emplissait le cœur de sa mélancolie.

Amandine éprouvait ce sentiment plus qu'une autre, parce qu'il s'harmonisait au gris de ses pensées. Les petits trottaient tout joyeux sur les bords de la route et faisaient en se jouant s'envoler derrière eux les graines de chardon. Le père causait au charretier sous la chanson qui tombait autour d'eux des grelots du collier. Minique, juché sur un matelas en haut du chargement, se laissait dandiner au bercement rude et chanteur de la carriole. Amandine suivait derrière, tenant la mère par le bras : le ruban de poussière de la route se perdait pour elles entre les pattes velues du cheval, dont

les gros fers par instants choquaient en se croisant, étincelaient, tintaient... Plus loin qu'elle, il n'y avait que le double cortège frissonnant des arbres qu'on laissait et le peu de poussière qu'ils avaient soulevée et qui, tournoyant encore un moment sous l'haleine du vent, doucement, comme un nuage crève, se posait... Elles ne se disaient rien ; mais les petits oiseaux, mésanges et pinsons, parlaient pour elles, tant leurs cris plaintifs et résignés, et tout de même heureux et qui faisaient un chant semblaient être ceux de leurs cœurs...

Quand Amandine eut accompagné un peu loin il fallut se quitter : on s'embrassa tendrement ; il y eut des recommandations, des paroles de tendresse et d'espoir, des mots pour ne rien dire, mais qui retardaient le départ, des fuites et des rappels ; on versa quelques larmes ; on se promit de se revoir... Jusqu'au premier tournant de la route, où se perdit la vue des rapatriés, on se lança des adieux, d'un pas à l'autre, à l'aide du mouchoir, des lèvres et de la main. Puis on marcha les yeux à terre, indifférents aux caresses fuyantes et trompeuses du jour ; et le songe s'empara des esprits. Tous, même celle, surtout celle peut-être qui rejoignait la ville à marche lente et triste, tous sentaient la douceur de la terre natale. Ils gagnaient le bourg où dor-

maient leurs ancêtres, près du clocher, sous l'ombre de la croix. C'était de l'avoir quitté que leur était venu, inconnu et nouveau, tout le mal de la vie. La paix des campagnes profondes allait les prendre dans son calme et panser leurs blessures : la misère est moins triste sous le ciel que l'on aime...

A mesure qu'ils approchaient, une bénédiction semblait se lever de la terre ; la vieille cloche du clocher, quand ils arrivèrent, pour les paysans du bourg qui l'écoutaient chapeau levé, coiffe baissée, récitait la prière du soir et jetait à Dieu avant de s'endormir le merci du village pour la journée vécue.

Toute la joie du retour murmurait en eux : les rêves délicieux et doux qu'avaient faits les ancêtres, les croyances qu'ils avaient eues, l'espoir unique et fort qui les avait consolés les reprenait au cœur. Tout le malheur ancien d'un coup leur paraissait conjuré de leur vie. Et dans cette magie de la terre natale, le soir qui tombait, triste et grave, chargé de brumes, de mouillure et d'automne, avait à leurs yeux et pour leurs âmes transformées des airs de matin souriant...

Cependant Amandine était rentrée dans la ville par la rue de l'Arcade ; devant les poids publics elle avait rencontré, assis sur une borne, Cyprien

Picard qui l'attendait. Elle l'avait salué de la tête en rougissant de honte, puis avait passé vite, car elle l'avait bien oublié ce soir-là, je vous jure, son ancien air de moquerie. Cyprien s'était levé derrière elle et, doucement, d'une allure de flâne un peu gênée, qui ne faisait que souligner encore ce qu'il voulait cacher, l'avait suivie. De penser que les commères du quartier, du seuil de leurs portes, de leurs fenêtres ou à l'abri derrière leurs volets clos, épiaient de leurs regards peu bienveillants son manège innocent ne faisait qu'augmenter sa gaucherie. La pensée de parler à la fille, de l'arrêter, de lui avouer son amour achevait de le paralyser. Il allait donc tout agité et le cœur plein d'émoi.

Elle, de son côté, était comme frémissante de le sentir sur ses talons. Que pouvait-il bien vouloir d'elle ? Elle se savait si indigne de lui ; son honnêteté un peu lourde dont elle s'était moquée jadis, la frivole, apparaissait à présent si respectable à la misérable fille perdue qu'elle était !... Elle le regardait du bas de sa pente ; il se faisait à mesure dans son esprit un mouvement de regrets, de songes et d'idées tristes : Cyprien avait grandi à ses yeux de toute la hauteur dont elle était tombée ; et elle ne pouvait croire qu'il eût encore son cœur et son espoir tournés vers elle.

Ils tremblaient donc tous deux, et elle plus que lui, lorsque du même pas craintif et se suivant de près, ils s'engagèrent enfin dans le couloir de la vieille maison, où Amandine venait pour la dernière fois prendre ses hardes dans le logis abandonné. Leurs cœurs battaient si fort que ceux des oiseaux pris. Lui mourait de l'envie de s'arrêter ; elle n'avait de désir que de fuir ; mais une force obscure qu'ils bénissaient les poussait l'un vers l'autre et chacun d'eux souffrait d'une angoisse pénible et délicieuse ensemble.

Ils pénétrèrent dans la cour, où sous le soir plus prompt l'ombre était plus épaisse. L'obscurité plus grande leur versa à elle de la confiance, à lui de la hardiesse. Elle ralentit ; il l'aborda :

— Mademoiselle Amandine ! dit-il tout bas.

— Monsieur Cyprien ! soupira-t-elle.

C'en était assez : rien que pour ces mots, ils sentirent au fond d'eux-mêmes s'émouvoir leur jeunesse. Leurs mains se rapprochèrent, se frôlèrent et s'unirent avec emportement. Puis ils se regardèrent ; toute la clarté du soir était descendue dans leurs yeux ; leur joie avait des larmes : la déclaration était faite et la réponse était donnée. C'était à peine si leurs lèvres avaient besoin de préciser.

— Alors, Amandine, vous voulez bien de moi ? demanda-t-il quand même.

— Cyprien, répondit-elle, vous me pardonnez donc ?

Leurs mains de nouveau s'étreignirent ; leurs âmes, que le contentement de l'amour partagé emplissait, sentirent prêtes à se soulever leurs ailes impatientes. Le cœur ardent et la tête enivrée il la baisa au front avec des lèvres pieuses. Sous cette caresse si respectueuse et si pure le souvenir des baisers corrompus que l'infidèle remouleur lui avait donnés et pris lui fit une brûlure. Elle découvrait en dépit de sa faute le charme véritable du véritable amour tout fait d'une ardeur chaste et de pudeur craintive.

— Ah ! Cyprien ! dit-elle dans un élan qui l'emporta.

Elle n'acheva pas : le regret du passé lui meurtrissait le cœur. Elle prit prétexte d'un bruit dans l'escalier pour se sauver et, cachée dans la chambre vide et sonore où flottaient dans le vent des toiles d'araignées, tout le soir elle pleura.

XVIII

La lumière de la maison

« Je suis la lumière du monde, celui qui me suit
ne marche pas dans les ténèbres, mais il aura
la lumière de la vie ».

SAINT JEAN. Chap. VIII

« La chair sans âme se corrompt, se dissout et
retourne en poussière ».

H. de NOUSSANNE.

Noël était presque venu, et il s'annonçait doux. L'avant-veille il avait bien un peu neigé par respect pour la vieille et jolie tradition qui veut que Noël se présente sous un capuchon blanc. Et la terre était blanche, tout blancs et tout givrés aussi les arbres et les maisons. Mais le ciel était clair, lumineux et profond, et l'air tranquille et pur, on eût dit un dernier et tardif salut de Saint-Martin égaré dans l'hiver. Et malgré la douceur la neige, durcie par le gel de la nuit précédente, gardait sa trame épaisse et ne se fondait pas. Plus vive dans ce sourire inattendu de la saison, la

grâce aimable et consolante de ce jour coulait au cœur des hommes.

C'était le soir ; la nuit s'avancait sur la neige en glissant comme une ombre légère que l'air semblait porter ; et son manteau qui traînait peu à peu du ciel jusqu'à la terre laissait au clair scintillement des premières étoiles toutes choses distinctes. Seules les collines lointaines, couvertes de forêts vaporeuses et confuses, s'entouraient mollement de brume et de mystère ; cependant que les cloches, annonçant à la fois du haut de tous les clochers de la ville la fête toute proche de la Nativité, s'entraînaient l'une l'autre pour le grand hymne d'allégresse de minuit.

C'était à l'heure où la nuit tombe, parmi le chant des cloches, la veille de Noël. Le curé, fatigué d'avoir distribué toute la matinée des jouets aux mères d'enfants pauvres, et plus encore d'avoir confessé tout le soir, le curé Herluison, fatigué mais heureux, rentrait au presbytère. Le contentement de son cœur charitable, l'amour qui palpitait en lui pour tous ses paroissiens, en particulier pour les pauvres et pour les délaissés, plus que les autres soirs l'émouvaient ce soir-là. Les yeux levés, le front clair et toute l'âme souriante, il songeait. Il aimait ses brebis et ses brebis l'aimaient ; presque tous ceux auxquels il avait

donné des paroles d'amour lui avaient répondu ; Noël lui apportait son offrande de joie. Les communions allaient être nombreuses. A l'appel affectueux et confiant de sa voix combien de perdus déjà qui s'étaient retrouvés ! Combien de pauvres de tout rendus par lui riches d'espoir et de résignation ! Combien de méfiants, d'injustes, d'ennemis gagnés par ses élans ! Que de haines sans cause qui lui avaient pardonné ! Que de désespoirs apaisés par la grande consolation qu'il leur avait versée d'un cœur ferme et patient ! Et comme sa paroisse, mourante quand il y était venu, redevenait vivante après si peu de temps, vivante d'une vie fraternelle et divine !...

Le songe que caressait ainsi son âme avait le charme grave et pieux d'une méditation. Il n'y prenait aucun orgueil, mais du courage pour mieux faire et une conviction plus assurée de son devoir. Sa conscience de prêtre était pleine de contentement et de paix au milieu des obstacles.

Les petites lumières du soir qui s'allumaient partout, à toutes les fenêtres, dans le pauvre quartier, semblaient le saluer de leurs yeux à peine ouverts et tout papillotants. Celle-ci éclairait autour d'une table une troupe d'enfants que l'abbé Herluisson avait fait baptiser. Celle-là gardait un pauvre vieux mourant, qui n'eût pas eu sans lui

l'espoir de l'autre vie. L'une commençait la veillée dans un foyer qu'il avait reconstruit ; combien d'autres mettaient leurs flammes vivifiantes au cœur d'une misère qu'il avait soulagée !... Ces lumières en s'éveillant piquaient de leurs points d'or la nuit déjà tout argentée aux clartés de la lune, pendant que la clameur des cloches en plein vol montait juxqu'aux étoiles, frémissante de joie... Et le prêtre, en marchant dans ce soir de Noël très doux qui achevait de tomber, écoutait chanter ou pleurer dans son cœur, parce qu'il la connaissait, toute la vie de sa paroisse...

Près du pont du canal, dans l'eau morte duquel la nuit d'autour verse tous ses reflets, l'abbé Herluison rencontre M^{lle} Rosempot, et la charge de rapporter à Amandine les bonnes nouvelles qu'il a reçues le matin même de Lirey.

— Vous lui direz que tout va bien. Le père Mouché travaille et se corrige, et sa santé va déjà mieux. Minique souffre moins et son marteau ne chôme pas. Les petits ont, paraît-il, des joues comme des pommes rouges. Laurent veut toujours être laboureur et Joseph bûcheron. Lucienne est une petite femme de ménage accomplie. La mère est tout heureuse de voir un peu de joie qui renaît dans sa vie sur le tard. Et tous les soirs M. le curé, ajoute Minique qui écrit, sous le grand Christ de

bois que vous nous avez donné au départ on fait la prière en commun.

— Ah ! M. le curé, s'écrie M^{lle} Rosempot pleine d'admiration, quelle chance ils ont eue de vous trouver sur leur route, ces Mouche ! Depuis que vous avez arraché son consentement au père Picard et qu'Amandine est fiancée à Cyprien, ma boutique du matin au soir est pleine de chansons...

Plus loin c'est M^{me} Pelourde qu'il croise sur son chemin. Mais la vieille dame passe vite, le frôle et le salue à peine.

— Quand donc, murmure le prêtre, pourrai-je faire entrer un peu du grand Evangile dans son petit esprit ?

Et il s'attristerait un peu, si, rencontrant aussitôt M. Le Merchadour, il ne recevait une fois de plus de ce demi-converti l'écho des vérités morales qu'il lui a fait entrevoir.

— Je vous avoue, M. le curé, lui dit l'industriel-député, que je me sens, ce soir, bien que je ne croie pas, ému comme un croyant d'une joie religieuse. Comment ne pas admirer en cette veillée de Noël la poésie de votre religion et le pouvoir d'oubli et de consolation qu'elle verse au cœur des hommes ! Voyez : le chant de la vie chrétienne endort tous ceux qui souffrent, enchante ceux qui passent. L'allégresse est dans l'air ; tout cœur qui bat, toute

poitrine qui se soulève la respire. Elle est pour tous ; elle est si pénétrante qu'elle gagne les âmes incrédules et les touche même chez ceux qui se défendent. Est-il un autre espoir que cet espoir du ciel, qui puisse sur la terre, aussi universelle et souveraine, apporter cette trêve ?... Et comment ai-je osé soutenir que, même s'il est vain, la religion qui l'enferme et l'enfante n'est pas indispensable au peuple ?... La religion ?... Sublime mensonge en tous cas, si c'est un mensonge !... Elle est le régulateur de la vie publique ; elle est la force morale ; elle est la joie. Sans elle la conscience d'un peuple se perd et l'âme d'une nation se flétrit.

... Le jour qui défaillait s'emplissait de clartés et l'avenir d'espoir. Il faisait doux ; la terre rayonnait. Le ciel s'ouvrait au loin sous la lune montante. Joyeux et bénissant, le chant des cloches se mourait.

— Oui, reprenait gravement M. Le Merchadour achevant d'abjurer ses idées d'autrefois, le catholicisme est la première force sociale, qui peut faire et doit faire que la terre de France soit douce aux pauvres qui l'habitent, que toute la lumière du ciel entre dans les maisons !

1001

27

